

REVUE

MARS 1937

LA COPIE 15 SOUS

moderne

L'Intens opac - 18

**100
ILLUSTRATIONS**



PIERRE
GUIBERT

: 1937

Dans le prochain numéro:

PETER McLEOD
par Damase POTVIN

MONTREAL JUIF
par Fernand LACROIX

Une autre nouvelle inédite
de Maurice d'AUTEUIL

ROMAN COMPLET DETACHABLE

GRANDE NOUVELLE INEDITE DE MAURICE D'AUTEUIL

13 PAGES FEMININES — 5 PAGES DE MODES

Quelle Saveur!



SERVEZ SOUVENT DU POISSON

*Facile à digérer . . . le Poisson est un aliment sain et savoureux . . .
qui peut être servi de mainte et mainte façon*

IL n'y a pas aujourd'hui une seule femme au Canada qui ne se soit pas parfois trouvée à court d'idées . . . se demandant que servir au prochain repas. Cependant, le Poisson, si elle y pensait plus souvent, serait la solution de ses problèmes.

Le Poisson accroît au centuple vos ressources culinaires. Le Poisson égale, comme nourriture, les autres variétés d'aliments . . . il possède même d'autres facteurs qui en font un aliment sain et bien équilibré . . . et pourtant il se digère plus facilement . . . sa saveur est plus variée . . . et il convient mieux à un grand nombre de recettes délicieuses et économiques.

Achetez du poisson de mer ou de rivière . . . des coquillages . . . ce que vous préférez . . . vous et votre famille bénéficiez de leur richesse en protéines . . . de leur précieux contenu en iode . . . de leurs

vitamines et de leurs sels minéraux . . . et de leur capacité d'enrichir le sang.

Et la santé n'est qu'un des avantages qui dérivent du Poisson. Il y a le plaisir que vous éprouvez à manger sa chair délicate et ferme . . . la saveur exquise et inimitable qui varie suivant le genre de Poisson que vous achetez . . . le parfait état du Poisson sous toutes les formes qu'il vous est possible de vous le procurer . . . qu'il soit frais, frigorifié, en conserves, mariné, fumé ou séché.

Des milliers de personnes, dans les autres pays, se régaler de Poisson Canadien et le préfèrent . . . car plus de 80% de la production totale de poisson au Canada est exportée. Servez du Poisson Canadien plus souvent chez vous. Rappelez-vous que "Le Poisson se sert tous les jours", et que cet aliment est sain, facilement digestible et d'une saveur exquise.

MINISTÈRE des PÊCHERIES

Honorable J. E. MICHAUD, M.P., Ministre



et voici la RECETTE

FILETS DE POISSON CUITS AU FOUR

(On peut se servir de morue, d'aiglefin, de flétan, de poisson blanc, de sole, etc.)

Le poisson peut être coupé en morceaux d'une grandeur convenable pour le service ou les filets peuvent rester entiers. Trempez chaque morceau dans du lait salé (une demi-cuillerée à soupe de sel dans une demi-tasse de lait évaporé complet ou de lait évaporé dilué) recouvrez-les bien de chapelure et placez-les dans un plat bien huilé allant au four. Arrosez d'huile et placez dans un four très chaud — 500 deg. F. Faites cuire jusqu'à ce que le poisson soit tendre et que la chapelure soit bien dorée (environ 10 minutes). Servez avec une sauce Tomate, Hollandaise, aux Câpres, ou Tartare.

TRANCHES DE SAUMON GRILLÉES

Faites couper des tranches de saumon d'une épaisseur d'un pouce. Saupoudrez de sel et recouvrez d'une couche d'huile ou de beurre fondu. Ayez un gril très chaud et huilez-le afin d'empêcher le poisson de s'y coller. Faites-le cuire à une température très élevée, le retournant jusqu'à ce qu'il soit d'un beau brun doré et tendre (de 15 à 20 minutes environ selon l'épaisseur). Servez avec une sauce Maître d'Hôtel (au beurre) ou avec des tranches de citron.

Ecrivez

Pour Cette Brochure

Une brochure gratuite qui est, littéralement parlant, un vrai trésor de Recettes de Poisson économiques et exquises. Vous y trouverez tous les renseignements voulus sur cet aliment sain et varié . . . les façons de le choisir . . . les façons de le préparer . . . et toutes les suggestions capables de vous inspirer et vous permettre de vous régaler toute l'année. Envoyez le coupon MAINTENANT.



Ministère des Pêcheries, Ottawa

Veuillez m'envoyer votre brochure gratuite de 52 pages contenant plus de 100 recettes de Poisson délicieuses et économiques, et intitulée "Le Poisson se sert tous les jours".

L R M

Nom.....

Adresse.....

NMIF

LE POISSON EST TOUJOURS DE SAISON

S O M M A I R E

18e année MONTREAL CANADA Mars 1937 — No 5

La Walkyrie, nouvelle inédite par MAURICE d'AUTEUIL 4
 Rendez-vous chinois dans le Montréal cosmopolite, reportage illustré par FERNAND LACROIX 6
 L'Action Catholique, par FERNAND BOISSEAU 8
 Sibylles modernes 12
 Fartez vos skis, par GABRIEL LANGLAIS 14
 L'Impressionnisme, par MAURICE GAGNON 16
 L'Angleterre et nous, par PAUL RENAUD 18
 Sur l'écran 20
 L'Ile au Trésor, par ROSAIRE PRIEUR 22
 A la recherche du temps perdu, par ROGER OUIMET 25
 Nos mots-croisés 28
 Droit au coeur 30
 Qu'en dirait Patou? 32
 Refuser de vieillir 36
 Les imprimés de la nouvelle saison 39
 Détails ingénieux et originaux 40
 Vers les douceurs printanières 41
 Simplicité et élégance 42
 Délicieux ... exquis ... 44
 Le Courrier du Mois, par MARJOLAINE 48
 L'Intrus, roman complet et inédit, par E. DE SAINT-SEGOND en supplément.

LA REVUE MODERNE

(Fondée en 1918)

Rédigée en collaboration

Directeur et gérant: SERAPHIN VACHON

Secrétaire de la rédaction
 JACQUES ROBITAILLE



Directrice des pages féminines
 MARJOLAINE

Illustrateur: ANTOINE ROY

Abonnements: Canada, 1 an \$1.50 — Etats-Unis, 1 an \$2.00

EDITEE ET IMPRIMEE PAR

LA REVUE MODERNE (Inc.)

320 est, rue Notre-Dame MONTREAL

Conseil d'administration

Président ALBERT HUDON

Vice-président AIME PARENT

Secrétaire SERAPHIN VACHON

Directeurs { CLAUDE MELANÇON
 J. H. MARCOTTE

BUREAUX A TORONTO, NEW-YORK, CHICAGO, LONDRES



La "force de l'âge"

VOUS avez peut-être lu que, depuis le début de notre siècle, la durée moyenne de la vie humaine est passée de 49 à 60 ans. Mais on ne vous a peut-être pas expliqué que c'est à une diminution de la mortalité chez les personnes plutôt jeunes, qu'est due, en grande partie, cette prolongation de la durée moyenne de l'existence. Chez les gens qui ont passé la quarantaine, les choses sont demeurées à peu près ce qu'elles étaient. La "force de l'âge", l'époque où les facultés intellectuelles sont à leur apogée, devrait s'étendre de 40 à 60 ans. La plupart des personnes qui sont enlevées dans la force de l'âge succombent à des maladies chroniques du cœur et des artères, au mal de Bright, à l'hémorragie cérébrale, au cancer ou au diabète. C'est aux maladies de cœur, plus qu'à toute autre cause, qu'on attribue le plus de décès. Quoique le médecin ne prescrive pas de remèdes pour rendre la souplesse aux artères qui se durcissent, ou pour régénérer le cœur, il peut faire beaucoup pour vous aider à prolonger votre existence. Il peut faire ce qui vous est impossible: il peut, pour ainsi dire, regarder à l'intérieur de votre corps. A l'aide du fluoroscope, des rayons X, d'analyses chimiques et d'autres

moyens, il peut observer vos organes vitaux en plein fonctionnement, et vous dire s'ils sont en bon ou en mauvais état.

Il y a des gens qui, par esprit d'abnégation, se donnent corps et âme à leur famille ou à leurs occupations, ou qui s'acharnent à atteindre un but dans la vie, et qui, de ce fait, négligent leur santé. Les personnes atteintes de maladies chroniques sont plus susceptibles de demander les conseils du médecin et de les suivre, que les personnes saines et vigoureuses, qui trouvent ridicule que l'on prenne soin de soi et qui, trop souvent, ne tiennent pas compte des avertissements que la nature leur donne.

Un homme de science éminent disait récemment: "Nous savons comment prolonger la durée de l'existence de nos enfants. Il faut que nous apprenions à persuader les hommes et les femmes ayant passé la quarantaine, de profiter de tout ce que la science moderne est en mesure de faire pour les gens de leur âge."

A toute personne désireuse d'obtenir de plus amples renseignements sur la question de la prolongation de la vie humaine, la Metropolitan se fera un plaisir d'adresser un exemplaire de sa brochure: "S'orienter". Ecrire au Service des brochures, 3-R-37.

Conservez votre santé — Faites-vous examiner périodiquement

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

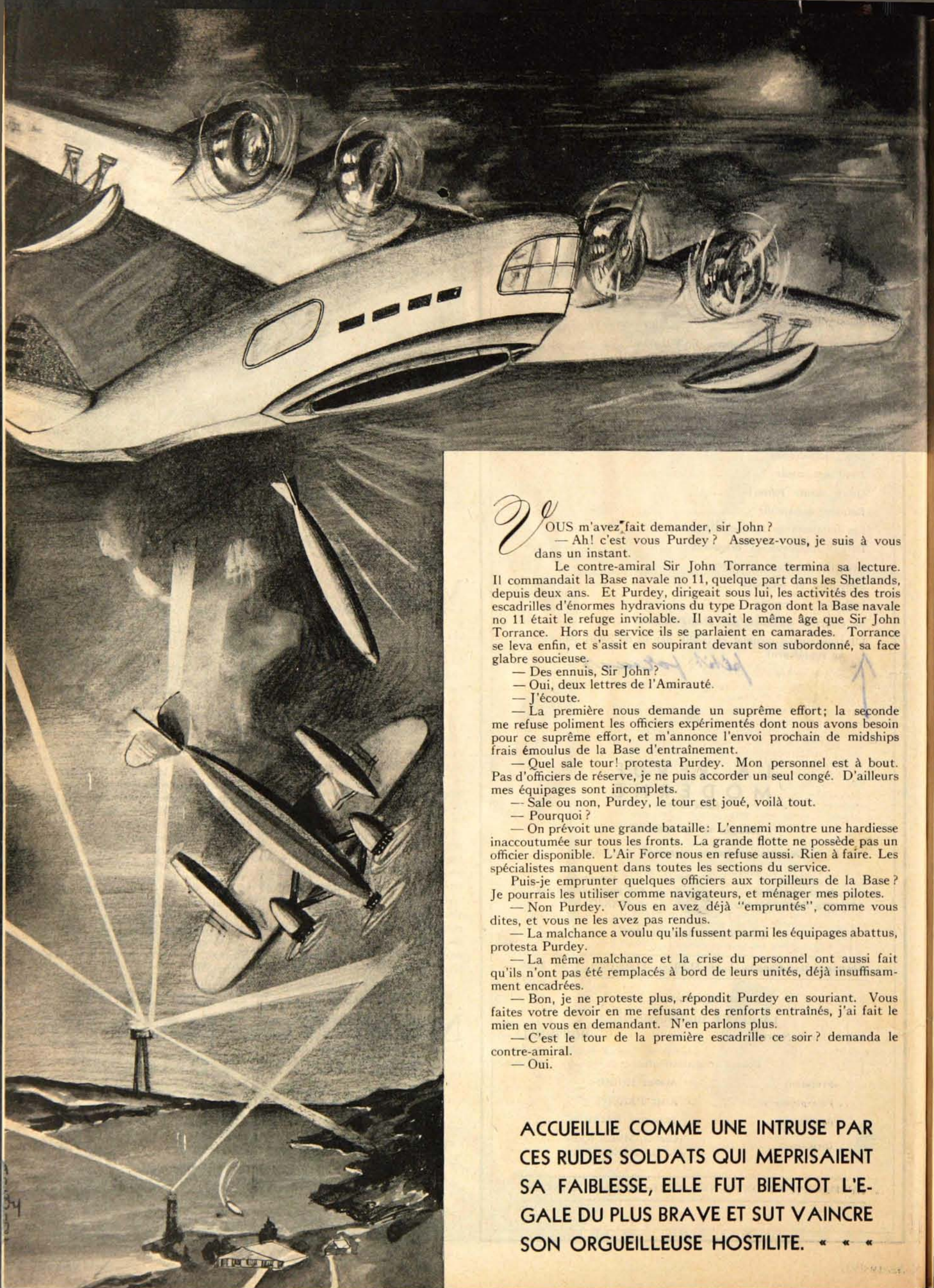
BUREAU PRINCIPAL POUR LE CANADA—OTTAWA

FREDERICK H. ECKER
 président du conseil



LEROY A. LINCOLN
 président

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872



VOUS m'avez fait demander, sir John ?
— Ah! c'est vous Purdey? Asseyez-vous, je suis à vous dans un instant.

Le contre-amiral Sir John Torrance termina sa lecture. Il commandait la Base navale no 11, quelque part dans les Shetlands, depuis deux ans. Et Purdey, dirigeait sous lui, les activités des trois escadrilles d'énormes hydravions du type Dragon dont la Base navale no 11 était le refuge inviolable. Il avait le même âge que Sir John Torrance. Hors du service ils se parlaient en camarades. Torrance se leva enfin, et s'assit en soupirant devant son subordonné, sa face glabre soucieuse.

— Des ennuis, Sir John ?
— Oui, deux lettres de l'Amirauté.
— J'écoute.

— La première nous demande un suprême effort; la seconde me refuse poliment les officiers expérimentés dont nous avons besoin pour ce suprême effort, et m'annonce l'envoi prochain de midships frais émoulus de la Base d'entraînement.

— Quel sale tour! protesta Purdey. Mon personnel est à bout. Pas d'officiers de réserve, je ne puis accorder un seul congé. D'ailleurs mes équipages sont incomplets.

— Sale ou non, Purdey, le tour est joué, voilà tout.
— Pourquoi ?

— On prévoit une grande bataille: L'ennemi montre une hardiesse inaccoutumée sur tous les fronts. La grande flotte ne possède pas un officier disponible. L'Air Force nous en refuse aussi. Rien à faire. Les spécialistes manquent dans toutes les sections du service.

Puis-je emprunter quelques officiers aux torpilleurs de la Base ? Je pourrais les utiliser comme navigateurs, et ménager mes pilotes.

— Non Purdey. Vous en avez déjà "empruntés", comme vous dites, et vous ne les avez pas rendus.

— La malchance a voulu qu'ils fussent parmi les équipages abattus, protesta Purdey.

— La même malchance et la crise du personnel ont aussi fait qu'ils n'ont pas été remplacés à bord de leurs unités, déjà insuffisamment encadrées.

— Bon, je ne proteste plus, répondit Purdey en souriant. Vous faites votre devoir en me refusant des renforts entraînés, j'ai fait le mien en vous en demandant. N'en parlons plus.

— C'est le tour de la première escadrille ce soir? demanda le contre-amiral.

— Oui.

ACCUEILLIE COMME UNE INTRUSE PAR
CES RUDES SOLDATS QUI MEPRISAIENT
SA FAIBLESSE, ELLE FUT BIENTOT L'E-
GALE DU PLUS BRAVE ET SUT VAINCRE
SON ORGUEILLEUSE HOSTILITE. « « «

La Walkyrie

PAR MAURICE D'AUTEUIL

— Elle est prête ?
— Parée. Fiez-vous sur Trent pour cela. Quel objectif lui assignez-vous cette fois ?

— Korborg. Les sous-marins de cette base sont trop actifs depuis quelques jours. Je soupçonne l'ennemi de les avoir augmentés.

— Korborg, musa Purdey. C'est hérissé de batteries anti-aériennes, d'avions et de torpilleurs. Chaque raid sur cette damnée chausse-trappe nous coûte du monde. Tout de même, Trent la conduit bien, ce sera son douzième essai.

Il se leva, et sur le point de prendre congé :

— Pour l'amour du ciel, Sir John, remuez ciel et terre pour me trouver trois ou quatre vrais pilotes-navigateurs. Il doit y avoir autre chose en Angleterre que nos renforts du mois dernier, et les nouveaux-nés qu'on nous promet pour celui-ci.

— Comptez sur moi, dit Sir John.

L'autre salua et quitta la casemate qui servait de cabinet de travail à son chef.

II

— Les voici ! dit avec soulagement le Chef du Détachement de torpilleurs, au commandant du "Requin" debout près de lui, sur l'étroite passerelle. Il ajouta, repris par son inquiétude !

— Combien sont-ils ?

L'aube grise éclairait mal un ciel traversé de lourds nuages noirs, une mer salie de tempête prochaine. Huit heures de passerelle sous l'arrosage des courtes lames dures soulevées par une forte brise du nord-ouest avaient rougi leurs yeux, et encrassé de sel la barbe naissante de leur menton.

— Un, deux, trois... Six, sept. Il en manque trois, dit le lieutenant de vaisseau commandant le "Requin".

Un silence.

— Pare à virer ! ordonna le Chef du détachement, nous rentrons.

Les oiseaux gris arrivaient, en triangle, rasant la crête des vagues comme si la fatigue de leurs neuf heures de vol les écrasait invariablement. Un à un, ils virèrent dans le vent et disparurent derrière le môle qui fermait la rade d'amérissage.

— Encore un ! s'exclama le lieutenant.

Le dernier hydravion, amputé d'un moteur, arrivait de côté, volant gauchement. Il disparut lui aussi derrière le môle.

— Enfin ! murmura le Chef du détachement, songeant au déjeuner et au bon lit qui l'attendaient à la Base.

A la queue leu leu, sagement les sept torpilleurs s'insinuèrent par le goulet jusqu'à leurs bouées d'ancrage dans la rade. Une mine (ou une torpille ?) avait coulé le huitième vers une heure au plus noir de la nuit. Les embarcations n'avaient rien recueilli : Tel l'obscur destin des marins.

(Suite à la page 27)



● Trent et sa compagnie trouvèrent Foulkes et Devereux, accroupis sur le sofa, séparés par un échiquier. Comme Trent l'avait trop bien prévu, ils cuvaient leur excellent repas en chaussettes et en bretelles.

RENDEZ-VOUS

LES CHINOIS

DANS MONTREAL COSMOPOLITE

Plus d'un million d'individus nés, comme à New-York, sous le signe de la piastra et de la standardisation. De taxi en tramway, de tramway en autobus, d'autobus en ascenseur, sillonnez en tous sens la ville, formée d'une suite de collines. La banlieue possède un cachet particulier. Sur votre route, vous croiserez des Allemands, des Italiens, des Ecossais, des Irlandais, des Russes, des Grecs, des Espagnols, des Belges, des Français de France et des Anglais d'Angleterre. Pour peu que vous poussiez une pointe au sud de Montréal, dans le quartier cosmopolite, qui est aussi le quartier réservé, dont l'artère principale est la rue St-Laurent, vous verrez déambuler, Chinois, Nègres, Arméniens, Tchèques, Serbes, Siliens, Egyptiens portant le fez et Juifs venus des ghettos de l'Asie mineure.

C'est à croire que l'Europe centrale, une partie de l'Asie, l'Asie mineure, le nord de l'Afrique et les deux Amériques se sont donné rendez-vous à Montréal, en vue, chacun selon ses aspirations propres, d'une vague mission internationale. Rue St-Laurent, impossible de pousser une porte, de faire un pas sans tête où l'exotisme s'inscrit de diverses façons. Des odeurs multiples, croisées, enchevêtrées, nouées et baignées d'effluves importés de toutes les parties du globe, circulent à travers

ce courant d'air international, au milieu d'une giration de langages, de métiers, de coutumes, de religions. Trois ou quatre races, vingt nations, trente peuples se meuvent à nos côtés, foulent chaque jour l'asphalte de nos rues. L'importation du bétail humain, assaisonné par tous les climats, épicé et cuit sous toutes les latitudes, se fait chez nous, grâce à des agences spécialisées dans ce genre de commerce, sur une vaste échelle. Qu'importe! Songez que plusieurs colonies étrangères, possédant leurs institutions propres et vivant selon leurs traditions, sont déjà établies à Montréal. Pensez à notre vie étroite, bornée par une contrainte insensée directement issue de ce que l'on a convenu d'appeler l'américanisme, et en train de se vider de toute personnalité au milieu de cette foule anonyme et silencieuse, mais caractéristique. Notez qu'à Montréal, ville aux trois-quarts française à ce qu'on répète, le simple passant doit convenir des mêmes menus qu'à New-York, Boston, Washington ou San-Francisco, servis dans les mêmes restaurants à la chaîne par des garçons identiques — le tout régi par le même système de la série. Nos institutions, nos mœurs, réfléchiraient-elles, en tout ou en partie, les institutions et les mœurs américaines? En un mot, notre vie propre nous échapperait-elle, noyée dans le *melting-pot*? Par comparaison, c'est ce que nous verrons bientôt.

Au cours des prochains mois, j'entreprendrai, pour l'audience des lecteurs de la *Revue Moderne*, une série de reportages, avec documents photographiques à l'appui, sur les colonies étrangères à Montréal, sur leurs activités, leurs institutions, leurs coutumes et leur esprit.

Le rideau s'ouvre sur le quartier chinois, à deux heures du matin.

Le quartier chinois constitue à Montréal, par sa singularité nettement tranchée, l'endroit sans doute le plus typique de la métropole. Situé dans la partie la plus louche de la ville, ce quartier possède, sur les autres agglomérats étrangers, l'avantage de saisir le visiteur éventuel par un déploiement exotique prononcé: rues sombres et tortueuses, éclairées la nuit par d'innombrables lanternes et enseignes lumineuses de style chinois; maisons sordides, délabrées et tristes, à demi affaissées; échoppes, magasins, restaurants et cafés à peine éclairés, le jour comme la nuit, et dont les montres sont ordinairement obstruées, à l'intérieur, par des tentures montant jusqu'à hauteur d'homme; le tout, semé de silhouettes furtives et mornes, de visages fermés et taciturnes, est d'un laconisme expressif. On n'a pas idée de l'impression de misère, de tristesse et de passion concentrée qui se dégage de ces quelques rues, des rares passants, véritables ombres... chinoises, qui arpentent en silence ces trottoirs malpropres, semés d'ordures et d'objets hétéroclites.

L'âme éternelle de la vieille Chine danse, la nuit, dans la ville chinoise de Montréal, de cafés en restaurants borgnes, de clubs de jeu en maisons closes.

Atablés dans un café de la ville chinoise, le garçon nous sert en premier lieu le thé traditionnel, d'ailleurs incomparable et comme nul part ailleurs je n'en ai bu, dans les non moins traditionnelles petites tasses de fine porcelaine sans anse. Tom X. appartenant à une famille chinoise à l'aise, me sert ce soir de guide. Parlant également l'anglais et le

français, instruit et non dépourvu d'une certaine culture, Tom a été le plus courtis et le plus obligeant des hôtes, sans cependant jamais se départir d'une froideur distante et polie qui forme, au reste, le fond du caractère oriental. Il est près de deux heures du matin. Divisé en cabines étroites par de minces cloisons peintes de jaune orange et de brun, ce café, réputé l'un des meilleurs du quartier chinois, est, en dépit de l'heure et du lieu, fort accueillant, peut-être parce que l'attrait de la nouveauté m'enchantait et que je suis bien disposé. Car, à vrai dire, un café chinois ne sera jamais un endroit follement gai. Tout, au contraire, en dépit des plus vives couleurs, est taciturne: le garçon silencieux et tout est taciturne: le garçon silencieux et variablement à vos questions: "I don't know, sir": l'éclairage lourd, l'atmosphère pesante et chargée, semble-t-il, de mystère, à croire que tout le monde autour de vous complète et recomplote aussi naturellement que vous et recomplote auprès de Tom des raisons d'un tel phénomène.

Je m'enquiers auprès de Tom des raisons la fois plus idéaliste et plus matérialiste que le peuple chinois, en ce sens que sa vie intérieure est développée d'une façon intense, mais avant tout attachée, ramenée à la vie physique. C'est, au reste, le sens de la doc-

(Suite à la page 27)

DE HAUT EN BAS : — (1) Entrée d'un club, rue LaGauchetière. — (2) Un légendaire blanchisseur déambulant rue Ste-Catherine. — (3) La rue LaGauchetière prise en enfilade. A noter, au premier plan, quelques petits Chinois. — (4) Bouddha de bronze exposé à l'étage supérieur d'un café chinois. — (5) Tête typique de Chinois que l'on rencontre dans le "China Town".

DE HAUT EN BAS : — (1 et 2) Enseignes lumineuses de cafés chinois. — (3) Un club chic. — (4) L'hôtel particulier où se trouvent les quartiers généraux du "Chinese Reform Party". — (5) L'autel sur lequel est exposé le Bouddha dont on voit la photo dans le groupe de vignettes de la page précédente. — (6 et 7) Deux aspects de la rue LaGauchetière. A noter, les échoppes sombres et sordides.



Son Eminence le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, O.M.I.

L'OEUVRE GRANDIT

Sous l'impulsion nouvelle du Saint-Père et du ne presse, le modeste journal fondé par feu *Catholique*, incontestablement, est le plus recom au point de vue catholique, mais à tous les points qui ont su comprendre la valeur et l'importance *L'Action Catholique* ont pu récemment réaliser lier moderne qui permettra, dorénavant, de faire dans son volume et

LA PRESSE, soit avec un grand "P", soit avec un petit "p" ne vaut pas grand'chose!
C'est à Ottawa, au théâtre Russell en 1924, que monsieur Henri Bourassa laissait tomber ce paradoxe sur un auditoire atterré d'entendre un tel langage dans la bouche d'un homme dont on a pu dire qu'il s'identifiait avec la presse canadienne.

Je fus alors tellement frappé par ce que je croyais une boutade, et je vouais, par ailleurs, une si enthousiaste admiration à M. Bourassa, que j'enregistrai le propos sans mot dire.

Etonnant sans doute, mais proferé sur ce ton dogmatique habituel de l'orateur irrésistible qu'était alors M. Bourassa — je n'eus même pas l'idée de le discuter.

Jusqu'au jour où parcourant l'incomparable correspondance de Veillot, je m'arrêtai surpris sur ce passage d'une lettre adressée à un candidat au journalisme catholique qui lui demandait des conseils:



Cardinal Villeneuve, ardents apôtres de la bon- Mgr Roy fait des progrès de géant. *L'Action* mandable de tous nos journaux non seulement de vue. Grâce à l'appui généreux de nos gens de cette oeuvre nationale, les directeurs de le rêve des fondateurs en se procurant un ate- un journal absolument moderne, dans sa tenue, dans son information.

"... La presse est un mal. Elle corrompt la langue, empêche " la méditation, fait perdre le temps, trompe sciemment ou in- consciemment, avilit les choses les plus nobles, infirme les vérités " les moins discutables, sacrifie le nécessaire à l'accessoire, per- vertit lentement les mœurs. Mais c'est un mal nécessaire. " Le monde moderne, trop fatigué pour penser, a besoin d'un " journal qui pense pour lui et fournisse tout prêt un aliment " à son insatiable et morbide curiosité. Le malheur veut que trop " de coquins se soient introduits dans la forteresse du journalisme " et s'en servent au profit d'intérêts inavouables, aux dépens de " la vérité. Il faut donc neutraliser ce mal par l'abondance des " journaux. C'est le cas des poisons violents qui pris à très " fortes doses deviennent à peu près inoffensifs..."

... mais tout le monde se l'arrache.

C'est un fait qu'illustre avec encore plus d'évidence l'efflorescence inquiétante de journaux que voit le monde moderne, la presse est et reste l'arme redoutable qu'elle fut depuis son apparition.

Tout le monde veut un journal. Quel foyer n'en a pas au moins un où il puise une nourriture intellectuelle plus ou moins indigeste, plus ou moins faisandée mais dont il a pris l'habitude et ne peut plus se passer.

Depuis l'enfant qui savoure les dessins comiques du quotidien qui traîne sur la table de famille jusqu'au vieillard qui se passionne à parcourir la colonne des "décès" en passant par le père qui s'engage sur les cotes de bourse, la mère qui ne manquerait pas son courrier féminin ou ses échos mondains, le fils qui dévore la page de sport, la jeune fille les modes, la vieille fille qui se console de ses romans man- qués dans le feuilleton — tous et chacun ont pris au journal un tel intérêt qu'on peut dire que peu d'inventeurs ont autant bouleversé le monde que le juif Pulitzer quand il mit au point la formule du journal quoti- dien moderne.

Ce n'est plus de la langue qu'Esopé dirait aujourd'hui qu'elle est en même temps la meilleure et la pire des choses, mais du journal instrument de perversion et d'éducation unique, indiscutable et uni- versel.

... tout ce qui veut vivre s'y accote.

Cette vérité est tellement évidente que les institutions les plus diverses, les entreprises les plus variées, les œuvres les plus différentes ont cherché les faveurs d'un journal, en ont fondé et maintenu au prix des sacrifices les plus durs.

Joueurs de bridge, automobilistes, jardiniers, architectes, golfeurs, pêcheurs, machinistes, étudiants se sont cotisés pour avoir un journal à eux qui défende leurs idées, maintienne leur prestige, étende leur champ d'action. La finance, comme la philosophie, l'industrie comme la théologie, le spiritisme, le fétichisme, la magie blanche comme la magie noire, toutes les activités humaines quelles qu'elles soient veulent un organe publicitaire. Les plus forts, sans la presse, sont impuissants. Mettez un journal bien fait au service de la cause la plus cocasse, de l'affaire la plus véreuse, de l'imbécile le plus fieffé. A l'un vous donnerez la notoriété et même la célébrité. aux autres



Sa Sainteté le pape Pie XI

le succès. Je vous dis que si Notre-Seigneur avait eu un bon journal les Juifs n'auraient pas osé le crucifier.

Avec un journal bien fait vous obtiendrez ce que vous voudrez. Voici un pays qui est exactement anti-militariste, les Etats-Unis. Il suffira d'une campagne de huit mois dans les journaux de Hearst pour bouleverser l'opinion et faire entrer les Etats-Unis en guerre contre l'Allemagne en 1917 malgré la doctrine Monroe et toutes les traditions de non-intervention de la république voisine.

En quelques mois d'un pays pro-germanique par alliance et par sentiment Mussolini aura fait un belligérant allié grâce à son journal répandu dans toute l'Italie. Hier encore, il créait avec sa presse, un enthousiasme collectif délirant autour de la guerre d'Ethiopie chez un peuple qui tenait au Duce parce qu'il lui garantissait sa paix. Retour encore plus surprenant, l'Angleterre vouée à tous les diables par les Italiens parce que les journaux leur avaient enseigné à la détester remonte la côte en moins d'un an dans l'o- pinion italienne grâce à la presse qui a reçu le mot d'or- dre de faire digérer le récent accord anglo-italien.

Ah! la mystérieuse et in- visible toute-puissance de la presse qui commande l'amour ou la haine et l'obtient malgré tout!

D'où vient donc cette force?

Elle ne vient certaine- ment pas, cette puissance, de la personnalité de ceux qui font les journaux.

La plupart du temps ano- nymes, les journaux sont for- cément bachelés à la hâte, rédigés en courant, remplis d'informations contradic- toires, sans suite, sans allure.



M. le chanoine A. Chamberland, Directeur



Ceux qui les font, sont obligés de traiter neuf fois sur dix de questions qu'ils ne connaissent pas, avec une documentation insuffisante, à la merci de l'espace, du temps, du lecteur qui veut court et limpide.

Elle ne vient pas non plus de son retentissement. Faits à la hâte, les journaux sont lus en vitesse, distraitemment. Rien n'est aussi éphémère qu'un journal. La fournaise, le hangar — le panier le reçoit encore tout frais de l'encre des presses.

Mais d'où donc vient-elle? Vous me pardonnerez de le dire crûment. Il faut qu'on le sache. Cette influence irrésistible naît



M. le Dr Jules Dorion,
Directeur et Rédacteur en chef

surtout du manque absolu d'esprit critique du lecteur de journal. Le plus "ostineux" des hommes devient absolument impuissant en face de la chose imprimée. Il ne peut pas discuter son journal qu'un mari timide, sa femme acariâtre et volubile. La fuite serait peut-être son salut mais sa timidité ou l'amour l'enchaîne. Ce qu'écrit le journal devient très facilement parole d'Évangile pour les lecteurs. Si vous ne me croyez pas rappelez-vous cet argument décisif et définitif qui termine la plupart des discussions populaires! "C'était dans la Presse!" — "J'ai lu cela dans le Devoir!"

Elle vient encore du fait que le journal expose rarement des idées. C'est son rôle de n'enregistrer que le fait. Or un fait, ça se nie ou ça s'accepte; ça ne se discute pas.

Accumulez faits sur faits toujours dans le même ordre d'idée, vous parviendrez toujours à créer une mentalité, un état d'esprit. Le monsieur-qui-fait-un-journal sait cela. Des multiples événements du jour il tirera les cas qui peuvent servir la cause qu'il défend, le but qu'il poursuit. Le lecteur-qui-n'est-pas-au-fait-de-ce-système s'y laisse invariablement prendre. Voilà pourquoi le choix du journal qui moulera votre pensée et celle des vôtres est d'un ordre si important.

Le secret de l'influence du journal vous révèle en même temps du danger qu'il y a à confier votre pensée et vos intérêts les plus chers à n'importe quel papier, en même temps que de la menace qui plane sur la tête d'un peuple qui se laisse envahir par une presse neutre, ou tendancieuse, ou à sensation.

Les Papes et l'Église l'ont compris.

Aussi, ceux qui ont charge de maintenir la vérité contre l'erreur, le bien contre le mal, l'ordre contre le désordre n'ont-ils pas hésité à se servir du bon journal pour lutter contre la multitude des mauvais journaux qu'ils soient au service de la Haute-Finance, — de la politique, du crime — de la pornographie, du communisme ou qu'ils servent à accumuler des profits sans tenir compte des ravages opérés dans les esprits et dans les cœurs par une littérature neutre, terne, soi-disant indépendante qu'ils déversent sur leurs milliers de lecteurs. Comme si en face du mal et de l'erreur on conservait le droit de rester neutre!



M. Eugène L'Heureux,
Secrétaire de la Rédaction

"Qui n'est pas pour moi est contre moi!"

Il fallait combattre ce mal par les mêmes armes qui le créaient, descendre sur le même terrain. Les catholiques n'ont pas hésité.

On bâtirait des volumes avec les paroles des papes sur la presse. Depuis qu'existent des journaux, constamment ils sont revenus à la tâche, sans se lasser. Entendons les derniers papes.

En voici un qui dit:

"S'il me fallait vendre les vases sacrés de mon église et ma croix pectorale pour soutenir un journal catholique, je n'aurais aucune hésitation à le faire."

Voici Pie X, alors patriarche de Venise qui, annonçant une quête pour le journal catholique local, dépose d'abord dans le plateau des quêteurs son propre anneau pastoral.

Entendez le même!

"C'est en vain que vous construisez des églises et des écoles, si vous ne les soutenez par un journal catholique bien à vous. L'impiété les détruira ou les rendra inutiles si la presse n'est pas là pour les protéger, continuer leur action dans les foyers et astreindre ceux qui ne s'y rendent pas".

"La croix qui domine vos clochers et vos tabernacles n'y restera pas longtemps, si vous ne les défendez pas par l'arme toute-puissante de la presse catholique," dit un autre.

Voici enfin Pie XI—"Vous, de votre personne, de votre influence, de votre argent, soutenez la presse catholique!"

C'est clair, c'est net. Il n'y a pas à essayer d'en sortir.

C'est l'exemple de nos adversaires, c'est la leçon de l'expérience, c'est l'enseignement de nos chefs, il nous faut des journaux catholiques si nous voulons rester catholiques!

En avons-nous? L'AVONS-NOUS COMPRIS?

Certes nous ne manquons pas de journaux et de revues faits par des catholiques. C'est l'immense majorité de nos publications qui entrent dans cette classe.

Mais il est incontestable que nous n'avons pas une organisation de presse catholique conforme aux besoins.

Quels sont les journaux de chez-nous (j'exclus les revues, les annales, les bulletins qui de leur nature, si bons qu'ils soient, ne participent que de très loin à la puissance de la presse quotidienne) quels sont les journaux de chez-nous qui laissent descendre de leur titre dans leur texte la préoccupation unique de la conquête catholique, qui ne retiennent en toute question que le point de vue catholique, travaillent à maintenir la pensée catholique, subordonnent à la cause catholique toutes les autres causes et prennent une position franchement et irrévocablement catholique aux prix d'avantages précieux et parfois indispensables?

Quels sont ceux qui croient en une politique catholique, une économie catholique, une littérature catholique et jusqu'à une mode catholique?

Quels sont ceux qui croient en l'existence d'un point de vue catholique en politique, en économie, en littérature comme en morale?

Quels sont ceux qui osent l'exprimer et y conformer leurs écrits, leurs actes et leur conduite?

Très rares! C'est sur les doigts de la main qu'on peut les compter.

Et si je place une exigence de plus, si je demande au quotidien catholique d'être populaire, d'être fait pour la masse, d'atteindre la foule, de n'être pas clérical tout en étant catholique, je suis obligé d'avouer que je n'en trouve qu'un seul — notre maître à tous — maintenu au prix de sacrifices insoupçonnés et inimaginables: *L'Action Catholique* de Québec.

Fondé en 1907 par un groupe de catholiques ardents et convaincus, ce journal vient d'atteindre un sommet qui étonne ceux-là même qui en sont les artisans.

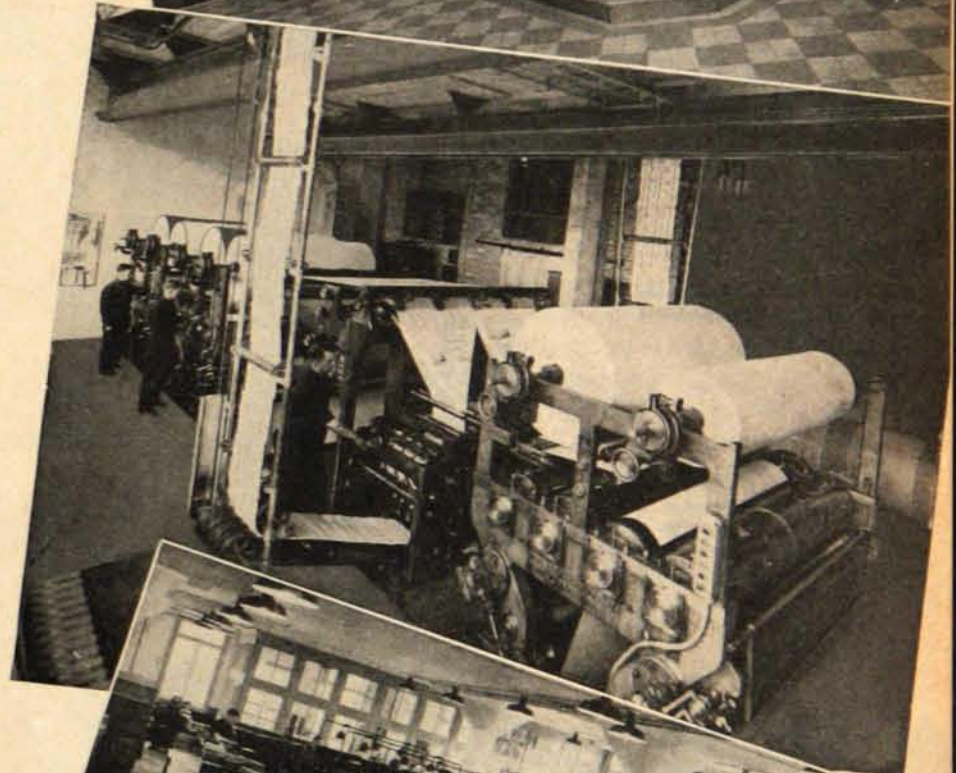
Les illustrations qui ornent cet article parlent d'elles-mêmes et disent quelle merveilleuse réalisation trente ans d'efforts obscurs sont mis sur pied.

On peut lire *L'Action* à Québec, à Montréal, à Sherbrooke et aux Trois-Rivières avec le même intérêt. C'est ce qui justifie la campagne d'abonnements que poursuit actuellement à Montréal *L'Action Catholique* et nous ne pouvons que lui souhaiter le plus franc des succès.

Fernand BOISSEAU



M. le Dr L.-P. Roy,
Rédacteur



SIBYLLES MODERNES



*L*E tout temps les femmes de tout âge et de toute condition sont demeurées sensibles à la superstition. Telle qui se signe durant un violent orage, qui a la hantise du chiffre treize, est aussi sensible, la plupart du temps, au code des amoureux, à la magie des cartes, du marc de café, des feuilles de thé et à l'éclat mystérieux de la boule de cristal. Phénomène que ni l'extrême évolution des idées au vingtième siècle, ni le réalisme brutal à la mode n'ont réussi à faire disparaître. Toujours le vieux fond immuable de la nature humaine remonte à la surface.

Il existe à Montréal nombre de spécialistes dans l'art de prédire l'avenir ou de conter la bonne aventure qui enchantent leurs clients et clientes. A vrai dire ce métier tient plus de l'art que de la science, exception faite des nombreux charlatans qui encombrant les avenues de cette profession. Car il s'agit là moins d'acquiescer les notions fondamentales que de posséder un don, un fluide particulier sur lequel est également fondée la radiesthésie et l'art du sourcier. On raconte sur les diseuses de bonne aventure et les cartomanciens des choses si étonnantes que la crédulité populaire est à demi excusable d'en avoir fait un dogme et, en certains cas, un véritable credo.

La vogue de ce genre de spiritisme déguisé est telle que plusieurs restaurants montréalais, et non des moindres, tiennent une ou plusieurs diseuses de bonne aventure, chacune spécialisée dans un genre déterminé, à la disposition de leurs clients et clientes. Ils font, paraît-il, des affaires d'or, car la consultation fait, si l'on peut dire, partie du menu, sans par ailleurs affecter la note d'une façon sensible. Une photo

publiée ci-contre représente l'un de ces restaurants, qui n'a, comme on peut le constater, rien de sordide, tandis que les autres illustrent les différentes phases de l'opération. En retenant ainsi les services de plusieurs spécialistes différents, ces établissements sont assurés de satisfaire aux exigences de toutes leurs clien-

L'art, vieux comme le monde, de tirer aux cartes, n'a pas perdu sa vogue d'antan et le toutou lui-même paraît fort impressionné.

LA REVUE MODERNE



Une clairvoyante noire dont l'unique procédé consiste à scruter votre regard.

avant tout sensible au déploiement extérieur. Durant des mois, celles qui sont ainsi passées entre les mains de quelque devineresse scrutent les événements afin de savoir si oui ou non telle prédiction se réalisera.

Cette industrie — car c'en est une — héritée des peuplades primitives, qui tenaient leurs devins, sorciers et prophètes pour des demi-dieux, aussi bien par ailleurs que des civilisations les plus hautes, telle la civilisation égyptienne, n'est pas près de s'éteindre, même dans les grands centres prétendus sceptiques. C'est dans cette atmosphère que l'éternel féminin manifeste encore ses immuables caractéristiques. Au reste, dans ce domaine comme dans bien d'autres, beaucoup d'hommes sont femmes, et être femme c'est souvent être simplement humain. Ces préoccupations, relevant de la mystique éternelle des hommes, qui se sont toujours efforcés de percer les mystères de l'avenir, sont souvent justifiables devant les dons prodigieux de certaines professionnelles de la magie. En somme, cet art, vieux comme le monde, est devenu aujourd'hui un passe-temps aussi inoffensif que les jeux de société que la mode, chaque jour, lance dans le public. Il convient peut-être d'en sourire; c'est une affaire de tempérament.

Honni soit qui mal y pense, concluront peut-être quelques-unes de nos lectrices et peut-être n'ont-elles pas tort surtout si leur cartomancienne préférée vient de leur annoncer la rencontre prochaine d'un nouvel amour.

Intérieur d'un restaurant chic où les spécialistes de la bonne aventure satisfont la curiosité de la clientèle.



tes, les unes préférant se faire tirer aux cartes, au thé ou au marc de café, tandis que les autres prisent surtout le mystère de la boule de cristal ou les émotions que leur procure, en les regardant dans les yeux, une devineresse au regard brûlant.

La vogue des diseuses de bonne aventure n'est pas moins grande dans les campagnes où elle rompt la monotonie d'une existence forcément repliée et peu fertile en variété. L'attrait du mystère, la hantise de connaître l'avenir, qui préoccupent tous les humains, si sceptiques soient-ils, attirent particulièrement les adeptes de ce genre de divertissement. Rares sont les kermesses, à la campagne, qui ne comportent pas une ou plusieurs vedettes de la bonne aventure ou seulement une simple et prosaïque tireuse aux cartes. Et il faut voir l'émoi qui gagne les femmes aux prédictions souvent fantaisistes des cartomanciens. Certaines ne se lassent pas, en dépit de maintes contradictions formelles, de frôler le mystère dont s'entourent à dessein les professionnelles de cette magie, qui connaissent au moins l'importance de la mise en scène sur un public

MARS 1937

Lire l'avenir dans une boule de cristal, telle est la spécialité de cette clairvoyante.

Les lignes de la main sont aussi révélatrices, paraît-il. On voit ci-contre comment se pratique l'opération.



LA neige tombe mollement au moment où je rédige ces lignes, elle tombe belle et insouciante comme une femme qui va dormir. Mes skis sur le balcon regardent tristement le mur dont ils réprovent depuis si longtemps la gênante promiscuité, et leurs inséparables bâtons, reliés par leurs babiches, semblent douter de leur raison d'être. Comme vous aviez raison, Morneau, de nous demander, le mois dernier: "Où sont les neiges d'antan?"

Mais les jérémiades n'ont jamais engendré la rafale, c'est pourquoi il vaut mieux se préparer tout comme si la tempête s'élevait à l'horizon. Il faut "farter" ses skis, réparer les attaches, rapiécer ses vêtements. Demain, il faudra peut-être partir. Serons-nous prêts?

Les objets les plus ordinaires, ceux qui nous sont les plus familiers ont une histoire qu'une coquetterie de la nature rend souvent bizarre, parce qu'elle rappelle celle des animaux ou de l'homme.

C'est ainsi que pour donner une note vraisemblable à la naissance du ski, la nature lui a donné comme mère, la raquette dont les montagnards du Caucase, nous apprend Xénophon, se servaient pour circuler au cœur de l'hiver, 2000 ans avant le Christ. Et les Arméniens, 400 ans avant l'ère chrétienne, auraient fait usage de raquettes pour "animaux de bât, sous forme de sacs en peau bourrés de laine".

Ronde primitivement, la raquette prend la forme elliptique qu'on lui connaît de nos jours, et, rapporte Henry Cuénot: "Là où l'hiver se prolonge, où la nécessité de se mouvoir sur la neige est plus impérieuse, elle se rétrécit, s'allonge, se recourbe, le ski est né."

La mythologie et la légende scandinave parlent du ski. Skade, femme de Nyord est la déesse du ski, et Ull qui en fut le dieu, pouvait se "déplacer sur les eaux avec ses skis merveilleux..."

Au XII^{ème} siècle, le "Miroir Royal" parle du ski comme d'un sport usuel. En Laponie, l'infanterie est montée sur skis, et "c'est également sur une paire de skis qu'on porte à Trondhjem, la nouvelle de la mort de Charles XII, devant Fredrikshald.



FARTEZ VOS SKI



Jusqu'en 1867, le ski tombe dans l'oubli. Vers cette date, à Télémarken, on le remet à la mode en accomplissant "des sauts de 30 aunes". Le style de Telemarken était créé: le ski devint fort en vogue dans les pays du Nord.

Le ski en France, fait des merveilles. Deux auteurs en parlent sans équivoque possible: Buffon, dans son *Histoire Universelle*, où il est question de "ce patin d'environ deux aunes et large d'un demi-pied, en pointe sur le devant, et percé dans le milieu, pour y laisser passer un cuir." Il ajoute que "les Lapons s'en servent depuis longtemps pour courir à travers les vastes espaces neigeux, avec tant de vitesse qu'ils attrapent aisément les animaux les plus légers."

Balzac, dans ses *Etudes philosophiques*, décrit sur les pentes du Falberg, les "évolutions gracieuses d'un couple fourni par Seraphitus et Minna qui volent sur la neige, au-dessus des abîmes..."

Enfin, le ski paraît avoir été introduit en France, dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, par la Commission Scientifique du Nord (1838-39).

La documentation me manque pour établir précisément à quelle date on fit du ski au Canada. J'espérais trouver dans *l'Encyclopédie du Canada*, les indications nécessaires, mais on m'apprend que la publication de Stuart Wallace n'en est rendue qu'à son quatrième tome et que l'on n'a pas encore traité de la lettre "S".

Je puis, toutefois, vous affirmer que le ski, dans la province de Québec, a débuté dans la ville de Québec, vers la fin du siècle dernier.

Il connut dans la capitale une vogue très grande. Les malins pourront en déduire que c'est à cause des nombreuses côtes de la ville... A tout événement c'est Québec qui a donné l'exemple et Montréal a suivi, et

Par Gabriel LANGLAIS

à cause du chiffre plus élevé de sa population, la métropole l'a vite emporté sur Québec. Elle compte maintenant de nombreux et importants clubs de ski, notamment le "Montreal Ski club", le club Ski-To, le "Park Slide and Toboggan ski club", et plusieurs autres. La Mauricie est aussi une partie de notre province où le ski s'est développé rapidement, puisque depuis une année on y dispute les championnats canadiens. Enfin le Nord de Montréal a contribué à donner au ski, un essor considérable. C'est par légions qu'à chaque fin de semaine, les skieurs de Montréal se dirigent vers le Nord où ils ont fait du ski leur sport préféré.

Et voilà en quelques mots l'histoire du ski, celle qui nous a amené cette jeunesse "casquée de cuir et à figure de destin" à se lancer, à une vitesse de 60 milles à l'heure, sur les pentes dangereuses de nos montagnes. "Le ski a libéré le montagnard de la servitude de la neige", a écrit Jules Payot, et "prise de la manie des grandeurs", note un humoriste contemporain, "notre civilisation moderne s'est fait du ski un instrument qui contribue beaucoup plus à sa chute... qu'à son élévation" — Mais ce n'est là qu'une boutade. En dehors de ces considérations, tout le monde admet que le ski est un sport vivifiant et hygiénique. On sait enfin son importance durant la Grande Guerre.

N'est-ce pas Cuénot qui dans un élan poétique nous dit que "le ski, dans le silence impressionnant de la montagne, a invité l'homme au recueillement. Sa sensibilité s'est élargie, son émotion est plus profonde, sa pensée monte plus haut. Au-dessous de lui, les contingences, les relativités, tout ce qui flétrit et tout ce qui passe; au-dessus de lui l'immuable, l'universel, tout ce qui demeure!"

Comme tout cela est vrai! Rien qu'une course dans la montagne émeut le skieur.

Ses impressions sont plus fortes s'il fréquente les montagnes du Nord. La grandeur du paysage le méduse. Il marche, tout le jour, jusqu'à ce que le soleil en disparaissant lui rappelle une fatigue qu'il n'avait pas ressentie jusqu'à cette heure. Le ski, comme l'avion, élève l'esprit. Il fournit à l'homme l'occasion d'apercevoir de la vie des à-côtés admirables, insoupçonnés. Et c'est pour cela, j'en suis sûr, que tour à tour, le poète, le naturaliste, l'écrivain ont chanté la gloire du ski.

Mais le ski n'est pas que poésie. Vous le savez, jeunes gens qui débutez dans l'art parfois difficile de faire du ski, vous qui pleurez, assis sur un banc de neige, parce que les caprices du terrain vous ont fait perdre votre centre de gravité, et



Une jeune débutante qui promet...



Dans les rues de Québec.



En route pour les Laurentides.

peut-être aussi parce que vous ne vous sentez pas les pieds d'Achille ou la grâce de Minna, sur les "pentes du Falberg". Cela ne veut pas dire qu'il faille vous décourager. Le ski est un sport qui s'apprend vite, aussi vite que celui de la bicyclette. Je le sais pour en avoir fait depuis ma tendre enfance. Vous avez déjà appris à monter un vélo. Vous vous souvenez probablement de vos premières hésitations, du "baraudage" du début, mais vous vous souvenez aussi qu'en peu de temps, vous avez appris à maîtriser cette bécane sur laquelle vous avez failli d'abord vous tuer. La hardiesse vous a même surpris un jour à laisser aller votre machine sans même tenir le guidon. Vous avez conquis!

Le ski est un sport relativement facile, mais il requiert de la persévérance, de la patience. Je ne saurais entreprendre de vous donner des leçons. Je n'en ai ni le temps ni l'espace. Je me contenterai de quelques conseils indispensables aux premiers pas du novice. Les autres pourront peut-être aussi en faire leur profit.

La technique du ski se résume dans cet axiome apparemment simple, mais très complexe dans sa réalisation: "Le plus de résultats avec le moindre effort". La loi du moindre effort, qui refusera d'y obéir?

Je consulte Emil Petersen, fameux champion de ski européen, et il me dit que le matériel doit être bon, c'est élémentaire. D'après lui, le bois des skis à l'achat, doit présenter les caractéristiques suivantes: 1) Être fort et résistant. 2) assez souple. 3) être de grain serré et dur pour bien glisser, 4) les fibres du bois seront autant que possible parallèles à la longueur du ski. 5) il doit y avoir le moins possible de nœuds dans le bois, 6) enfin le bois ne sera pas lourd. Les bois les plus recommandés sont le hickory et le frêne.

Les experts feront la distinction entre le ski de marche, de course, de plaine ou de montagne, etc.

Au sujet des attaches, les conseils du même auteur sont les suivants: 1) Elles doivent assumer une bonne direction. 2) elles seront solides, elles ne fatigueront pas les pieds. 3) elles doivent pouvoir

(Photos Pacifique Canadien)

(Suite à la page 26)

L'IMPRESSIONNISME



ROUTE EN SEINE ET OISE — *Sisley*

Dans un paysage provincial se reposent de jeunes paysannes affaissées dans l'ombre des peupliers frissonnants. Une nature paisible où ne se passe aucun drame que celui du vent dans la feuillée, charriant les nuages qu'il effiloche sur le fond d'un ciel de nacre bleue, que faut-il de plus à Sisley pour créer un poème de vénusté? . . . Né à Paris, d'ascendances anglaises, Sisley porte dans ses veines le sang d'une noble lignée de paysagistes. Au sein du groupe impressionniste il atteint le subtil maniement de la nuance toujours juste et délicatement exquise. Sa technique "parente au poudroisement du pastel" se fait ténue pour rendre l'impondérable et saisir l'intangible. La suavité de son âme se reflète dans la paix sereine de ses tableaux.

LA DANSEUSE SUR LA SCENE — *Degas*

L'étude de la lumière, sous toutes ses formes, telle devient la recherche passionnée des impressionnistes. Degas aime à la capter dans le monde artificiel du théâtre. Les feux de la rampe l'enchantent. Toutefois, cet amant de la lumière n'est pas un pur impressionniste mais un fervent de la ligne, du dessin. Aussi le charme d'instantané de cette petite danseuse saluant rapidement, en un dernier rappel, son auditoire enthousiaste, résulte du dessin plus que de la couleur elle-même. Le dessin "bougé" des contours donne l'impression que cette ballerine vit et vient vers nous.



» Initiation à la peinture moderne

UNE toile que Claude Monet exposa à Paris en 1874 et dont le titre était "Impression, soleil levant" donna son nom à un groupe de jeunes peintres, les "Impressionnistes". Ils se rallièrent autour de Monet, qui prit figure de chef.

La première vente de tableaux impressionnistes provoqua une telle bagarre qu'elle ne put avoir lieu sans l'intervention de la police. L'art se renouvelle toujours dans le scandale. Lisez plutôt ce que publiait un journal parisien, "Le Pays", le 9 avril 1877 : "C'est de la démence, c'est du parti pris dans l'horrible et dans l'exécrable ! On dirait que tout cela a été peint les yeux fermés par des aliénés, mélangeant au hasard les couleurs les plus violentes sur des palettes de fer blanc. C'est la négation de tout ce qui est permis en peinture, de tout ce qui s'appelle lumière, clarté, transparence, ombre et dessin. On commence par sourire, on sort tout attristé . . ." Quel critique aujourd'hui endosserait un tel jugement? En relisant ces lignes il nous semble entendre les hauts cris récents qu'a suscités l'apparition des écoles ultra-modernes de peinture . . . l'histoire se répète.

Les principaux impressionnistes furent : Edouard Manet, Claude Monet, Edgar Degas, Auguste Renoir, Alfred Sisley, Camille Pissarro. Ce mouvement, actif pendant une trentaine d'années, se ramifia à travers l'Europe et l'Amérique. Il y a des artistes canadiens qui encore de nos jours font de l'impressionnisme.

Nous verrons dans notre prochaine "Initiation", quelles réactions l'impressionnisme suscita dans l'évolution de la peinture française.



LE MOULIN DE LA GALETTE — *Renoir*

Le quartier Montmartre de Paris vit l'épanouissement de l'art moderne français. Pour ce peuple artiste tout se prête au ferment d'idées, même le café, le "bistro" du coin qui devient une "Académie" improvisée et féconde. Renoir ne le laisse-t-il pas entendre dans son "Moulin de la Galette", image de la fin du siècle dernier où s'ajoute aux costumes du temps de nos grand'mères, la poésie que cet artiste répand sur tout ce qu'il a peint. Un jour, Renoir vieillissant, se détachera de cette vibration des êtres et des choses dans la lumière qui "mange" les contours, "il en arrive, comme l'écrivit François Fosca, à une peinture si préoccupée du volume qu'il finit par se mettre à la sculpture".



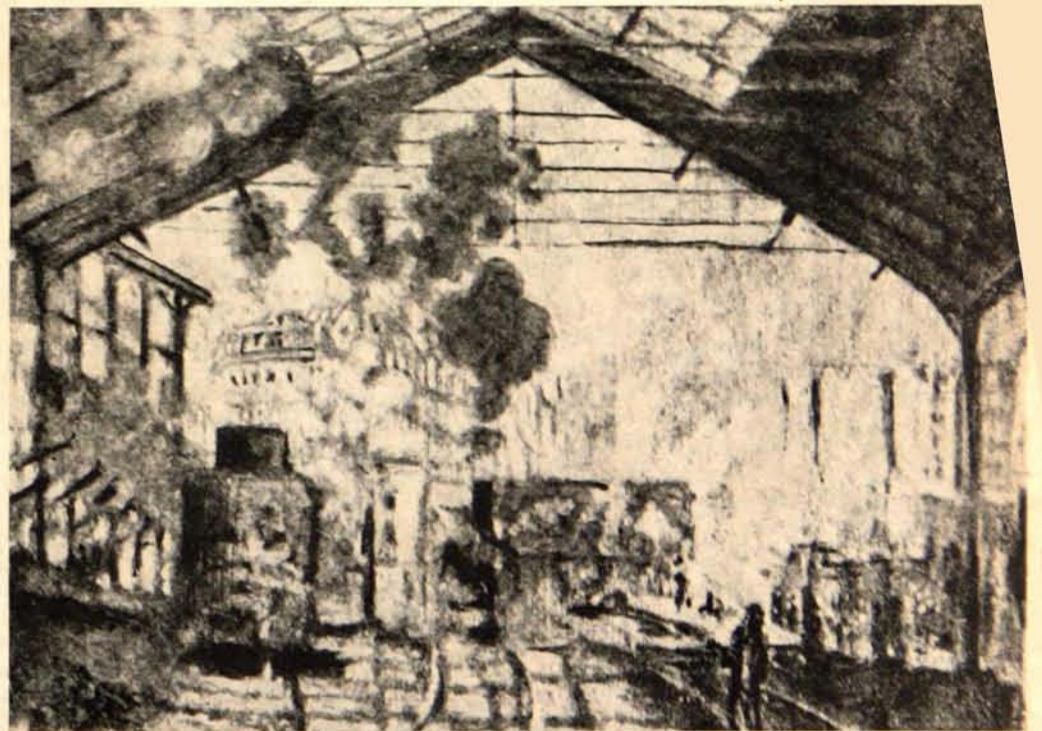
LE PIN DE BERTRAND — Signac

La dernière phase de l'évolution impressionniste applique souvent des principes poussés à leurs ultimes conséquences : la division de la touche et du ton que l'on a justement appelée "le divisionnisme". Cet art éminemment fertile à d'autres points de vue, s'édifie sur un système auquel échappent quelques grandes personnalités. On dirait que cette peinture s'épand en une myriade de tons jetés dans l'espace comme des morceaux de verres colorés qu'un choc aurait fait éclater. Tout vibre, tout flambe dans une apothéose de la couleur. Les contours se perdent, s'effacent, disparaissent sous l'amas dansant de la matière picturale. Une nouvelle esthétique de l'oeil remplace l'intelligence qui ne repense plus les formes prises dans la nature. Par réaction on en viendra bientôt à demander à l'art plus de solidité et à l'artiste, non de se contenter de regarder le monde vibrer devant lui, mais de le reconstruire selon son intelligence et son coeur.



PORTRAIT D'ENFANT — Renoir

Ce portrait, d'un naturel ravissant, se baigne d'atmosphère qui imprime aux choses de la nature et de l'art leur qualité propre, instantanée, successive. Renoir prend plaisir à peindre cette fillette assise dans les herbes longues de l'automne tout proche : milieu agreste qui ne s'encombre pas d'une composition savante et étudiée. Peinture du plein air sensible à la beauté claire et pure des tons si éloignés de ceux qu'impose le jour factice de l'atelier. Renoir est un poète et son oeil comme sa sensibilité transposent ce qu'ils touchent. "Toute sa vie, il a fait fi des théories et n'a suivi que son plaisir. Il a peint parce qu'étaler de la couleur sur une toile était pour lui la suprême volupté" (François Fosca); et Arsène Alexandre d'ajouter : "Renoir a mis sa joie à peindre l'enfant, la femme et la fleur. Il les a aimés plus finement que qui que ce soit parce que son tempérament est tout de grâce nerveuse et de chaste sensualité".



LA GARE SAINT-LAZARE DE PARIS — Monet

Monet, chef du groupe impressionniste, a la carrure des peintres qui voient grand et qui s'attachent à rendre de la nature son aspect éternel. Le moindre sujet est pour lui inspiration et il n'en est point de vulgaire. La représentation de la gare Saint-Lazare de Paris affirme chez ce maître autoritaire des dons d'une poésie qui dépasse la sensibilité la plus affinée. La banalité d'une gare de chemin de fer, ce corps sans âme que Ruskin exérait, s'élève sous le pinceau de Monet à une symphonie radieuse de couleurs, un précieux de nuances, parce que, comme il l'a dit lui-même : "Le Soleil"

...par Maurice GAGNON



"JE voudrais que l'on commençât par le commencement: avant de dire ce que l'on veut, il faudrait se rendre compte de ce qui est".

(Charles Maurras, Gazette de France, 11 août 1904).

"Personne n'échappe au réel... Les situations historiques et géographiques sont parce qu'elles sont, et on les retrouve toujours".

(Charles Maurras, Gazette de France, 21 août 1914).

I

Avant de dire *ce que nous voulons*, suivons le conseil du plus pénétrant des observateurs politiques de ce temps et *déterminons ce qui est* c'est-à-dire l'exacte nature de nos relations avec l'Angleterre.

D'après le statut de Westminster et l'idée qu'on s'en faisait couramment jusqu'ici, le Canada, ayant atteint sa majorité nationale est une Confédération souveraine monarchique qui assume théoriquement non seulement les charges de cette souveraineté, mais doit jouir des droits correspondant à ces charges. Un exemple: le Canada semblerait maître de ses relations internationales au point de se trouver libre de décider seul, en toutes occasions, de sa participation ou de sa non-participation à une guerre déclarée par la Grande-Bretagne.

Cela, c'est ce que nous voulions, et que nous croyions tenir parce qu'on nous avait dit que nous l'avions.

Notons tout de suite qu'il n'en est rien. Dans son excellent article publié par la "REVUE MODERNE" dans sa livraison de février, M. Jean Bruchesi, dont la conception pan-américaine de la politique canadienne démontre la pénétration, tombe lui aussi dans cette erreur d'appréciation qui consiste à prendre, en politique, la réalité juridique (B.N.A.R. et statut de Westminster) pour la réalité tout court.

En théorie libre, le Canada se découvre à chaque instant gêné dans l'exercice de cette liberté par des obstacles réels qui iront se multipliant si nous n'y mettons bon ordre.

Pourquoi notre absence de la conférence pan-américaine tenue à Buenos-Ayres où tout nous appelait; la nature des questions discutées, la situation géographique des nations présentes à cette conférence, notre intérêt vital de nation *américaine* à tout connaître *officiellement* de ce qui se passe sur notre continent?

Nous n'avons pas été invités à cette conférence? C'est donc que le secrétaire d'Etat américain nous considérait inaptes, pour des raisons politiques, à assister en qualité de nation souveraine américaine à une conférence qui ne réunissait que des nations américaines et souveraines. On nous a mis, avec raison, au même rang diplomatique que les Bermudes ou Trinidad, colonies anglaises; on a cru, et personne ne s'est élevé là-contre, qu'un dominion britannique ne constitue, dans le domaine du droit international, qu'un royaume si vassal du Royaume-Unis, qu'il ne pouvait, pour fins diplomatiques, être traité en nation libre et disposant elle-même.

Cependant nous occupons sur ce continent une situation géographique et économique qui ne le cède en importance qu'à celle même des Etats-Unis; et l'on peut être sûr que le secrétaire d'Etat Hull

nous eût inclus dans son invitation à la conférence pan-américaine s'il eût pu ne pas voir en nous des vassaux trop subordonnés aux intérêts britanniques pour oser nous poser en nation américaine libre de ses actes diplomatiques.

Lors des récentes difficultés constitutionnelles, M. MacKenzie King communiqua les décisions de son gouvernement à Sa Majesté le roi Edouard VIII, par l'entremise du premier ministre de Grande-Bretagne, M. Stanley Baldwin. Est-ce la façon de procéder du Chef d'une nation souveraine que de se servir d'un intermédiaire étranger pour aviser le souverain de cette nation des conseils de son gouvernement? Là encore les faits démentent la théorie, c'est-à-dire les satisfactions purement juridiques (donc, en politique, purement verbales) que nous accorde le fameux statut.

Une clause de cet acte libérateur prévoit d'ailleurs la mobilisation immédiate de notre armée au cas de mobilisation britannique, contredisant ainsi ces autres clauses de l'acte qui nous assurent les privilèges comme les charges de notre indépendance. Cette disposition de notre constitution, qui fait de notre marine en temps de guerre une partie de la marine britannique, ne paraît pas non plus avoir été abrogée, ou corrigée de façon à nous laisser au moins l'initiative de ce geste.

Voilà de bien menaçantes obscurités. Notre armée, notre marine, notre aviation font-elles "automatiquement" partie des organisations britanniques correspondantes en cas de guerre? Le Parlement fédéral demeure d'une touchante discrétion sur ce point. Cela s'explique, car si tel est bien le cas, toutes nos dépenses militaires (cent millions cette année) ne contribueront pas à former un organisme uniquement destiné à assurer la sécurité du Dominion, mais iront à constituer des forces qui échapperaient en cas de guerre européenne même à l'autorité "souveraine" du Parlement canadien. Peut-être nous trompons-nous dans notre interprétation. Nous l'espérons. Nous affirmons toutefois que rien n'est moins sûr, d'après les dispositions constitutionnelles actuelles que notre "droit", non à décider pour nous-mêmes de la paix ou de la guerre (qui ne fait aucun doute) mais à contrôler nos forces armées, quelle que soit notre décision.

Nouveau démenti infligé par les faits aux théories. Ce matin même, (11 février 1937) "Le Canada" faisait état d'une décision du Conseil Privé britannique, au sujet de certaines tractations de M. Bennett avec des puissances étrangères, cette décision les déclarait "ultra vires" et semblait affirmer que notre droit à une représentation diplomatique propre se bornait aux affaires courantes, aux nécessités de prestige, mais n'impliquait aucunement le pouvoir d'agir dans les occasions extraordinaires sans consulter le gouvernement britannique.

Nous voilà tout-à-coup bien loin de cette souveraineté, de cette "libre participation" aux affaires du Commonwealth dont on nous a tant rebattu les oreilles.

Et, puisque nous y sommes, pourquoi l'appel en dernier ressort au Conseil Privé britannique est-il encore toléré? Toutes les fois qu'une cause opposant des intérêts canadiens à des intérêts étrangers (affaire du Labrador, pour citer la plus mémorable) est venue à la connaissance de ce tribunal, ses décisions ont marqué ses insoutenables

prétentions au rôle d'arbitre suprême des conflits politiques autant que des conflits purement privés des diverses parties du Commonwealth.

Lisez les commentaires de presse anglais sur les affaires du Commonwealth et vous noterez avec surprise que nos amis anglais sont loin encore de nous admettre à titre de partenaires libres dans les discussions affectant le Commonwealth, et qu'ils voient dans les récentes concessions juridiques à nous accordées bien plus des satisfactions de prestige et d'amour-propre que des consécration de faits admis universellement.

Le danger de ces ambiguïtés apparaît, à l'examen, infiniment plus lourd de conséquences pratiques que l'observation superficielle ne veut bien le croire.

Les faits seuls comptent. On ne saurait trop se pénétrer de cette vérité fondamentale dans un âge où la faillite de la S. D. N., la dénonciation unilatérale de cent traités, la répudiation de dettes d'honneur, les guerres entamées sans déclaration préalable, paraissent plus naturelles dans leur monotone répétition que le respect de sa signature, et l'observation des engagements les plus sacrés.

Ce danger se trouve multiplié par l'existence au pays de groupes impérialistes fort agissants qui ne manqueraient pas, en période de crise, de rallier d'importants appuis tant parmi cette partie de notre population qui profiterait d'une collaboration plus étroite avec la Grande-Bretagne que parmi ceux d'entre nous qui se laisseraient inévitablement séduire par des arguments sentimentaux, fort respectables sans doute, mais absolument déplacés en politique réaliste.

"L'égoïsme sacré" dont a fait preuve l'Angleterre en toutes circonstances, a causé la grandeur de cette île de marchands; l'égoïsme sacré des Romains lui servait d'exemple. Vous verrez, en étudiant l'histoire de ce pays, que leurs hommes d'Etat les plus désintéressés pour eux-mêmes, leurs Pitts, leur Canning, leurs grands "leaders", tories ou whigs, n'ont jamais perdu de vue une seule minute, jusqu'à 1919, cette essentielle vérité que le premier des pays c'est son pays. L'Angleterre a dominé le monde avec cette doctrine-là. Qu'on ne s'y trompe pas; il a fallu bien souvent plus de courage à leurs hommes d'Etat pour se montrer égoïstes pour l'Angleterre qu'il leur en aurait fallu bien souvent pour se montrer généreux aux dépens de l'Angleterre.

Voyez par contre où l'ont jetée, en 1936, les idéologies romantiques qui ont gouverné sa politique avec Ramsay MacDonald. Elle a dû, cette année passée, encaisser des avanies sans précédents, subir des humiliations inouïes qu'un peu de réalisme, en sauvant sa flotte, en augmentant son armée et son aviation, lui eût évitées. Ce même réalisme eût pu sauver le monde des convulsions dans lesquelles il se débat maintenant.

La leçon est là toute chaude. Elle ne nous coûte rien: Ce n'est pas en voulant sauver les autres qu'une nation se sauve; c'est en se sauvant elle-même qu'elle conserve sa place dans l'échiquier international et prévient la création "d'un vide par faiblesse" aussi fatal à elle-même que dangereux pour les autres.

Tels des autruches, nous enfouissons notre tête dans le sable au moindre signe de danger. C'est dans cette belle attitude que nous avons traversé toutes nos crises nationales depuis la Confédération et rien n'indique que nous devions d'ici longtemps changer une aussi précieuse habitude de combat.

Aveugles, sourds, muets, paralytiques, nous ne recouvrons un peu de vitalité passagère que pour nous chamailler avec vigueur entre nous. Empêtrés dans nos querelles de partis, englués de sentimentalité, amateurs de mots vides de sens, nous Canadiens français pouvons à bon droit nous émerveiller d'une "survivance" que nous aurons due bien plus au dévouement de nos mères de famille, qu'à la clairvoyance de nos "hommes d'Etat", au patriotisme et au désintéressement de nos hommes tout court.

Les événements nous dépassent sans nous étonner, sans nous remuer, sans même piquer notre curiosité. Ils produisent le même effet sur nous que celui de la mer sur les roches du rivage; une lente usure, accompagnée d'un enlèvement si progressif que leur disparition complète n'affecte aucunement le profil de la plage.

Autour de nous le monde subit, dans le travail le plus douloureux, une de ses plus grandes transformations générales depuis l'avènement du Christianisme et la chute de l'Empire romain. Nous, nous continuons de vouloir à tout prix ignorer que nous sommes solidaires de ce monde par la grâce de Dieu qui nous y a mis, que nous sommes soumis aux mêmes lois implacables qui conditionnent la "survie active" des nations.

Les délires de l'imagination la plus effrénée n'inventeraient pas notre lenteur d'esprit. Il nous a fallu un demi-siècle pour accepter et comprendre les réalités de notre incorporation à l'Empire britannique à titre de nation semi-indépendante. Il nous faudra sans doute un autre demi-siècle pour saisir — trop tard cette fois — l'importance d'un autre ordre de faits. C'est-à-dire pour arriver à comprendre que le Canada, parvenu en théorie à sa majorité politique, se trouve encore subordonné en fait au Commonwealth britannique par des liens réels beaucoup moins ténus qu'une simple allégeance de parade à la Couronne britannique.

Notre avenir, l'existence de notre nation sont en jeu. Ils dépendent de la rapidité et de la vigueur avec lesquelles nous rémédierons à cette inégalité de fait devant la théorie, en portant le fait au point où il se trouvera exactement exprimé, sans plus ni moins, par la théorie, par le Droit.

(Suite à la page 26)

1 INDIGNÉE LORSQU'EN FOLÂTRANT, SON MARI RENVERSE LE POT DE TABAC SUR LE TAPIS PROPRE.

2 RÉCLAME L'ASPIRATEUR, MAIS SE RAVISE ET DÉCIDE D'ESSAYER PLUTÔT SA NOUVELLE BISSELL.

3 CONSTATE AVEC PLAISIR QUE LA BROsse HI-LO SAJUSTE AUTOMATIQUEMENT ET NETTOIE TAPIS DE TOUTE ÉPAISSEUR.

4 LA BISSELL PENÈTRE AISEMENT SOUS LES MEUBLES, QU'ELLE NE RISQUE PAS D'ÉCRATIGNER, GRÂCE À SES AMORTISSEURS.

5 DÉCIDE D'EMPLOYER DÉSORMAIS SA BISSELL CHAQUE JOUR ET DE GARDER L'ASPIRATEUR POUR GRANDS NETTOYAGES HEBDOMADAIRES.

6 Appelle une Amie: "Ma Bissell est si légère et si commode! C'est l'article idéal pour les petits nettoyages. Je garde mon aspirateur pour le grand ménage. Sa brosse Hi-Lo enlève toute saleté et s'ajuste suivant l'épaisseur des tapis". Voyez les jolies Bissell nouvelles chez les marchands.

Modèles de \$4.75 à \$7.45

BISSELL
La balayeuse vraiment supérieure
Niagara Falls, Ont.

FABRIQUÉ AU CANADA

Pour le **PLACEMENT** et la **SPÉCULATION** Consultez **BEAUSOLEIL & BEAUSOLEIL**

MEMBRES DE LA BOURSE DES HUILES DE CALGARY

477 ST-FRS-XAVIER • HA.3276 • MONTRÉAL

Découpez ce coupon

● Si vous ne voulez pas couper la page frontispice de la revue et que vous désiriez vous procurer quand même la brochure offerte dans l'annonce paraissant en deuxième page intérieure de la couverture servez-vous du coupon ci-contre.

Nous vous recommandons fortement d'écrire pour qu'on vous fasse tenir cette brochure intitulée: "Le Poisson se sert tous les jours".

Ministère des Pêcheries Ottawa

Veuillez m'envoyer votre brochure gratuite de 52 pages contenant plus de 100 recettes de Poisson délicieuses et économiques, et intitulée "Le Poisson se sert tous les jours". LRM

Adressez dès maintenant votre coupon.

Nom.....
Adresse.....

NMIF



Harry Baur et Annie Ducaux font revivre, dans le beau film d'Abel Gance, "Un grand amour de Beethoven", l'illustre musicien et sa fiancée Thérèse de Brunsvik.



Harry Baur revenant de faire ses provisions... voilà un rôle peu banal pour le grand artiste des "Misérables" et de combien d'autres films à succès, rôle qu'il tiendra dans la récente production de Jean Choux "Paris".

Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault dans une magnifique scène d'"Hélène", film de Jean Benoit-Lévy tiré du roman "Hélène Wilfur" de Vicki Baum.



Le sourire de Maurice Chevalier dans un de ses derniers films "Le Vagabond bien-aimé". Il est ici entouré de la charmante Hélène Robert et du petit Serge Grave.



Une discussion entre deux bocks au petit bar de César... On retrouvera dans "César", le troisième de la série marseillaise de Pagnol, l'inoubliable Raimu de "Marius" et de "Fanny".



MARIE
GLORY



COLETTE
DARFEUIL



Sur l'écran

LOUIS
JUVET



PIERRE
BLANCHAR





comme simple manoeuvre, mineur ou prospecteur.

Il est avantageusement connu dans la région du Témiscamingue, pour son habileté, son jugement et sa grande énergie. Il connaît toutes les branches du dur métier de mineur. Les a pratiquées. Doué d'un esprit observateur, il a puisé à toutes les sources. Ses grands yeux d'acier et son oreille fine ont tout vu et tout entendu. Il devait ainsi acquérir une vaste expérience. Il tira des conclusions des erreurs d'autrui et des misères des prospecteurs.

Afin de rendre intelligible la suite de notre récit, il importe d'examiner rapidement les problèmes que rencontrent ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux entreprises minières.

A peu de chose près, les lois minières de toutes les provinces et de tous les pays se ressemblent, sinon dans l'application, du moins dans leurs principes. Malheureusement l'application prête à de malheureuses confusions. Le public qui place des fonds est fréquemment victime d'un manque élémentaire de connaissances pratiques. Les écumeurs (le terme est plutôt tendre) profitent trop souvent d'une situation mal comprise parce qu'elle est confuse dans l'esprit public. Voici comment se pose la question si fascinante de l'exploitation des mines.

Le domaine de la couronne est sectionné en Cantons. Les cartes é-mises par le gouvernement indique le nom et la situation des cantons.

Sur le versement de la somme de dix dollars, le département des mines émet un permis de prospecteur à toute personne qui en fait la deman-

EN 1916 vivait à Montréal, dans une modeste aisance, une belle famille canadienne-française du nom de Gervais. Cette famille comptait outre le père et la mère, douze enfants, dont six garçons. Elle habitait dans Hochelaga, un logis qui fait le coin des rues Joliette et Notre-Dame.

Cinq des garçons — René, Paul, Lucien, Jean et Adrien — avaient atteint, ou allaient atteindre, l'âge d'être conscrits. Et, à cette époque, il était fortement question d'appliquer la conscription.

Nos gars n'étaient pas des peureux. Descendants d'un patriote de 1837, ils auraient volontiers affronté le diable. Ils étaient d'un tempérament belliqueux. "Allons à la guerre", se dirent-ils un jour; "nous aurons peut-être la chance de démolir quelques Allemands".

La mère prêtait — comme sans en avoir l'air — l'oreille aux propos guerriers de ses fils. Ceux-ci s'étaient dans leur envie de s'enrôler. Aussi les craintes de la pauvre mère grandissaient; bientôt elle connut des inquiétudes, des angoisses mortelles. Alors ce furent des nuits blanches, — nuits passées à pleurer et à prier. Elle priait Dieu qu'il lui gardât ses fils. Ils lui avalent donné tant de soucis! Ce n'était pas une simple affaire, d'élever chrétiennement une grosse famille, au sein d'une grande ville!

Le père, Henri Gervais, travaillait au port, dans un entrepôt. Il ne gagnait pas un gros salaire. Cependant, à la maison, la mère devait nourrir quatorze bouches, pourvoir au vêtement, payer le loyer, etc., et de plus, défrayer l'instruction des plus jeunes. Comment pouvait-elle arriver?... Seules les mères le savent.

Cependant, tout son dévouement et toutes ses peines contribuaient à lui rendre plus chers encore, ceux qui l'entouraient.

"Mes enfants sont bien à moi", pensait-elle; mon homme et moi n'avons que ça au monde. Toute la vie nous avons peiné pour eux; nous les avons vu grandir. Nos garçons, nous les avons vu devenir des hommes. Nous voulons avoir la joie de les voir s'établir, et fonder d'autres foyers. Car nous voulons continuer de vivre en eux et en leurs rejetons. Pourquoi alors, dans leur folie, les hommes veulent-ils s'opposer à ce que Dieu a voulu?

Ainsi pensait la pauvre femme, dans sa grande douleur. Chrétienne et courageuse, elle était prête à tous les sacrifices; mais de penser à la guerre, et que ses gars pouvaient aller s'y faire tuer, cela, par exemple, elle ne pouvait le supporter. Ah! ça, c'était trop cruel!

Or, à cette époque, il était également question d'exempter les fils de cultivateurs. Mais pour être cultivateur il faut avoir une terre, et les Gervais n'en avaient pas, — pas plus qu'ils n'avaient d'argent pour en acheter une.

Un soir, après avoir fait la prière en commun, la mère resta à genoux plus longtemps que les autres. Elle demandait une inspiration à la Vier-

ge Marie. "Je suis, disait-elle, prête à tous les sacrifices; mais de grâce, Vierge très puissante, sauvez mes fils." Elle se releva, et, du coin de son tablier, s'essuya les yeux. A présent sa figure rayonnait: son vœu — elle en avait l'intuition, la certitude même — était d'ores et déjà exaucé.

Le père, les grands, les petits, tous étaient muets. Ils attendaient qu'elle parlât. Car elle allait parler, bien sûr, au sortir de son entretien avec Dieu; elle allait leur faire quelque révélation.

Elle parla. Ses paroles furent calmes et convaincantes. Elle leur fit part de son intention de partir avec eux tous, pour s'en aller loin, dans le nord de l'Alberta, où il y a de grandes plaines ouvertes aux bonnes volontés. Elle fit l'inventaire des petites épargnes et des emprunts possibles, et de ce que pourrait rapporter la vente des meubles et autres articles de ménage, dont ils pouvaient facilement se passer.

Toutes ces ressources réunies suffiraient-elles seulement, à payer le transport de la famille vers l'Ouest? Le père et ses garçons voyaient bien la témérité de l'aventure, son impossibilité même, mais ils n'en laissèrent rien paraître. Ils accueillirent, néanmoins, l'idée de la mère avec joie. La brave femme savait bien que le bon Dieu allait les aider...

x x x

Quelques jours plus tard, j'assistai au départ de cette famille à la gare de la rue Moreau. Je mêlai mes larmes aux leurs. La mère, elle, entourée de sa nichée, forte et courageuse toujours, et toujours confiante en la Providence, la mère, dis-je, refoulait ses larmes, maîtrisait son émotion. En disant le mot pour faire rire, elle affichait une joie qu'elle ne ressentait pas. Elle s'efforçait de chasser la tristesse des derniers instants avant le départ... Lorsque le train s'ébranla, de la portière elle me cria: "A la grâce de Dieu!" Femme héroïque!...

La veille du premier jour de l'An qui suivit, je leur télégraphiai une "Bonne Année".

Deux ans passèrent, la guerre était finie. La récolte s'annonçait belle; du blé en abondance: la famille Gervais s'en tirait à merveille.

Un jour du mois d'août, les dépêches de l'Ouest annonçaient que la grêle avait ravagé les récoltes du nord de l'Alberta. Je me rappellerai toute ma vie la lettre qui précisait l'étendue du désastre qui frappait les Gervais. Dans la matinée, de la porte de la chaumière qui abritait la famille, la mère avait crié l'heure de la soupe, et les hommes étaient venus joyeux. Avant d'entrer, elle admira avec eux le beau blé qui promettait tant de bien-être; puis on se mit à table.

A trois heures de l'après-midi, le temps s'assombrit, la tempête bientôt se déchaîna. On rentra, on ferma les ouvertures et on attendit dans l'anxiété... Une heure s'écoula, l'orage

cessa: la grêle avait fait la moisson. Il ne restait plus rien de tant d'efforts et de travail, sauf quelques brins de paille. La ruine était complète. Les Gervais n'avaient plus sur terre que quelques animaux, sans fourrage pour les nourrir. Cette fois, ce furent les gars qui résistèrent le mieux à l'épreuve. Les petites soeurs sanglotaient; la mère pleurait en disant son chapelet; le père était atterré.

"Grâce à Dieu", dit l'aîné "nous avons encore nos bras". N'avez crainte, vous ne manquerez de rien. La mère se reprit à espérer; avec un sourire elle répondit: "Dieu a voulu que nous perdions notre moisson; mais il a voulu aussi que nous conservions notre bien le plus précieux: nos enfants. Que son saint nom soit béni!"

Fallait voir aux bêtes. Sur un signe de Paul, les autres le suivirent à la grange. Malgré un calme apparent, leurs préoccupations étaient grandes. Ils devaient cependant envisager la situation, et prendre une décision pour l'avenir. Ne fallait-il pas sans retard assurer la vie des parents et des petits? Il fallait ramener un peu l'espoir au sein du foyer:

Les quatre plus vieux décidèrent de se rendre à Calgary, pour s'y engager. "Dès que nous aurons gagné assez d'argent", se dirent-ils, "nous repatrierons toute la famille." Les quatre héros prirent la route de Calgary, et n'eurent pas de difficulté à louer leurs bras vigoureux. Trois mois plus tard, la famille Gervais revenait à Montréal.

C'est à ce moment que commença la carrière aventureuse d'Adrien Gervais, le héros de notre histoire. Il avait alors 19 ans. Il sollicita et obtint de ses parents, la permission de retourner dans l'Ouest. Il rassura sa mère en promettant d'écrire à tous les mois; et il ajoutait avec assurance: "J'ajouterai un mandat de poste à chacune de mes lettres." Il ne manqua jamais à sa parole.

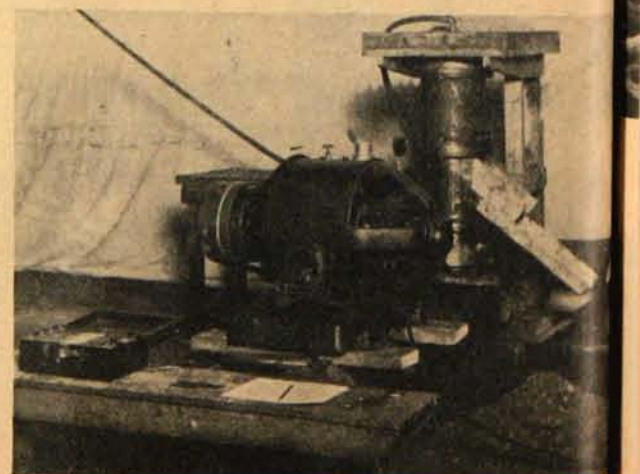
Chaque année, au jour de l'An, à la grande joie de tous, de la mère surtout, on revoyait Adrien à la table familiale. Une belle modestie caractérise le jeune Gervais. Ses exploits sont pour lui des faits bien ordinaires. Porter un quart de lard de 340 lbs, un sac de sel, et d'autres provisions, c'est dans l'ordre de tous les jours. Le récit de ses aventures fait toujours les délices de ses auditeurs.

Depuis près de vingt ans Gervais parcourt les montagnes du Nord de l'Ontario et du Québec. Durant les premières années il louait ses services aux compagnies soit



Le premier puits enfoncé par Gervais sur l'île au Trésor.

Le premier modèle de l'invention de Gervais. Cette machine est appelée à révolutionner l'industrie minière dans le monde entier.



de. Ce permis donne à son détenteur le droit de parcourir les districts miniers de son choix.

En pratique, voici ce qui se produit par la suite: le prospecteur découvre sur un lot des indices intéressants; à l'aide de son pic ou d'un bout de dynamite il poursuit ses recherches. Si le roc semble porter une valeur quelconque il en brise les morceaux qu'il fait analyser par un chimiste. Si le rapport de ce dernier est encourageant, le prospecteur, à moins qu'il ne l'ait déjà fait, indique son "Claim" par quatre bornes, sur chacune de ces bornes hautes de quatre pieds il écrit son nom et la date de la découverte. Il peut ainsi border cinq lots de 40 acres chacun, contigus ou séparés, à son choix. Dans l'Ontario, le gouvernement n'accorde que 3 lots par individu. Le détenteur d'un claim est tenu, dans les douze mois qui suivent la reconnaissance de ses droits, de se munir d'un permis d'exploitation et de payer l'honoraire et la rente imposée. En outre il doit accomplir annuellement vingt-cinq jours de travail de développement sur chaque claim. Notons en passant que dans la province de Québec seulement, le nombre de claims enregistrés s'élève à environ vingt mille. Dans l'Ontario les enregistrements sont encore plus nombreux.

La première opération terminée, le prospecteur, homme généralement pas riche, se met à la recherche d'un promoteur dans la grande ville la plus voisine. Il y en a des centaines dans les grands centres qui exercent cette profession, utile si les gens qui l'exercent sont honnêtes, néfastes, si comme cela se voit malheureusement trop souvent, une infime partie seu-

L'industrie minière est reconnue comme la plus compliquée de toutes les industries, cependant combien de gens se lancent à l'aventure dans une affaire qui n'est pas à leur portée, sur laquelle ils ne peuvent directement ou indirectement exercer aucune influence? Ces faits sont de notoriété publique.

Le rôle du prospecteur consiste à trouver un "prospect", l'enregistrer, le vendre, puis recommencer l'opération.

Le métier de prospecteur est une affaire.

Le métier de mineur s'exerce dans une mine en exploitation.

La profession de promoteur est plus ou moins parasitaire. Les souscripteurs aux fonds des compagnies, exception faite des gens bien renseignés sont les brebis qui sont tondues au bénéfice des écumeurs de la naïveté populaire.

Ceci n'indique pas que l'on doit paralyser le développement minier chez nous. Non, bien au contraire, cependant il importe d'éliminer au profit des entreprises sérieuses tous les éléments qui aujourd'hui constituent autant d'entraves à son succès.

Peu de gens, à part les prospecteurs et les promoteurs, possèdent une connaissance élémentaire de la loi qui régit les activités minières. Le court résumé qui précède a pour but de préciser les faits de notre histoire.

Je reviens à mon récit de la vie aventureuse d'Adrien Gervais.

Reportons-nous à 9 ans en arrière pour voir notre héros, à l'oeuvre à son propre compte.

Cette année-là Gervais avait subi sa première grande déception. Il détenait des claims au sud de la Reline dans la région de Rouyn.

Avec ses propres ressources il avait découvert, puis développé un embryon de mine. La nature du minéral indiquait la présence probable d'un riche gisement. Il fallait des capitaux pour exploiter la mine. Il n'en avait pas. Il eut recours aux services des promoteurs de Toronto.

Il subit le sort d'un grand nombre d'autres prospecteurs. Ses misères furent celles que j'ai décrites au chapitre précédent. Finalement il perdit le fruit de son travail de même que ses droits. Aujourd'hui c'est une autre compagnie qui est établie sur les terrains que possédait alors Adrien Gervais.

Un jour le jeune Adrien avait rencontré, connu puis aimé, Béatrice Isabelle Paterson, grande, robuste, belle et douce fille du nord, jusque là l'amour ne l'avait nullement préoccupé. Il n'avait vécu que pour le travail, et pour venir en aide aux siens. Son désir — désir bien légitime — d'arriver, d'atteindre un but noble, de se créer, enfin, une situation avantageuse dans la vie, ... l'avait, jusqu'à ce jour, pris tout entier. Sa pensée avait été tout absorbée par le souci de l'avenir, et la réalisation de ses projets.

Bien décidé à réaliser au plus tôt le rêve qu'il ne cessait de caresser depuis que la charmante Béatrice avait pris son coeur, il se remit avec un nouveau courage à la poursuite de la fortune.

Deux ans plus tôt, il avait exploré une île sur le lac Abitibi. Cette île située à quelques centaines de pieds du rivage du lac, se trouve aux confins des lignes du Québec. Il y fit de nouvelles recherches et piqueta l'île entière d'une superficie de 320 acres, qu'il baptisa du nom de "l'île au Trésor" (Treasure Island). Après avoir accompli tous les travaux préliminaires prescrits par la loi, ses lots furent patentés et il en devint propriétaire attitré.

Le problème du développement et la mise en valeur du claim se pré-



La mère d'Adrien Gervais, la femme forte, décédée récemment à Montréal, après une vie de sacrifices.

sentait de nouveau, mais cette fois se dit-il, je ne prendrai pas de chance. Il résolut d'étudier sur place le problème de la réduction du minéral. Il construisit un camp et s'outilla pour réaliser un projet qui hantait depuis longtemps son esprit: Il connaissait et aimait son métier, mais en réalisait les difficultés. Il avait une foi vive dans l'industrie minière bien organisée. Par ailleurs, l'expérience lui avait appris que le principal obstacle à l'avancement résidait en l'absence d'un procédé pratique peu dispendieux, qui permettrait à un mineur de développer lui-même sa mine, sans recourir à la finance vagabonde, abâtardie, par son origine.

Or, c'est sur l'île au Trésor qu'Adrien construisit le premier modèle d'un concasseur portatif d'une capacité de dix tonnes par jour; pesant 450 lbs dont le coût ne devait pas dépasser un millier de dollars. Il obtint son premier brevet à Ottawa. La nouvelle de cette invention pratique se répandit aux Etats-Unis. Dès lors il eut à faire face à toutes les tracasseries des inventeurs, qui se croyaient lésés dans leurs droits. La gente légale fit durer le plaisir durant cinq ans, aux dépens de Gervais. Finalement, le 17 décembre 1936, l'autorité américaine décréta qu'Adrien Gervais était le seul et véritable inventeur du nouveau concasseur. L'invention, en jetant un grand éclat sur le nom d'un Canadien-français, créa un aspect nouveau en faveur de l'exploitation de l'industrie minière dans les 28 pays qui ont signé la convention de Berne. Entre temps, l'invention de Gervais subit des épreuves concluantes. L'an dernier, elle fut exposée au Grand Central Palace à New York durant 10 jours consécutifs. Elle broya, en plein salon des milliers de livres de minéral apportées à cette fin de Kirkland Lake Ont. Une de ses caractéristiques, c'est qu'elle est presque silencieuse.

Quelques mois plus tard, la machine fit l'admiration des ingénieurs réunis en congrès à Halifax.

Bien avant la reconnaissance définitive des droits de Gervais, une puissante firme de New-York: Danscombe et Pooler, prévoyant le rôle important du nouveau concasseur dans l'industrie minière versa à Gervais la somme de cinquante mille dollars afin de s'en assurer la distribution sur une base de royauté. Les grandes usines de Farrel-Birmingham Co Inc. de Buffalo N. Y., sont actuellement à l'oeuvre pour produire d'après les principes de l'invention, un concasseur de 200 tonnes.

Ce gros modèle est construit pour une fin particulière: on le surchargera à le briser afin de déterminer les parties que l'on devra renforcer, s'il y en a. A la suite de cette épreuve peu banale mais très coûteuse, on appliquera les modifications opportunes au concasseur portatif et on détruira celui qui a servi à l'expérience. M. A. R. Burnette de New-York, expert de compétence reconnue, dans un rapport technique élaboré, termine ce rapport par une affirmation que nous nous plaisons à reproduire dans son texte même:

(Suite à la page 28)



Un Produit Canadien

L'huile 3-IN-ONE est un mélange de trois huiles fines.

La meilleure pour l'hullage des métaux à couder, fusils, appareils électriques, gonds et serrures, outils, essoreuses, jouets, horloges, bobines, moteurs légers, etc.

3-IN-ONE OIL

Nettoie—Lubrifie—Prévient la rouille

**Ne vous
EREINTEZ PAS
à polir les planchers**

**PAS DE FROTTEGE
PAS DE POLISSAGE AVEC LA**

**CIRE
O-Cedar
SE POLISSANT D'ELLE-MEME**

Cette nouvelle et merveilleuse Cire O-Cedar donne, en 20 minutes, un fini superbe à vos planchers. Appliquez-la simplement, laissez-la sécher — et c'est tout! Elle se polit d'elle-même! Elle n'est pas glissante et ne se rayera pas. Sa plus grande résistance à l'eau lui assure une plus longue durée. Exigez la véritable O-Cedar pour avoir entière satisfaction.



Les Vadrouilles O-Cedar ramassent la poussière et la gardent — ne la disséminent pas. Embouture flexible facilitant le nettoyage.

Loue, Vend, Répare, Achète
clavigraphes de toutes marques

Spécialité: Contrat d'inspection mensuelle.
Papier carbone, rubans, papeterie.
Téléphone: GENERAL TYPEWRITER
SERVICE LIMITED
LA. 7595 1063, rue BLEURY

FAITES DE L'ARGENT

... Apprenez à dessiner et peindre par correspondance. Cours complet. Méthode nouvelle entièrement en français. Examen, Diplôme, etc. Matériel de dessin gratis fourni avec la première leçon. Termes de paiements faciles. De nombreux jeunes gens et jeunes filles suivent avec succès notre cours et le recommandent.

ECRIVEZ-NOUS POUR DETAILS
École de DESSIN pour tous
59 - H - RUE ST. JOSEPH, QUEBEC.



Le traversier qui fait le service entre la terre ferme et l'île au Trésor.

Après une dure journée de travail, Adrien Gervais se livre à la pêche, son sport favori.



lement de l'argent ramassé à même la petite épargne, est versée aux fins du développement de la propriété.

Si les recherches subséquentes sont prometteuses, une compagnie s'organise et le public est invité à souscrire un capital dont il revoit rarement la couleur.

Comme question de fait, il n'y a pas une promotion sur cent — nous sommes généreux — qui réalise une mine véritable. Ajoutons que les insuccès ne sont pas toujours le résultat de l'absence de bon minéral sur un claim.

Voquez d'abord les points
ESSENTIELS



VOUS DEMANDEZ
à un réfrigérateur

- Protection sûre pour les aliments.
- Congélation extra-rapide.
- Commodité pratique.
- Efficacité durable.
- Fonctionnement économique.

WESTINGHOUSE VOUS DONNE TOUT CELA

Double protection automatique en toutes circonstances. (Exclusivité Westinghouse).
 Congélation plus rapide grâce au congélateur à circulation intense d'air frais et à la tablette froide.
 Toutes les commodités: Porte-étagère, moule à glace "Ejecto-cube," dispositif Ad-a-Shelf, garde-manger éclairé, légumier à même, etc.
 Puissant mécanisme hermétiquement scellé, comportant 60% d'énergie de réserve. Cabinet tout acier.
 Westinghouse a obtenu une commande de 16,697 réfrigérateurs du gouvernement des E.-U. commandée BASEE SUR LE COUT DE REFRIGERATION LE PLUS BAS CALCULE POUR UNE PERIODE DE DIX ANS.

à un poêle

- Des repas cuits à point.
- Plus de loisirs.
- Economie à la cuisson.
- Commodité.
- Durée.

Le seul poêle qui cuit automatiquement à deux températures — tel que recommandé par les plus hautes autorités en art culinaire.
 La cuisine automatique Westinghouse à deux températures vous laisse plus de loisirs. Les éléments Pyrox Speedway épargnent du temps. Le poêle est aussi facile à entretenir qu'un vase de porcelaine fine.
 Le four est parfaitement isolé, d'où moindre dépense de courant. Plus de perte due à la réduction des aliments. La "marmite économique" cuit tout un repas sur un seul élément.
 La table de cuisson est bien éclairée, et le four spacieux. Lèche-frite, grill, chauffe-plats, tiroir à ustensiles.
 Fait d'acier et de fonte, le poêle Westinghouse est solide et durable. Les nouveaux éléments Pyrox Speedway sont pratiquement indestructibles. Bref, c'est de la fabrication de haute qualité.

à une laveuse

- Efficacité au lavage.
- Economie de temps.
- Economie de vêtements.
- Précision de fabrication.
- Durée.

Le girateur Westinghouse (une autre exclusivité) s'est révélé le plus efficace dans les épreuves compétitives.
 Le lavage, plus rapide, épargne du temps et ménage les vêtements.
 Le lavage sur "coussin liquide" (exclusivité Westinghouse) élimine torsion et frottement inutiles.
 Un outillage de plus d'un million de dollars garantit la plus haute précision à la fabrication.
 Un commutateur d'urgence veille sur le mécanisme. Pas d'hullage. Essoreuse Lovell. Cuve émaillée porcelaine. Châssis fini au Dulux. Qualité durable.

aux petits appareils

- Service pratique.
- Dessin moderne.
- Economie et durée.

Efficacité avant tout. Eléments durables qui assurent un service rapide et indéfectible.
 Chaque appareil Westinghouse comporte les dessins les plus modernes et les derniers perfectionnements.
 Leur fabrication solide leur assure une durée de service bien au-delà de la moyenne.

à tout ce qui est électrique

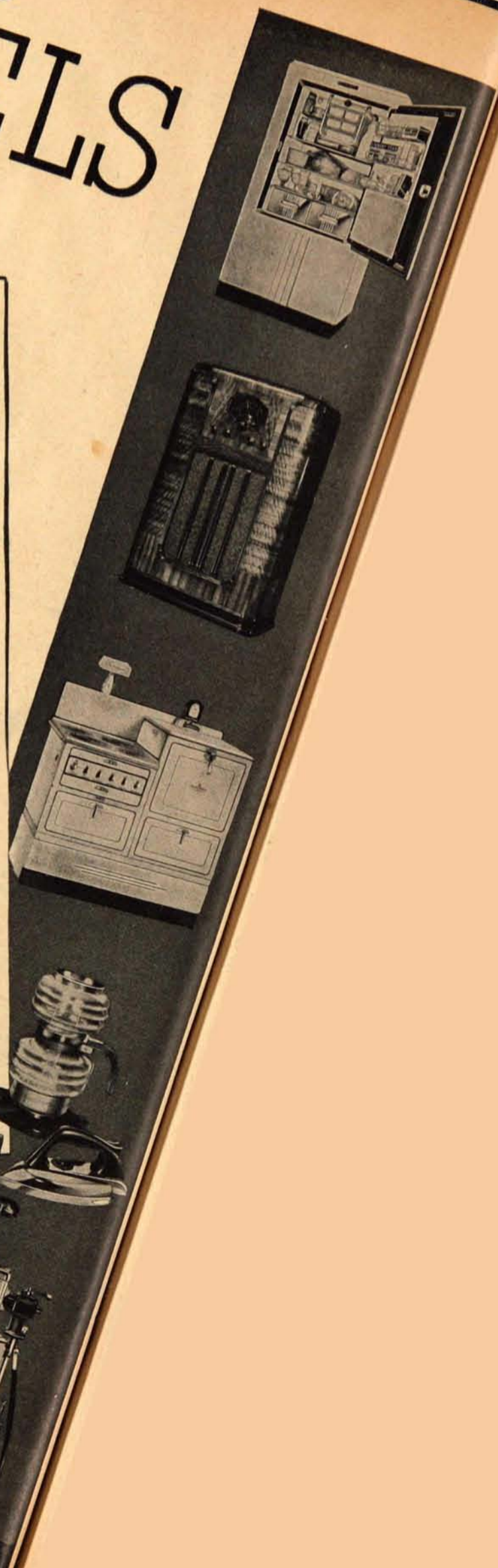
- L'assurance d'une qualité durable.

Plus de cinquante ans d'expérience dans le domaine de l'électricité — depuis l'avènement du courant alternatif jusqu'aux plus nouveaux appareils. Une réputation universelle qui constitue votre meilleure garantie.

Basez-vous sur des
FAITS

Dans le choix de tous produits électriques pour votre maison... appuyez-vous sur des FAITS. Avant d'acheter, voyez votre marchand Westinghouse.
 CANADIAN WESTINGHOUSE CO., LIMITEES
 MONTRÉAL — HAMILTON
 Succursales dans tout le Canada

et choisissez les appareils
Westinghouse





A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU



Par Roger OUMET

ARMEMENTS ET BANQUETS

Le monde sort rapidement de la léthargie euphorique où il paraissait plongé. Il a tôt fait d'oublier la formule divine de la paix. Les fabricants d'explosifs et les manufacturiers de munitions n'éprouvent plus cette sorte de respect humain qui les forçait à rester dans l'ombre depuis le traité de Versailles. Ils affichent maintenant au grand jour, leur soif de profits. Et c'est fort heureux pour les soldats de carrière qui rongeaient leur frein sans comprendre, en songeant aux médailles et aux citations perdues... Seule, au milieu du tintamarre des armes noires, l'atmosphère des banquets nationaux, municipaux et autres reste vraiment paisible. Mais ailleurs que dans notre chère bonne vieille province, où vivent en harmonie les deux grandes races prédestinées, le tohu bohu va grandissant.



L'ESPAGNE DEROUGIT

Ainsi, les Madrilènes craignent déjà la faim, dont ils seront sans doute morts quand paratront ces lignes. Franco et Queipo de Llano, soutenus par on ne sait quelle horde de mercenaires ont investi Malaga, source inépuisable d'excellents vins. Conséquence: l'Angleterre pourvoit à l'armement d'un tas de militaires "fatigués de la voiture". Et notre pays se lance dans la mêlée hypothétique avec une fougue de jeune premier.

NOS \$33,000,000 NATIONAUX

Le Canada ne sait pas exactement, quel est l'ennemi qui pourrait bien l'attaquer. Mais il a décidé de jouer à la petite guerre, pour l'éducation des Esquimaux. La Providence elle-même permet qu'en ce siècle matérialiste, deux adversaires apparemment irréductibles se lancent le rameau d'olivier en parlant d'engagements futurs. Ceux-là sont toujours assurés que leurs enfants n'iront pas au front!

D'ailleurs, avouons que notre système de défense nationale est dans un état embryonnaire complet. Il n'est pas condamnable de le moderniser. Seulement, par une drôle de coïncidence, l'écho des discours d'Ottawa s'est répercuté jusque sur le parquet de la Chambre anglaise. Faudra-t-il reviser le fameux statut de Westminster? Pourquoi ne pas nous avouer tout simplement que nous sommes encore très liés à la "mother country"?



ET LA RACE?

Qu'on ne vienne pas prétendre cependant que la Race se prête mal au maniement des fusils. L'un des nôtres, ancienne gloire de la Légion Etrangère a vaillamment soutenu notre réputation de fiers à bras, en faisant face, avec courage, à une meute de policiers. La voix de sa conscience a fina-

lement eu raison de sa combativité. Il s'est rendu, tenant, d'une main un crucifix, et de l'autre un revolver. Remarquable exemple de foi agissante.

NOS QUADRUPLEES

Le Paradis s'est enrichi de trois nouveaux angelots, depuis notre dernière chronique. On est encore à se demander ce qui a bien pu tuer les chers petits. Serait-ce la sollicitude d'un ministre de l'hygiène; ou encore l'énervernement compréhensible du conducteur de l'ambulance; ou enfin, le désir légitime (?) de les faire baptiser en grande pompe, même au péril de leur vie? LA REVUE MODERNE pourrait peut-être instituer un concours à ce sujet. Il serait intéressant d'avoir l'opinion d'une autorité comme le docteur Dafeo, par exemple. Nous ne nous prononçons pas... n'ayant aucune expérience personnelle en la matière.

IL NE FAUT PLUS APPELER UN CHAT, UN CHAT

Les émotions se succèdent, dans les pays latins. Cette fois, il s'agit d'un crime de lèse-Majesté. Le souverain du pays où broutent les plus beaux moutons du monde (celui de la Saint-Jean-Baptiste excepté) a été profondément offensé par une allusion méchante à son titre de "Shah" dans une revue française.

Son ministre plénipotentiaire a exigé réparation immédiate. L'imbroglio faillit précipiter une guerre. La Société des nations, saisie de l'affaire, a cru bon de recommander la radiation du mot "chat" de tous les dictionnaires diplomatiques. Cela fera sans doute plaisir aux civevant "Ras" d'Ethiopie...

LE CINEMA PARLE

Pendant que se décide le sort des empires, Hollywood et Paris s'affrontent sur nos écrans. Deux films ont retenu notre attention jusqu'aujourd'hui. (Réclame absolument gratuite!) "Lloyds of London", réalisation de la Fox Film, était si bien réussi que les spectateurs croyaient voir un film tourné à Londres. C'est en assistant à pareilles représentations que l'on comprend plus facilement la prépondérance britannique en affaires. Et malgré tous les préjugés il faut admettre que les "Bretons" d'outre-man-



che ont quelques bonnes raisons d'être fiers de leurs institutions. S'ils se contentaient de les garder pour eux, sans imposer au monde leur conception matérialiste de la vie, ils n'en seraient que plus admirables.

Ce qu'il y a d'étonnant dans tout ceci, c'est le respect manifesté même par Hollywood vis-à-vis de l'histoire. Y aurait-il un avant-goût de rapprochement anglo-américain? On dit que les cargaisons de thé reçues à Boston des Iles Britanniques augmentent considérablement: signe indéniable que les fils des "Pilgrims" sont prêts à oublier leurs anciennes rancœurs — Blood is thicker than water —

Mais nous sommes loin du Cinéma. Parlons cette fois d'un chef-d'œuvre français qui a pour titre "Club de Femmes". Comme étude psychologie, on ne peut guère souhaiter mieux. Et, quel jeu, par quelles artistes! Les détracteurs maladroits du cinéma français ne pourront plus prétendre que nos cousins n'ont pas de jolies filles à nous montrer! Jamais ne nous a-t-il été donné de voir plus belle collection de types intéressants. Merveilleuse propagande pour l'Exposition Universelle!

LIVRES — ARTICLES — CAUSERIES

En fait de bouquins assez récents nous osons recommander la lecture du "Journal d'un Curé de Campagne", par Bernanos. La catholique Province de Québec y trouvera son compte et fera plus facilement, plus intelligemment son examen de conscience quadragésimal. "Valdombre" dans ses pamphlets n'a pas hésité à commenter certains passages dont celui qui parle de la "gaieté" d'un vrai chrétien. Sommes-nous tristes par atavisme, par habitude ou par manque de sens chrétien? Il faudra sous peu consentir à étudier franchement le problème de notre "gravité" nationale sous cet angle tout à fait lumineux.

Panneton dans les "Idées" se demande pourquoi nous avons "les yeux dans le dos". "Il en est des peuples", dit-il "comme de la femme de Loth qui cessa de marcher vers l'horizon sauveur... Celui qui regarde en arrière est puni: il se change en statue". Terrible conclusion, mais combien vraisemblable. "Sommes-nous plus à plaindre qu'à blâmer!" s'écrie cependant M. Minville à l'Heure provinciale. Et M. Minville a raison de prétendre que beaucoup de circonstances atténuantes militent en notre faveur.

(Suite à la page 28)



L'Angleterre et nous

(Suite de la page 19)

II

Expliquons-nous: Nous savons ce qui est, voyons ce que nous voulons.

(1) Le Canada doit se créer une doctrine, une tradition dans ses relations internationales, c'est-à-dire se créer une politique étrangère.

(2) Cette politique étrangère doit viser à assurer, en même temps que notre absolue liberté d'action, notre sécurité nationale et l'intégrité de notre territoire.

(3) Cette politique étrangère, pour sortir des nuées, exige l'organisation d'un corps diplomatique professionnel capable de réaliser ses doctrines. Tout cela, à faire de toutes pièces. Les événements de l'année 1936, la crise constitutionnelle britannique ont démontré et l'inexistence d'un corps diplomatique sérieux et le néant de notre politique étrangère.

Nous vivons sous un régime démocratique; ce qui signifie que nous n'aurons pas de politique extérieure tant que l'opinion publique (par la voix de la presse ou de ses votes) n'en aura pas exprimé le désir. Elle n'en exprimera le désir que si l'on s'occupe à l'instant de l'instruire sur les responsabilités qui lui échoient du fait de notre indépendance.

Nous vivons aussi sous un régime fédératif. Cela, comme Canadiens français, nous devons nous en souvenir en politique étrangère comme en politique intérieure. Il nous faudra "veiller au grain" qui se prépare, ne pas laisser aux seuls Anglo-Saxons la préparation de l'opinion, ne pas leur abandonner l'initiative d'organiser sans nous une politique extérieure dont dépendra non seulement leur avenir mais aussi le nôtre.

Nos tendances particularisantes ne doivent pas nous déguiser les avantages très réels que le Dominion trouve et trouvera encore quelque temps à faire partie du Commonwealth.

Les sympathies naturelles de nos frères anglais ne doivent pas les aveugler, aux dépens du Canada tout entier, sur les dangers, très réels aussi, d'une "collaboration" trop désintéressée, trop enthousiaste avec ce même Commonwealth.

En un mot, comme c'est notre droit et notre devoir de Canadiens, il nous faudra agir à l'égard des autres nations du Commonwealth (dont l'Angleterre) de la même façon que nous agirions à l'égard d'étrangers sympathiques, mais qui, pour être sympathiques, n'en demeurent pas moins des étrangers.

Voilà défini déjà le plus pressant devoir de notre politique étrangère: faire le compte de nos devoirs et de nos droits en tant que Dominion du Commonwealth; et si ce compte accuse un déficit des avantages sur les charges, nous occuper tout aussitôt de rétablir la balance, par marchandage et compromis, à un niveau qui ne lèse aucune des parties.

L'Angleterre nous l'enseigne, il ne faut tenir compte que des faits. Nous Français, avons ici notre besogne toute tracée. Nous ne devons pas sacrifier les intérêts du Canada et de la Province à un sentiment exagéré de notre importance et de notre force: ce bluff détruirait la valeur de notre apport. Mais nous pouvons et nous devons contrebalancer les tendances impérialisantes d'une importante minorité anglo-canadienne, en nous réclamant auprès des Indécis et des suiveurs des intérêts du Canada tout entier, c'est-à-dire de leur intérêt. Ce langage trouve toujours une oreille attentive.

Le Canada, par sa situation géographique, est une nation américaine au même titre que les Etats-Unis ou le Brésil et devrait accepter ce qu'on a appelé la "doctrine de Monroe" jusqu'à se montrer prêt à interdire par la force tout essai d'infiltration européenne ou asiatique sur ce continent.

Le Canada appartient au Commonwealth britannique? Oui. Cela comporte des devoirs? Certes. Mais le Canada n'a aucune raison de se croire responsable des actes posés sans son consentement par une autre nation du Commonwealth. Le Canada n'a de devoirs qu'en autant qu'il possède des droits. Une guerre européenne entamée par l'Angleterre, sans notre avis et sans notre consentement, non seulement n'impliquerait pas notre participation, mais constituerait à notre sens un mauvais procédé dont nous pourrions à bon droit nous plaindre hautement.

La réciprocité devient vaine: présumer notre assentiment à la Grande-Bretagne par notre silence ou autrement et l'abandonner ensuite à ses propres ressources serait d'une inqualifiable mauvaise foi.

D'où nécessité d'un corps diplomatique pour suivre attentivement, et de première main, tous les événements politiques susceptibles d'affecter l'une ou l'autre des parties du Commonwealth; d'où nécessité de déterminer le sens de nos intérêts dans un imbroglio et d'en avertir franchement notre partenaire afin de lui permettre une exacte appréciation de sa position. D'où enfin l'obligation, pour les autres nations britanniques, de nous accorder une brève considération.

Le Canada ne peut avoir qu'une politique britannique: sa loyauté envers le Commonwealth dépend de la loyauté du Commonwealth envers lui.

Ce principe directeur, une intransigence absolue à l'égard de tout essai d'intervention européenne ou asiatique dans les affaires du continent américain, constitue le fondement naturel de sa politique étrangère.

Pour peu qu'on étudie le problème avec sang-froid, on n'en saurait imaginer de solution plus compatible avec les faits. Paul RENAUD.



M. J. A. Adrien Gervais, l'explorateur dont l'histoire est racontée en pages 22 et 23.

M. Gervais qui n'a que 37 ans, à déjà vingt années de vie minière à son actif. Il offre à ses compatriotes qui désirent s'intéresser au développement du sous-sol national, les quelques sages conseils qui suivent:

Assurez-vous:

- 1° de la preuve indiscutable que des indices favorables ont été trouvés sur la propriété dont les actions sont offertes en vente;
- 2° de la compétence, la probité et l'intégrité des directeurs de la compagnie qui vous offre des actions;
- 3° que les directeurs ont eu assez confiance à l'entreprise pour exécuter, à même leurs propres deniers les premiers travaux d'exploration et de développement de la propriété minière;
- 4° que les actions offertes sont bien des actions du trésor et que l'argent souscrit est destinée aux seules fins du développement de la mine;
- 5° que le bloc d'actions détenu par les promoteurs et les directeurs, est immobilisé et ne sera pas offert en vente au public avant que la mine soit développée au point de produire.

Des renseignements additionnels précieux seront gracieusement fournis aux personnes qui en feront la demande.

J. Adrien Gervais, 59 Ouest rue St. Jacques, Montréal.

Fartez vos skis

(Suite de la page 15)

s'attacher et se détacher facilement. Les chaussures doivent être d'une forme permettant au pied de se mouvoir facilement à la cheville. Pour ce qui est des bâtons, ils doivent arriver à la hauteur des épaules.

Le mot "farts" n'est pas connu ici. On l'emploie vulgairement en Europe pour désigner les enduits dont il convient de couvrir les skis avant de les utiliser. Petersen conseille à ce sujet d'enduire les skis d'un produit qui en rende la surface dure, le bois imperméable et qui, en même temps, constitue un excellent fond de maquillage pour l'application de la graisse, suivant l'état de la neige.

Je pourrais, avec le concours de Petersen, de Cuénot, de Couttet et de Lunne, skieurs d'une compétence indiscutable, commenter le traité qui a fait l'objet de leur volume "L'Enchantement du ski". Je pourrais vous dire comment accomplir un arrêt

sauté, un télémark ou une christiania, mais je craindrais de vous ennuyer par une théorie par trop livresque. Les quelques conseils que je viens de vous donner vous suffiront. Avec de la patience, le reste viendra par surcroît. Observez, regardez à la montagne ou ailleurs. Tout en demeurant dans les limites de la prudence, essayez les méthodes de ceux qui vous sont supérieurs, elles varient à l'infini, mais elles aboutissent toutes à la griserie du sport le plus fascinant que je connaisse et dont Lamartine a écrit, par analogie au patinage: "C'était pour moi une telle ivresse des sens, un si voluptueux étourdissement de la pensée que je ne puis m'en souvenir sans émotion..."

Ivresse joyeuse, ivresse saine du jeune âge, la seule qui reconforte et rende le cœur meilleur!

GABRIEL LANGLAIS.

LA WALKYRIE

(suite de la page 5)

III

Trent descendit lentement l'échelle de corde, et son pied ankylosé chercha une seconde dans le vide avant de trouver le plancher mouvant de la vedette. Rendu au qual, il attendit le reste de ses équipages décimés, au normal sept par avion. Ce matin, ils arrivaient par paquets de quatre, de cinq...

Purdey les passa en revue, le front ridé par sa nuit de veille. Sous la voûte de ciment, ruisselante de lumière électrique, ils montraient des visages jaunes et tirés de fatigue. Leurs yeux avaient ce regard vitreux des gens qui ont trop longtemps contemplé un abîme. Il revint devant la petite bande, toussa, ouvrit la bouche pour parler, leur jeta un long regard et dit simplement :

— Rompez.

La discipline navale ne souffre point de relâchement : Trent suivit Purdey, et Roberts son second, dans la casemate qui servait de quartier-général au groupe aérien.

Sur un geste de Purdey, qui s'était assis, ils l'imitèrent.

— Eh bien ?

— Objectif atteint, sir, répondit la voix rauque que Trent arrachait avec effort de sa gorge.

Il passait pour un dur à cuire, mais la fatigue le terrassait. Toutes nos torpilles ont porté. Aucune batterie anti-aérienne de Korborg ne tirait plus quand j'ai donné le signal du retour. Les abris pour sous-marins m'ont paru perforés en plusieurs endroits et nous avons descendu huit appareils de chasse ennemis. Le V81 a été abattu en flammes par un obus dès le début de l'attaque vers une heure cinq. Le V 89, désemparé de trois moteurs sur quatre, a dû amérir vers deux heures dix. Nous étions suivis : le lieutenant de vaisseau Kerry m'a radiotélégraphié qu'il le sabordait. J'ai signalé sa position à l'estime aux croiseurs de la Flotte. Il faisait une mer dure, vent force 6, je ne pouvais risquer un appareil. Ils n'ont pas dû être recueillis, n'ayant qu'un radeau de caoutchouc réglementaire et trois blessés à bord. Ils... je les ai abandonnés selon mes instructions particulières, et l'article 9, du Règlement.

Tout cela d'une voix sourde, traversée d'éclats métalliques, sans aucune nuance dans la prononciation monotone.

Purdey prit un télégramme et le lut :

— "L'Amirauté a intercepté des radiogrammes ennemis : Mission sur Korborg a eu succès complet. Korborg masse de ruines. Amirauté cite commander Trent et le personnel volant de la première escadrille à l'ordre du jour de la Flotte."

— Notre amiral à nous vous citera dans ses dépêches et demandera pour vous le grade de capitaine

Il se tut.

— Mes félicitations, mon vieux, offrit jovialement Roberts. Je vous envie.

— Merci Roberts.

Ce qu'avait voulu Purdey se produisit : Leurs voix amicales, la paix du petit bureau tranquille détendirent les traits figés de Trent qui sourit pour la première fois.

— Si vous permettez, sir ? demanda-t-il. Je suis fourbu.

Ils se levèrent.

— Allez, dit Purdey et dormez bien.

Il se mit à parcourir la pièce de long en large devant Roberts également silencieux. Tous deux songeaient à Collins et Henry, à leurs jeunes officiers si gais, la veille, au mess. Et Purdey pensa aussi à la mère de Collins qu'il connaissait et qui habitait près de chez lui, en Somerset. Il faudrait lui écrire.

La guerre leur avait appris, entre autres choses, le prix de certains silences.

— J'ai une faim ! grogna Purdey.

— Et moi donc ? dit Roberts.

Et, sans autre commentaire, ils s'en allèrent déjeuner.

IV

— Une femme ?

— Il se fiche de nous !

— Non, je vous assure. Et belle, avec cela.

— Est-il vraiment sérieux ? demanda Trent des profondeurs du sofa. Ou bien les horreurs de la guerre lui brouillent-elles la vue ?

— Ce ne sont pas les horreurs de la guerre, mais ce qu'il aura vu pour les oublier qui le dérange, remarqua Foulkes indolemment étendu devant le feu. Ils partageaient tous les trois une maison abandonnée du hameau qui avoisinait la Base.

Une tempête de novembre déchaînait ce soir tous les éléments contre l'île et retenait à la base, escadrilles et flotilles pour la plus grande joie de tous les intéressés.

Foulkes lança une de ses bottes à la tête de Devereux, qui se dévêlait dans un coin de son suroît. Celui-ci esquiva le coup, et, pour quelques instants ce fut, dans l'étroite pièce une bagarre d'écoliers. Le gigantesque Foulkes finit par terrasser son adversaire et s'assit victorieusement sur sa poitrine. Haletant, il cria :

— Victoire ! Trent, conseille-moi, que faisons-nous du lunatique ?

Ce dignitaire esquissa un geste de parfaite indifférence.

— S'il s'obstine dans sa folie, attache-le et jette-le à l'eau.

— Avoue ton imposture, dragon, au Saint-Georges qui t'a vaincu glorieusement en combat singulier déclara Foulkes.

— J'avoue.

L'autre relâcha son prisonnier, qui se mit aussitôt à couvert d'une grande table.

— Je rétracte des aveux que la force seule m'avait arrachés, dit Devereux. Je réaffirme qu'une femme est descendue du destroyer postal, que cette femme est dans l'île, qu'elle y restera au moins une semaine, puisque le destroyer est reparti sans elle.

Foulkes, hochant la tête, s'avança pour ressaisir sa proie.

— Clémence inutile, remarqua-t-il. Vois, Trent, son accès le reprend.

Tout en évitant avec agilité cette fois son lourd adversaire Devereux parlait :

— Une belle fille, vous dis-je. Brune, même, détail que je ne saurais inventer, portant un "great-coat" d'uniforme.

— Une nurse, jeta dédaigneusement Trent.

— Non, mécréants, elle portait un manteau d'uniforme, bleu, à galons, avec les ailes du service aérien.

— Le commandant du destroyer aura eu pitié d'elle par ce mauvais temps et lui aura prêté le sien.

— Avec des ailes sur la poitrine ?

— Foulkes, ordonna sévèrement Trent, dressé enfin sur son séant après plusieurs efforts infructueux, assez vos jeux d'enfant. Devereux, accepte le pain et le sel, prends place auprès de moi, tes divagations m'intéressent.

Et il lui tendit un whiskey et soda.

— Cela remettra ton âme d'ivrogne.

L'autre but et s'assit.

— La nouvelle est d'importance si elle est vraie, murmura Foulkes, se laissant choir dans un fauteuil et déroulant devant lui ses interminables jambes.

— Sur mon salut, jura Devereux.

— Laisse-moi l'étrangler Trent, plaïda Foulkes. Il aura vu plus que de raison au mess des midships.

Trent regardait le feu, les sourcils froncés :

— Laisse les plus petits que toi tranquilles, Foulkes, tes parades de force sont malséantes. Tâche de te souvenir que tu es officier, même si tu n'es pas gentilhomme.

— La maladie est donc contagieuse, grogna le géant blond. Même Trent ! Qui l'eût cru !

(suite à la page 34)



AVANT L'EXAMEN FINAL :

"Pourquoi m'en faire ? Je vais fumer une bonne Sweet Caporal."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé." — *Lancet*



NOS DIVERSES FONCTIONS

Le
**SUN
TRUST**
Limitée

EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE
ADMINISTRATEUR
FIDUCIAIRE
AGENT DE TRANSFERT
REGISTRAIRE
GARDE DE TITRES
COFFRETS DE SÛRETÉ

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Art. Vallée, C.R., président Joseph Simard, vice-président
Albert Hudon, vice-président J.-A. Brillant, vice-président

C. Delagrave, N.P., Hon. R. Grothé, J.-E. Labelle, C.R.,
J.-A.-E. Gauvin, J.-C. Hébert, N.P., Hon. L. Moraud, C.R.

Aimé Parent, gérant général,
10 rue St-Jacques,
MONTREAL

J.-Alp. Fugère, gérant local,
132, rue St-Pierre,
QUEBEC

AVIS DE DEMENAGEMENT

Si vous déménagez, veuillez remplir cette formule et l'adresser à :

LA REVUE MODERNE (Inc.)
320 est, rue Notre-Dame,
Montréal

Présente adresse

Nouvelle adresse

NOS MOTS CROISES

SOLUTION DU PROBLEME No 31

Nous recevrons les souscriptions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au mercredi 17 mars, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar (\$1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort.

A DETACHER

PROBLEME No 32

LES GAGNANTS DU 31ème PROBLEME

Mlle Estelle Bouthillier
Saint-Rémi
(Napierville), P. Q.

Mlle Gaby Grimard
90, rue d'Aiguillon
Québec

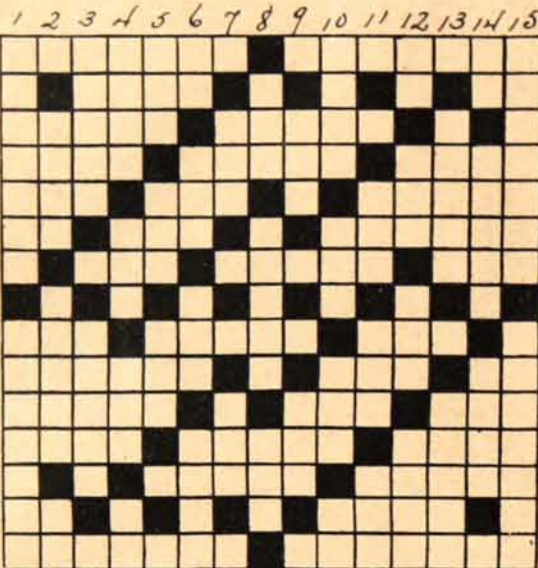
M. Georges-H. Beaudry
7250, ave Henri-Julien
Montréal, P. Q.

Nom

Adresse

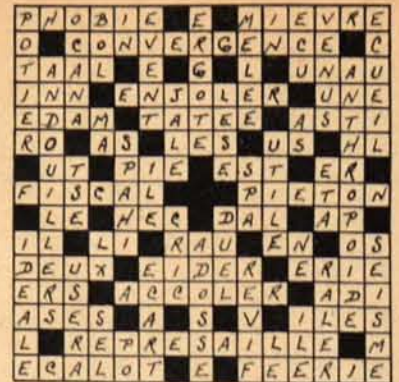
(Prière d'adresser à: Nos Mots Croisés, "La Revue Moderne",
320, rue Notre-Dame est, Montréal.)

(La solution de ce problème sera publiée dans LA REVUE MODERNE d'avril).



VERTICALEMENT

- Manière d'agir. — Coeur d'un fruit.
- Rivière de France. — Malheureuse mère, elle fut métamorphosée en rocher. — Lettre grecque.
- Critique envieux. — Lac salé plus ou moins desséché des plateaux algériens.
- Illustre famille d'Italie. — Ile de la côte française de l'Atlantique. — Première partie du nom d'un des princes qui commandèrent aux Haschichins. — Pr. pers.
- Adj. poss. — Mesure algérienne. — Préfixe.
- Pr. pers. — Arbre de l'Inde. — Artiste dramatique français. — Graminée dont on fait du papier, des tapis.
- Évangéliste. — Volonté.
- Poussée d'un végétal. — Aspirer, pomper. — Fleuve né dans l'Altaï.
- Excepté. — Pensée intime.
- Tout bénéfique. — Genre de poissons de l'Australie. — Se dit du poil de deux couleurs. — Note.
- Être fantastique. — Pièce de bois perpendiculaire à la verge de l'ancre. — Grave.
- Pr. pers. — Support des signaux de chemins de fer. — Ingéneux, spirituel. — Enclos boisé.
- Ancien nom des potions. — Jour de la semaine.
- Usage. — Éveillé. — Ancienne mesure de capacité pour les grains et les liquides.
- Femmes séduisantes. — Tablette d'ivoire, servant de billet d'entrée dans un théâtre.



HORIZONTALEMENT

- Personne sans capacité. — Difficile à comprendre.
- Roi d'Israël de 726 à 718 av. J.-C. — Conj.
- Maisons. — Sculpteur Italien, (1509-1590).
- Organe de la graine. — Passage d'ensemble de toutes les parties d'un orchestre. — Pantoufle.
- Audacieux. — Qui ne se prolonge pas. — Dépôt d'origine marine qui s'emploie comme engrais.
- Prép. — Espèce de buffle à queue de cheval. — Magistrat athénien.
- L'une des Cyclades. — Petit cône cannelé, autour duquel s'enroule la chaîne d'une montre. — Plus mal.
-
- Habitude ridicule. — Jeu de cartes, d'origine américaine. — État de repos du moulin.
- Ivoire de morse et d'hippopotame. — Interj. — Pr. pers.
- Très petite somme. — Planche de bois. — Expliqués.
- Il partagea le pouvoir avec son frère qui le fit mettre à mort en 212. — Principe odorant. — Adv.
- Motte de terre. — Compagnie.
- Pr. ind. — Déguisement.
- Qui appartient au noyau de la cellule. — Fagot.

L'Ile au trésor

(Suite de la page 23)

"Commenting on the Gervais Crusher generally, it is in our opinion an apparatus excellently suited for mining development, first, because of its efficiency, second, because of its simplicity, third, because of its easy assemblage and the fact that no individual part is so heavy that it may not be readily transported over any manner of terrain".

M. R. S. Douglass, B. Sc. A. R. S. M., un autre ingénieur de réputation universelle, durant plusieurs années géologue attiré du Lake Shore Mines, après avoir soumis la nouvelle machine à des épreuves très sévères, termine son rapport comme suit: "In my opinion, this is the best crusher I have yet seen and I consider that it fills a much needed want. I have never seen a mill operated with the same efficiency and I feel sure that wear could be very slight compared with any of the existing types of crusher. I consider that the employment of this machine could possibly do away with the need for the use of Bolls-Mills, thus saving their expense in the grinding unit. It would appear to have much use for the prospector who requires to mill some ore to pay development costs. It would be possible for him to amalgamate the product direct, treating the residue at a later date. It would also do away with the need for screens in the grinding circuit.

I feel sure that this crusher is the best recent addition to modern mill practice.
P.S.—I would like to state that the ore crushed during this test was brought by me direct from Kirkland Lake.

x x x

D'ici quelques mois le Concasseur Gervais sera définitivement mis au point et lancé simultanément sur les marchés canadiens et américains.

Se rappelant ses propres misères, Gervais projette de faire le bonheur

de tous les mineurs de bonne foi en plaçant ses machines à leur disposition moyennant un pourcentage des revenus des claims intéressants dans Québec et l'Ontario.

Au cours de la période de neurasthénie que traverse actuellement le monde civilisé, notre peuple comme les autres incline à voir sa déchéance s'imposer un redressement moral de la personnalité canadienne. Le jeune Gervais vient de donner à la nouvelle génération un consolant exemple d'énergie véritable digne de la race qui a inspiré sa vie.

Rosaire PRIEUR

A la recherche du temps perdu

(Suite de la page 25)

EN GUISE DE CONCLUSION

Vraiment le tonnerre en février, les inondations américaines, la pluie du début de l'année n'ont pas une très bonne influence sur l'esprit d'un chroniqueur affamé de temps perdu. A moins que l'arrivée du Carême ne contribue un peu à assombrir une nature plutôt joviale...

Souhaitons aux estomacs fatigués le repos des jours de jeûne aux hommes d'Etat, l'assainissement de leur conscience (s'il en reste); aux hommes d'affaires la prudence et la réserve — car l'observance de la loi n'est pas toujours critère de l'honnêteté!

A tous, un peu de cette humilité qui rassérène lorsqu'elle est sincère...

"Memento homo quia pulvis es".

Mais n'oublions pas de garder une réserve de sourires pour le joyeux jour de Pâques.

ROGER OUIMET



OUVERTURE DU CANAL DE LACHINE

Savez-vous que... ?
par l'ouverture du Canal de Lachine, on a conquis un des rapides les plus célèbres du nouveau monde... que le gin de Kuyper dont la réelle saveur de Hollande est toujours constante et uniforme a conquis et conservé la faveur des Canadiens depuis plus d'un siècle.

Nouveaux et commodes flacons PLATS

40 \$ 265
ONCES,

26 \$ 190
ONCES,

10 85¢
ONCES,

Cette Réelle
Saveur de
Hollande

GIN de Kuyper

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON
Distillateurs, Rotterdam, Hollande—Maison fondée en 1695. 179P

trine nuancée de Confucius, notre prophète. Cela vous explique sans doute pourquoi le Chinois attache si peu d'importance aux manifestations extérieures par quoi vous simulez le plaisir.

Tom, les yeux à demi fermés, laisse en silence le garçon dresser le couvert en fumant une mince cigarette. Trois plats abondants, surchargés, étalent devant nous leurs panses rebondies. Peu au courant de la cuisine chinoise, dont je ne connais guère que les nids d'hirondelles, je laisse à mon hôte le soin de dresser le menu strictement chinois. Le premier plat contient l'inévitable *Chop Suey*, le deuxième des côtelettes de porc, le dernier une savoureuse omelette aux crevettes, que j'ai fêtée avec enthousiasme, et dont je garderai longtemps le souvenir. Deux bols de riz étoffent ce souper qu'une quinzaine de chômeurs, affamés depuis une semaine, pourraient à peine expédier. Pas un seul couteau, pas une seule fourchette, pas une cuillère. Nous soupçons, tel que je l'ai désiré, à la chinoise, c'est-à-dire à l'aide des longs et minces bâtonnets en usage chez les Fils du Ciel.

La cuisine chinoise est très délicate, très recherchée. J'ai goûté cette cuisine, bu les liqueurs chinoises, (entrées au pays en contrebande) notamment ce qu'ils appellent le *Sat-ko* (j'écris ce mot par euphonie), breuvage plus fort que le cognac, brun de couleur et servant de stimulant: *It makes you feel strong*, m'a déclaré le garçon en zézayant. J'ai fumé les cigarettes chinoises que l'on roule soi-même dans un papier spécial, épais, rugueux, long de près de six pouces, large de deux, bourrés de tabac très fort pulvérisé. Je puis apporter le témoignage que, même à Montréal, où la majorité des Fils du céleste Empire (devenu république, hélas!) sont gueux, la vie chinoise est d'un raffinement particulier, non dépourvue, à certains moments, de grandeur et de poésie.

J'ai pris l'engagement strict de ne pas dévoiler la maison où est exposé, un Bouddha authentique. Les photos que l'on voit ci-contre sont inédites, n'ont jamais été publiées, ni à Montréal, ni ailleurs. On peut présumer si votre serviteur a eu du fil à retordre pour photographier, à l'insu de tous, ce Bouddha symbolique. La pièce où il est exposé, appartenant à un riche Chinois, est vaste et richement meublée. Les meubles sont d'ébène sculpté et l'autel décoré selon le rite chinois.

Tandis que quelques amis entretenaient notre hôte, j'ai pu photographier à la dérobée ce bouddha de bronze devant lequel brûle constamment de l'encens, dans un déploiement de fleurs indescriptible.

Le quartier chinois possède son hôpital et ses médecins. Deux professeurs chinois, attachés à l'Université McGill, enseignent la langue du céleste Empire. L'église catholique chinoise du St-Esprit, sous la direction d'un aumônier, sert de temple aux convertis. Le *Chinese Reform Party*, organisation politique, a ses quartiers généraux dans un hôtel particulier tandis que le *Chinese Masonic Temple*, relevant de l'organisation maçonnique internationale, tient lui aussi ses assises dans le même quartier. Enfin la *Chinese Welfare Association* s'occupe particulièrement des femmes chinoises. Le tout est sous l'autorité du Conseil suprême de la colonie, composé des Chinois les plus en vue de la métropole, de quelques autres moins en vue mais non moins influents.

Pour maintenir de tels organismes, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Ce n'est certes pas le légendaire blanchisseur qui peut assumer les frais de cette organisation, fonctionnant en silence avec une souplesse orientale.

LE TRAFIC DES STUPEFIANTS

Il se pratique à Montréal sur une haute échelle. Tels importateurs du quartier chinois sont devenus, grâce à ce commerce lucratif, presque millionnaires. Tous les jours, des agents, recrutés surtout dans la pègre et formés de filles à double vie, sillonnent les rues à la recherche de nouveaux adeptes de la coco, de la *snow*, ainsi que l'on dénomme communément, dans le milieu, les différentes drogues (morphine, cocaïne, opium, héroïne, etc.) en usage.

Si la plupart des Chinois sont gueux à Montréal, il en est qui détiennent par contre les postes de commande de la contrebande des narcotiques. C'est de là surtout que proviennent les principales sources de profit, destinées partiellement à soutenir ces organisations coûteuses.

Sous les apparences d'un café borgne, d'un club chic, d'une maison de jeu, se camoufle souvent un trafiquant de drogues dont les bandes organisées couvrent tous les centres de la ville et possèdent des ramifications dans la plupart des quartiers, alimentant les forcenés et les frénétiques des stupéfiants, initiant les curieux et cherchant sans cesse de nouveaux adeptes. C'est ainsi que les femmes utilisées pour le recrutement des clients, jouent un rôle de premier plan. Plus il y a de clients, plus on écoule de marchandise et plus les profits sont considérables. Il s'agit donc non seulement de se contenter de la clientèle des initiés, mais, attendu le genre de commerce, de former, souvent malgré eux ou à leur insu, une catégorie de clients qui sans sollicitation ne seraient jamais devenus narcomanes. Les procédés varient, les femmes, lancées à la chasse, possédant d'innombrables ressources. Un client de plus, dûment intoxiqué, signifie, pour le trust international des drogues, plusieurs centaines de dollars par année, attendu qu'il est très difficile, sinon impossible, de se défaire de cette habitude, une fois qu'on l'a contractée.

Et comme le trust élimine soigneusement les concurrents, au besoin en les faisant disparaître définitivement, les profits reviennent toujours dans les mêmes mains.

Au cours de mes pérégrinations, j'ai pu recueillir par hasard certaines informations susceptibles d'éclaircir le mystère qui entoure la disparition de Mlle Eliane St-Pierre. Cette jeune fille, disparue mystérieusement l'automne dernier, après une soirée passée en compagnie d'un certain Fissiault, qui fut par la suite incarcéré sous l'inculpation de meurtre, puis relâché faute de preuve, fut, à mon avis, victime ou complice des principaux trafiquants de narcotiques à Montréal. A l'heure qu'il est, le corps de la prétendue victime n'a pas encore été retrouvé — officiellement.

ELIANE ST-PIERRE ET LE MYSTERE DE SA DISPARITION

D'après ces informations, que j'ai pu en plusieurs cas contrôler, voici, sous une forme interrogative, quelques jalons qui pourraient guider les policiers chargés d'éclaircir ce mystère, s'ils veulent s'en donner la peine et s'ils ne sont pas paralysés dans leur action par les maîtres tout puissants du trafic des stupéfiants.

Mlle St-Pierre ne serait-elle pas celle qui, sous le nom de Lopez, fut accusée, il y a deux ans, de meurtre involontaire, ayant dû se défendre, à la suite d'une libation prolongée dans les appartements Lorette, rue St-Denis, contre les brutalités de son compagnon ivre, lequel était marié et père de deux enfants? Durant son procès, Mlle Lopez comparut un bandeau sur l'œil, à la suite, disait-on, de blessures reçues, mais peut-être aussi afin de se déguiser. Condamnée à deux ans de détention, elle ne fit que deux mois.

Mlle St-Pierre n'était-elle pas au service de quelques trafiquants no-

toires? N'en savait-elle pas trop? Etait-elle devenue gênante? Ou sa présence à Montréal constituait-elle un indice dangereux pour les grands maîtres du racket? Son ami Fissiault, accusé de meurtre, puis relâché, n'aurait-il pas bénéficié, pour les mêmes motifs, de la même clémence que Mlle Lopez, alias St-Pierre, il y a deux ans? Et ne serait-il pas, lui-même, de connivence avec les trafiquants en question?

C'est ce que l'on répète dans les milieux ordinairement bien informés où se pratique sur une haute échelle le commerce international des stupéfiants. Grâce aux interventions de quelques puissants trafiquants, cette affaire aurait été étouffée. Ce ne sera ni la première, ni la dernière.

Enfin Lopez n'étant pas un nom très canadien, il apparaîtrait que celle-ci (alias St-Pierre) serait en réalité la fille du célèbre bandit Morel, ce qui n'a rien d'in vraisemblable. Je donne cependant ce renseignement sous toute réserve, n'ayant pu le confirmer.

Je suis toutefois convaincu qu'aux quartiers généraux de la police, on sait à quoi s'en tenir sur la disparition de Mlle St-Pierre, alias Lopez, alias Morel, alias...

Misère et grandeur du milieu...

Pour revenir à mon propos, les endroits stratégiques où se pratique le recrutement des futurs intoxiqués et le ravitaillement des narcomanes invétérés sont soigneusement déterminés afin qu'à toute heure, dans toutes les villes du monde, le consommateur puisse trouver ce qu'il lui faut. C'est ainsi que les endroits publics, tels par exemple les vespasiennes et les alentours des gares sont particulièrement fréquentés par les agents des stupéfiants.

Voilà en somme où peut conduire un reportage entrepris avec la seule intention de mettre en relief les sombres de la vie chinoise à Montréal.

En somme, il convenait de souligner le rôle éminent que joue, dans la vie chinoise de la métropole, l'organisation méthodique de la contrebande des narcotiques. C'est le pivot économique autour duquel gravite, telles des satellites, les institutions du *China Town*. Le premier Chinois venu, si vous savez lui délier la langue, ce qui n'est certes pas facile, je vous le jure, ce Chinois est en mesure de vous conduire les yeux fermés, soit dans une maison de jeu, soit dans une fumerie — car il y en a même à Montréal, chère madame — soit en des endroits encore plus mal famés. Ce n'est pas ce qui manque dans notre prétendue bonne ville. Et le même Chinois — le premier venu, notez-le bien — vous procurera au besoin les boissons alcooliques chinoises les plus diverses, les narcotiques de votre choix et vous vendra par dessus le marché un billet de loterie, avec accompagnement de sourires et force gestes de protestation. La raison en est assez simple: dans l'âme de tout fils du Céleste Empire dort un joueur effréné, lequel se réveille ordinairement à l'étranger. Ceux qui connaissent bien le rythme de la vie chinoise vous affirmeront tous que le Chinois qui gagne disons un dollar par jour jouera, le soir venu, quatre-vingt-quinze sous dans la première maison de jeu rencontrée.

En guise de dérivatif, je recommande aux Montréalais désireux de s'évader de la monotonie une petite promenade rue Lagauchetière. On n'a pas idée, si l'on sait solliciter l'imprévu, des trouvailles et découvertes, tranchant sur l'ordinaire, que l'on peut tirer d'une ou deux soirées passées dans le quartier chinois.

L'aventure vaut la peine d'être tentée.

FERNAND LACROIX



Vous n'avez pas à frotter, ni à écurer pour nettoyer le bol d'une cuvette. Vous n'avez même pas à y toucher de vos mains. Sani-Flush est spécialement fabriqué pour vous éviter cette corvée. Vous n'avez qu'à jeter un peu de Sani-Flush dans la cuvette. (Suivez les instructions sur la boîte.) Faites jaillir l'eau et vous verrez aussitôt disparaître les taches et les incrustations. Les odeurs sont de ce fait éliminées et les germes détruits.

Sani-Flush purifie aussi la conduite cachée que l'on ne peut atteindre d'aucune autre façon et n'abîme pas la tuyauterie. Sani-Flush est également efficace pour nettoyer les radiateurs d'auto (instructions sur la boîte). En vente dans les épiceries, pharmacies, quincailleries et magasins à chaîne — 25 et 15 sous. Fabriqué au Canada. Concessionnaires: Harold F. Ritchie & Company Ltd., Toronto, Ontario.



Sani-Flush

NETTOIE LES CABINETS SANS QU'IL SOIT BESOIN D'ÉCURER

La Dentellière Belge
ENREGISTRÉE

RIDEAUX DE LUXE
de toute largeur

- SOIE — BRUGES
- FILET, etc.,
- et toutes dentelles véritables.
- NAPPES
- COUVRELITS
- AUBES
- SURPLIS

Modèles nouveaux et exclusifs

Démonstration à domicile

Tél. CH. 6160



1831, de Lasalle, Montréal



LES YEUX

VAINQUEURS

LE regard subit le premier attrait. Il en est invariablement ainsi: le cœur se prend par les yeux. Ce n'est pas un secret et la perspicacité féminine l'a depuis longtemps deviné.

C'est en retenant l'attention que la personnalité s'impose, c'est en captivant les yeux que le charme opère sur le cœur. Il est reconnu que l'homme reçoit et éprouve cinquante pour cent plus d'impressions par le regard que par l'ouïe. Le chemin des yeux est, dit-on, le plus plaisant, le plus facile, le plus sûr. Il n'y a aucun détour, peu d'endroits dangereux et toutes les lumières sont vertes!

Les yeux photographient, pourrait-on dire, et s'il n'est rien dans le monde qui conduise plus sûrement au cœur que la vision flottante, lointaine, mais répétée d'une image charmante, il n'est rien de plus attrayant, pour le regard, qu'une coiffure seyante.

Il faut donc avoir soin de ses cheveux; cela prend un peu de notre temps sans doute, mais toutes les femmes et les jeunes filles peuvent disposer de quelques instants à cet effet.

Les nouveaux genres de coiffures sont tous en faveur. Ils sont particulièrement seyants. Il n'y a qu'une chose à savoir et à retenir: c'est qu'il y a un contraste de boucles et de cheveux lisses. Les cheveux peuvent être coiffés haut sur le front ou bas; mais pour que la coiffure

soit élégante et vraiment à la mode du jour, les cheveux doivent avoir l'apparence d'une calotte dont le bord serait composé de boucles soyeuses.

Le contraste dans la coiffure ne signifie-t-il pas beauté? Vagues et vagues, ou boucles et boucles, cela finit par devenir monotone, et la monotonie n'est jamais intéressante.

Nos six genres de coiffure, choisis pour leur simplicité et leur bon goût, présentent les modèles favoris pour cette saison et marquent bien la tendance générale.

On remarquera que la nouvelle boucle, profonde, ronde, d'un goût affiné, marque une sérieuse incursion dans le domaine de la mode. Elle se fait avec des cheveux convenablement courts et se maintiendra si elle est bien tournée. On peut tout de suite juger du bel effet que donne le contraste des boucles avec le reste des cheveux peignés lisses. On adopte bien plus souvent le mouvement droit et uni des cheveux que celui des vagues.

L'ancienne coiffure pompadour modifiée se voit beaucoup. Les rouleaux sont en grande faveur, surtout roulés en descendant sur le front, bien qu'il y en ait beaucoup tournés vers la tête et qu'on porte haut. Ils font paraître les yeux plus grands.

On ne le croira peut-être pas, mais de tous les dictés de la mode sur les genres de coiffure, aucun jusqu'à aujourd'hui, n'a permis de se coif-

fer exactement à son goût, comme celui de cette année. Boucles et rouleaux encadrent le visage gracieusement et avec beaucoup de naturel.

Le meilleur genre à choisir est celui qui va le mieux à la figure. Disons cependant que les boucles, dites petites saucisses, sont horribles, même si les cheveux sont lisses au-dessus. Il est préférable d'éviter ce genre, car il ne faut pas oublier que les excentricités ne durent jamais, que la coiffure ne doit jamais exagérer la mode, mais au contraire, être simple, gracieuse et personnelle.

Il est bien entendu que la coiffure demande, pour s'adapter, des cheveux sains, soignés et brillants. Ensuite, la coupe est la considération la plus importante. Pour les nouveaux styles, les cheveux doivent être de moyenne longueur, ni longs ni courts, bien peignés pour qu'ils ne soient pas mêlés et qu'il y ait suffisamment d'espace pour disposer les boucles ou les rouleaux tout autour. Bien veiller à ce que les cheveux d'en arrière ne soient pas trop longs, ils retomberaient disgracieusement sur les bouclettes. Un bon moyen, c'est de les séparer en travers de la tête, d'oreille à oreille, et de les faire couper par gradation en descendant. Pour bien réussir les boucles ou les rouleaux, les cheveux d'en arrière (au bas) doivent avoir trois ou quatre pouces de longueur. Quand les cheveux seront bien frisés, ils auront ainsi une souplesse natu-



rellement douce, au lieu d'être dérangés par le poids des cheveux du dessus de la tête. Les boucles feront un contraste charmant avec l'autre partie lisse de la tête. Si on désire en donner un effet moins symétrique pour le soir, on n'a qu'à étendre les boucles en y passant les doigts.

Avant de faire le choix d'une nouvelle coiffure, il faut étudier de quelle manière les cheveux poussent naturellement. Une femme de goût serait désolée d'avoir choisi un genre charmant admirablement réussi par la coiffeuse, et qu'une seule nuit rendrait affreux. Il y a tout à gagner à être pratique et à adopter une jolie coiffure qui tienne bien. Pour cela il faut suivre la ligne naturelle des cheveux et le sens dans lequel ils frisent.

Il y a aussi à étudier la forme du visage. Si le front est trop haut, on sépare les cheveux sur le côté on les coupe en avant, on les frise légèrement et on les ramène sur le front. Si la figure est trop ronde, on ramène les cheveux du milieu de la tête en avant et on les frise en boucles ou en rouleaux devant les oreilles. Un bas de visage carré est adouci en ramenant les boucles sur les joues. Les boucles qui marquent la ligne des tempes jusqu'au-dessus du front sont ordinairement seyantes.

Quand on frise ses cheveux soi-même — ce qui est beaucoup plus facile qu'on le pense avec de solides petites pinces qui ne s'écartent pas — s'habituer à commencer par le bout des cheveux en roulant en-dedans; il faut procéder par petites mèches et assujettir chacune solidement. Laisser sécher par petites boucles, on les peigne ensuite à volonté.

En les roulant ainsi, le bout des cheveux se trouve au milieu des boucles plutôt qu'en dehors. En les brossant, elles deviennent d'une belle souplesse et elles durent plus longtemps. C'est une suggestion pour une permanente. On l'appelle boucle renversée et elle est hautement recommandée par plusieurs coiffeurs renommés.

Les genres de coiffure pour le jour et pour le soir sont tout-à-fait différents ce printemps. Les nouvelles coiffures ont cependant cet avantage qu'on peut les peigner d'une manière pour le jour, disons en jolis rouleaux derrière la tête, et que pour le soir on peut les séparer en série

de bouclettes disposées de façon attrayante et seyante. Si les cheveux sont bien coupés, on peut varier soi-même sa coiffure en la portant plutôt lisse pour le jour, et avec boucles haut sur la tête pour le soir.

Un des genres les plus modernes donne cet effet: on relève tous les cheveux, on les roule et on les laisse retomber en boucles. Pour réussir ce genre, il faut s'assurer que les cheveux d'en arrière sont assez longs pour atteindre le sommet de la tête. D'ailleurs cette coiffure un peu extrême ne peut être portée que par celles qui ont une très petite tête.

L'histoire de la mode de 1937 ne serait pas complète si on ne parlait pas de Hollywood. Cependant il n'est ici question que de cette masse longue et souple qui retombe dans le cou, laissant toute liberté aux boucles, quel que soit le genre de coiffure adopté en avant, et qui donne une ligne fondue du sommet de la tête jusqu'au bout de la dernière boucle. Cela paraît facile; pourtant cette disposition exige une grande habileté et demande d'être soigneusement faite.

Cette coiffure charmante n'aura probablement pas qu'une durée éphémère. Elle donne un grand charme au visage; elle est bien Hollywood, mais elle ne convient pas à celles qui ont le cou court, ni aux plus de trente ans. Ce modèle n'apparaît pas ici, il n'est pas au nombre des nouveautés; cependant il se voit encore beaucoup, car l'intuition féminine a compris que cette coiffure attire et qu'alors il la regarde au lieu de l'écouter!

Les nouveaux genres exigent plus l'emploi de la brosse que ceux d'autrefois. L'arrangement des cheveux se fait plutôt en les brossant qu'en les peignant et cela les fait paraître plus soyeux, plus doux. Pour les relever, il faut d'abord les brosser en descendant, puis changer de sens et les brosser vigoureusement en remontant. De cette façon, ils garderont bien plus longtemps leur forme.

Avec tout cela, il ne faut pas croire qu'il suffit de se servir de la brosse pour placer les cheveux selon le genre de coiffure de son choix. Non. Toutes ces explications ne sont utiles qu'à celles dont les cheveux frisent naturellement ou qui ont une permanente.

(Cortoisie du Delineator)



QU'EN DIRAIT PATOU ?

Le sens des affaires va de pair avec la psychologie des foules. Plus que personne au monde, les Américains ont poussé l'art de flatter les passions et les manies du public. Ainsi que le démontre les photos ci-contre, New-York vient d'inaugurer un nouveau genre de magasin, spécialisé dans le débit de vêtements pour dames, où les clientes se servent elles-mêmes sous l'œil arrogant d'une surveillante perchée au plafond. Le personnel de l'établissement se compose de deux ou trois personnes au plus: la caissière et la surveillante, ce qui diminue considérablement les frais généraux, attendu que l'on épargne ainsi les salaires de vingt-cinq à cinquante préposées au comptoir.

Après avoir choisi, sans être ennuyées par l'empressement bien connu des commis, les vêtements à leur convenance, les clientes passent par la salle réservée aux essayages afin





Ces dames passent à la caisse pour régler la note de leurs acquisitions: robes, manteaux et vêtements de toutes sortes qu'elles ont elles-mêmes choisis sans l'aide d'une vendeuse.

de s'assurer de la taille de la robe ou du costume, puis règlent la note à la caisse. Une affiche rédigée en plusieurs langues se lit ainsi: LE VOL CONDUIT A LA PRISON. NE DESHONOREZ PAS VOS FAMILLES.

A Montréal, nous avons des établissements similaires, mais restreints au domaine de l'épicerie. Il faut, pour maintenir de tels organismes, avoir affaire à des Américains, férus de standardisation et de nouveauté. Après la fabrication en série, le souci de mécaniser à outrance l'industrie est en train petit à petit d'affecter également le commerce. Là où un personnel de vingt-cinq à cinquante employées étaient auparavant nécessaires, la manie de la standardisation réduit ce personnel à deux ou trois employées. Autant de perdu pour la main-d'œuvre. En outre, s'il est original de se servir soi-même, sans bénéficier des avis souvent fort utiles des préposées aux comptoirs, c'est encore moins agréable et plus monotone à la longue que de se faire servir. Dieu sait, avec un tel système, le temps et le travail qu'il faut avant de trouver l'article à sa convenance, le nombre de robes qu'il faut palper avant de trouver et la qualité et la pointe désirées. La jolie vendeuse sait au contraire, en écoutant vos explications, l'article qu'il vous faut. Ses suggestions précieuses vous aide à établir votre choix avec, pour vous, un minimum de trouble, de temps et d'ennuis.

De sorte que ce système, dont le principal attrait consiste dans sa nouveauté, présente plus d'un désavantages.

Cette expérience, même si elle s'adresse aux Américaines, c'est-à-dire en l'occurrence à ceux que leur tournure d'esprit prédispose le plus au grégarisme, aux mouvements du troupeau primitif,

cette expérience révélera sans doute que la meilleure façon de se bien vêtir est à l'antipode du système qu'une maison de New-York vient d'adopter et qu'elle rejettera probablement avant peu. Le public, avide de nouveauté et de bizarreries, se lasse néanmoins très vite des innovations éphémères. Et la petite couturière, créant elle-même des modèles originaux, uniques, faits expressément pour la cliente éventuelle et non pour une autre, retrouvera toujours, auprès d'un public au goût sûr et en dépit de la concurrence des magasins en série, sa vogue d'autrefois parce qu'aucune mécanique, si perfectionnée soit-elle, ne remplacera jamais le talent et l'initiative personnelle. Et c'est beaucoup mieux ainsi. La fabrication en série, affectant surtout le continent américain, a porté de rudes coups au bon goût. Elle a rendu la vie en général moins agréable, moins personnelle, moins haute. Et de la fabrication en série à la vente en série il n'y a qu'un pas, vite franchi par les Américains. On voit d'ailleurs, par les photographies ci-contre, que la clientèle de ce genre d'établissement ne se recrute guère parmi l'élément fortuné ou simplement bourgeois. Sans doute ces établissements accommodent-ils celles dont le budget vestimentaire est plutôt restreint, mais en affectant sensiblement et la qualité de la marchandise et surtout la coupe, la personnalité, et l'allure générale des vêtements. Pour un prix sensiblement égal, la première couturière venue n'aura pas de peine à faire mieux; c'est encore le meilleur moyen de s'habiller d'une façon plus que convenable pour un prix à la portée de la plupart des budgets.

Reste à savoir si nos Montréalaises, qui s'habillent en général d'une façon plus personnelle que les Américaines, pourraient tolérer sans répugnance un système qui les assimile à des automates.



Une dame bien connue pour ses tapis au crochet dit comment elle obtient ses couleurs artistiques

"Tant de femmes m'ont demandé comment j'obtiens les belles et fraîches couleurs de mes tapis que je suis heureuse de leur livrer mon secret!" Ainsi s'exprime Mme S., dont les tapis crochetés ont remporté plusieurs prix aux expositions ontariennes. "Je teins moi-même tous mes tissus — bas, robes, sous-vêtements usés — au moyen des Teintures Diamond, les meilleures qui soient! Seule la Marque Diamond me procure les teintes riches qu'il me faut. Je puis, avec un seul paquet de Diamond, obtenir plusieurs nuances différentes. Elles ne reviennent donc pas cher et, outre qu'elles sont magnifiques, elles sont aussi lavables et inaltérables!"

Suivez le conseil d'une experte et ne vous servez que de Teintures Diamond pour vos vêtements, les accessoires décoratifs de votre foyer et vos tapis et carpettes. Leurs couleurs sont franches et durables parce qu'elles contiennent une plus grande quantité des meilleures anilines qu'on puisse se procurer.

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

JE NE COURS
AUCUN RISQUE
DE RUINER
MES
MEUBLES
J'EMPLOIE
SEULEMENT
LE POLI
O-CEDAR!



**MÉFIEZ-VOUS
DES CONTREFAÇONS!**

Ne courez aucun risque! N'acceptez pas de contrefaçons. Le Poli O-Cedar protège et conserve vos meubles. Exigez le véritable O-Cedar, la marque favorite du monde entier depuis plus de 30 ans.



POLI • VADROUILLES • CIRE

O-Cedar

AD 1476F

EMPÊCHEZ les gerçures



• Demandez la bouteille VANITY Envoyez le coupon

"Où, il enrave les gerçures plus rapidement que tout ce que j'ai pu employer jusqu'ici", telle fut la réponse que firent 97 8/10 p.c. des centaines d'usagères de Baume Italien interrogées au cours d'une enquête récente à travers le pays.

"Mais vous devriez insister plus sur le fait qu'il empêche aussi les gerçures!", ajoutèrent un grand nombre de ces dames. Mais ce n'est pas tout: 92 9/10 p. c. des femmes interrogées déclarèrent que le Baume Italien est moins coûteux à employer que tout autre produit qu'elles avaient pu utiliser.

Mais jugez plutôt par vous-même des mérites de ce fameux émoullit de la peau. Demandez la bouteille Vanity GRATUITE et essayez le Baume sur vos mains, vos lèvres, votre figure et votre corps. Postez le coupon dès aujourd'hui.



Baume Italien Campana L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

GRATIS

Campana Corporation Ltd., 5 Caledonia Rd., Dépt. C. Toronto, Ont.

Messieurs: Je n'ai jamais essayé le Baume Italien. Veuillez m'envoyer la bouteille Vanity, GRATIS et port payé.

Nom:

Adresse:

Ville: Prov:

— Cesse tes bourdonnements importuns, vil insecte!

— En uniforme? demanda-t-il après un silence.

— En uniforme, affirma Devereux qui rajustait le désordre de sa toilette.

— Avec casquette?

— Oui, casquette et great-coat?

— Et...?

— Je n'ai pas regardé, répondit pudiquement Devereux.

— C'est peut-être une nurse ...

— Peut-être.

Le mystère de cette présence de femme sur l'île sainte qui n'en avait pas vu une seule depuis le début de la guerre occupait encore leurs esprits lorsqu'un matelot, en surtoit ruisselant, apparut brusquement sur le seuil de la porte.

— Le contre-amiral commandant la base désire la présence du capitaine Trent à son dîner, récita-t-il.

— Mes remerciements à l'amiral, Snitkins, j'y serai.

L'autre salua, disputa la porte au vent. La tempête l'absorba de nouveau.

— Quelle brique! grogna Trent.

Des bruits divers et d'appétissantes odeurs émanaient de la cuisine adjacente. Smith, leur matelot d'ordonnance, y préparait un de ces petits diners fins qu'il savait tirer avec un mystérieux talent des rations de l'Intendance.

Roberts devait, après le dîner, venir les rejoindre pour leur partie de bridge de mauvais temps.

— Voilà, le bridge à l'eau, dit Foulkes. Le vieux choisit bien son temps.

— Je gage, dit Devereux narquois, que c'est pour rencontrer la dame. Quelque "social-worker" désireuse de remonter le moral des braves marins anglais sacrifiés...

Trent jura. Il jura longtemps avec l'excellence spontanée et descriptive caractéristique d'un marin qui se voit soudain privé par décret d'une Puissance Supérieure d'un dîner entre camarades et d'un bridge prolongé, pipe aux dents, en bretelles et en chaussettes, jusqu'à matines.

Foulkes s'étira.

— Bah, nous lui trouverons bien un remplaçant, n'est-ce pas Devereux.

— Certes, répondit Devereux.

— Voilà les effets de sa promotion au grade de capitaine, dit Foulkes.

— On lève le nez sur les copains, on ne dîne qu'à une table d'amiral.

— Salauds! dit Trent, quittant la pièce.

— Le capitaine est furieux, remarqua Devereux.

— Pauvre type! dit Foulkes sans aucune sympathie, se calant, jambes hautes, tête basse, dans la place toute chaude laissée par Trent.

V

Sir John Torrance et son état-major MacDermott, Purdey, Roberts, occupaient la plus grande maison du village.

Tous ce soir étaient présents. La table servie attendait devant le feu, toute scintillante d'argenterie, deux matelots au garde à vous attendant, comme deux statues.

Trent entra, sa face d'airain, plus dure encore que d'habitude, l'air agressif et malgré tout, au milieu de ces hommes d'âge moyen, paraissant très jeune.

— Content de vous voir Trent, dit l'amiral en lui tendant la main. Je vous devais un petit dîner de promotion. Ah! pardonnez-moi — se retournant vers la sveltes silhouette à son côté.

— Lieutenant Faulkner, capitaine de vaisseau Trent.

Trent saisit la main tendue; une main blanche et délicate qui disparut dans sa grande patte brune.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, sir, dit-elle.

Pétrifié d'étonnement, il la regardait avec une hostilité grandissante au fond de ses yeux bleus.

Mince, droite, pas très grande, les cheveux noirs lisses et courts dégageant l'ovale pur de la figure. Des yeux gris insondables qui soutenaient sans ciller l'insolent examen.

Il continua, tout en causant avec les autres, de la détailler. La tunique d'uniforme, qui dessinait les épaules un peu carrées, ne dissimulait ni la ferme symétrie du buste, ni la sveltesse de la taille. Une jupe de serge, enserrant les hanches minces, des bas noirs, des souliers noirs à talons plats, complétaient l'extraordinaire accoutrement.

Mais les insignes de lieutenant-commander et les ailes dorées du Service aérien qui ornaient cette tunique, achevèrent de plonger Trent dans la stupeur. Quelle mascarade jouait-on ici?

Le dîner, aussi exquis que le permettaient les circonstances, se passa sans anicroche, personne, sauf Trent, ne paraissant s'inquiéter du phénomène qui riait des plaisanteries de l'amiral, mangeait, répondait aux questions sur l'Angleterre, Londres, les théâtres, les potins de service, avec l'entrain et la bonne humeur, qu'eût montrés à sa place un vrai lieutenant de marine.

Au café, l'explication sortit de la bouche de sir John, lumineuse dans son absurdité:

— La présence du lieutenant Faulkner parmi nous, a réclamé d'énergiques efforts auprès d'une amiralauté remplie de préjugés, dit-il plaisamment, et même un amendement au bill de la Marine. L'Angleterre a besoin de tous ses serviteurs, en ce moment de crise du personnel, de crise tout court. Grâce à quelques amis, nous avons pu faire comprendre qu'une exception ne tuait pas la règle, et qu'il était ridicule de priver le pays des services d'un de ses aviateurs transatlantiques les plus expérimentés, parce que cet aviateur était — il sourit — une aviatrice. Miss Faulkner avait amplement gagné — par ses exploits passés — le droit de servir son pays.

Il se tut.

Purdey dit à Trent.

— Seize officiers nouveaux nous sont arrivés par le destroyer.

— Enfin! s'exclama Trent.

— Pas si vite! rétorqua Purdey, les seize nouveaux sont des bébés aux langes, frais émoulus du camp d'entraînement, avec cent heures de vol chacun.

— Tandis que mademoiselle Faulkner compte quatre mille heures de vol sur multimoteurs, ajouta-t-il avec un sourire.

— Avec quelle escadrille, servira-t-elle?

— La vôtre naturellement.

Ils se levèrent de table.

— Le lieutenant Faulkner a besoin d'un logis, dit l'amiral. Il n'y a plus de place chez les enseignes et les lieutenants.

Trent grinça des dents. La maison qu'il partageait avec Foulkes et Devereux, contenait la seule chambre libre du village. Il maîtrisa sa rage:

— Si mademoiselle Faulkner veut accepter mon hospitalité.

— Bon, elle voudra s'installer, emmenez-la, voulez-vous Trent? J'ai une opération à préparer avec Purdey.

— Avons-nous besoin d'un ou de deux matelots pour les bagages de madame? demanda Trent, rejoignant dans le couloir son nouveau camarade en train d'endosser son manteau.

Il sentit peser sur lui le regard énigmatique de la jeune femme:

— J'ai deux valises ordinaires, dit-elle, et un sac de matelot.

Il eut honte de sa petitesse d'âme. Maintenant, habillés, ils se préparaient à sortir.

— Et puis, capitaine Trent, dit-elle, selon que je me trouve en service commandé ou non, je m'appelle lieutenant Faulkner ou Faulkner tout court.

Après vous donc, lieutenant Faulkner.

— Les supérieurs d'abord, répondit-elle avec un sourire qu'il devina dans la pénombre.

Il la précéda dehors.

VI

Trent et sa compagnie trouvèrent Foulkes et Devereux, accroupis à l'indienne sur le sofa, séparés par un échiquier. Comme Trent l'avait trop bien prévu, ils avaient leur excellent repas en chaussettes et en bretelles. Leurs pipes alimentaient industriellement un nuage de fumée aussi formidable qu'aromatique.

— J'amène quelqu'un, annonça Trent, en s'effaçant. Marcia Trent referma la porte et leur apparut trempée.

Rouges comme pivoines, langue sortie d'une aune, les deux officiers demeuraient béants devant l'humide apparition.

— Commander Foulkes, commander Devereux, lieutenant Faulkner.

Elle s'avança la main tendue, petite auprès d'eux, mais résolue.

— Il faut nous excuser... nos bretelles... nous ne savions pas, bredouilla Devereux, je vais...

— N'en faites rien, continuez votre partie messieurs.

Elle embrassa d'un coup d'œil la petite pièce encombrée de pièces d'uniforme, d'armes, de cartes, de livres, et, laissant tomber son manteau, elle se frotta les mains devant la flamme.

— Comme on est bien ici, remarqua-t-elle.

— Je vais vous montrer votre chambre, dit Trent qui l'attendait au pied de l'escalier, une chandelle à la main.

— Tu parles! dit Devereux.

— Elle a l'air passable, répondit Foulkes.

Trent redescendit aussitôt, une telle humeur de chien crispant ses traits que les autres retombèrent dans leur silence.

Marcia Faulkner reparut brusquement et ils allaient se lever.

— Pas de ça, s'il vous plaît, dit-elle.

Ils se rassirent.

Elle tenait dans ses bras une quantité de paquets, et avait remplacé sa tunique par un sweater noir.

— Venez tous, appela-t-elle, jetant ses paquets sur la table.

Ils débarrassèrent des boîtes de chocolat, des cigarettes, un jambon fumé qu'on pendit séance tenante à une poutre, et toutes sortes de friandises si chères au cœur des exilés.

— J'ai mieux encore.

— C'est difficile, dit Foulkes.

— Six bouteilles de cognac, du vrai.

— Pas du whiskey de cantine?

— Non, du vrai.

— Comment vous appelle-t-on dans l'intimité? demanda soudain Devereux; moi, je suis David, l'autre — il montra Foulkes — Goliath.

Elle examina chacun en silence, arrêtant enfin sur Trent impassible son regard grave.

— Et vous?

Cette fois, il se dérida:

— Ourson, dit-il, à cause de mon sale tempérament.

— Chez nous, répondit-elle, avant la guerre; on m'appelait Skippy.

— Hourrah pour Skippy.

— Merci.

Elle ajouta simplement.

— Voilà la première parole humaine que j'entends depuis six mois.

Puis, pour dissimuler toute émotion:

— Trinquons, dit-elle. Mais pas avec ce whiskey. Goliath, le cognac se trouve dans mon sac jaune...

Ils débouchèrent et burent. Devereux eut une de ses irrésistibles grimaces de singe.

— Encore! demanda-t-il.

— Ivrogne, jeta Foulkes.

— Porc! dit Trent.

— N'est-ce pas? dit Skippy, en remplissant de nouveau les verres. Elle hésita:

— Vous ne jouez pas au bridge ici, hein? Trop féminin sans doute... Foulkes lui administra une tape entre les deux épaules qui l'assit net sur le sofa.

— Skippy joue au bridge! Skippy joue au bridge! chanta Devereux, exécutant sa célèbre danse d'apache autour de la place.

— Bridge! ordonna Trent. Bientôt, dans la cabane battue du vent, on n'entendit plus que le râle des pipes, le murmure du feu, et les exclamations des vainqueurs lorsqu'ils avaient joué un bon tour à l'adversaire.

Mais Skippy semblait nerveuse. — Qu'est-ce qu'il y a? demanda Devereux.

— Mes souliers, expliqua-t-elle laconiquement, ils m'écorchent. Elle se baissa, se redressa avec un soupir de satisfaction, ramassa ses cartes.

— Cinq de pique! déclara-t-elle. — Coquine! grogna Foulkes, qui jouait contre elle avec Devereux. Trent dit, un éclair dans ses yeux bleus: — Petit slam de pique! vous autres et gare aux tricheurs.

VII

Purdey retira trois hydravions de chaque escadrille et les affecta temporairement à l'entraînement des nouveaux officiers. Marcia Faulkner fut exemptée de ce stage sur la recommandation de Trent, et attachée à la première escadrille en qualité de commandant d'unité.

L'automne qui s'était annoncé affreux, tourna au beau fixe et s'y maintint. Chaque soir, une escadrille sortait.

Marcia fut de tout. Au treizième bombardement de Korborg, lorsqu'un destroyer faillit descendre son avion, elle le coula de deux torpilles avant, les cheminées et fut décorée avec son équipage. Lorsque l'escadrille de Trent attaqua une flottille de torpilleurs au retour d'un raid, il ne restait que deux projectiles à bord du V98, son hydravion. Elle le descendit à mille pieds au milieu d'un effroyable barrage et son second put placer à coup sûr chaque mortel projectile dans le ventre d'un ennemi.

Quand Trent perdit Fullerton, son second en commandement dans le fameux raid sur Niel, où un cuirassé et deux balayeurs de mines furent coulés, Faulkner prit sa place. Maintenant, en février, après trois mois, deux décorations, cinq citations, vingt-deux raids, elle était devenue "un ancien", dont la présence n'étonnait plus personne que les nouveaux. Une à une les dures expériences de la guerre aérienne lui devenaient familières. Sa faculté d'étonnement, tombée à zéro, la laissait impassible devant le cratère fumant creusé par une torpille, la descente tourbillonnante d'un avion abattu en flammes par les mitrailleuses jumelles qu'elle maniait avec une mortelle précision, la chute en sac de sable d'un pilote "versé" de sa carlingue, l'éclatement sec des "anti-aériens" encadrant son appareil, la vrille hurlante d'un hydravion dénivelé s'écrasant sur le sol en tas de ferraille flambante, l'assassinat au petit jour des torpilleurs ennemis si petits qu'un seul coup bien placé les pulvérisait, l'abandon de camarades sur l'épave de leur hydravion trahi par ses moteurs, ou venant, mal tué, mourir en mer à deux cents milles de tout secours.

Chaque heure de vol l'endurcissait, l'incorporait davantage dans l'implacable machine de destruction qu'était le "groupe spécial No 11". En revanche, elle ne ressentait pour l'ennemi, qu'elle avait tant haï, avant de le combattre face à face, qu'une admiration mêlée de pitié et de crainte. Le fait de la guerre et la nécessité de tuer et de détruire pour n'être pas tué et détruit dominaient toute son existence.

Avant un raid, c'était la patiente préparation, le contrôle de chaque rouage, de chaque boulon. Pendant le vol vers l'ennemi, une seule idée dominait toutes les autres: décharger à coup sûr chacune des quinze torpilles aériennes. Le coup fait, on ne songeait plus qu'à échapper à l'enfer d'explosions, de balles, de flamme qu'on avait déchaîné contre soi-même et dont l'étreinte se refermait sur vous, comme une main gigantesque, dans la nuit sinistre des tempêtes, comme dans la nuit bleue des clairs de lune, pour vous écraser à votre tour contre la terre torturée et saignante.

Elle connut les retours apaisés, baignés d'air pur, bercés par la chanson profonde des moteurs. Elle connut les retours angoissés des nuits de tempête quand la carlingue étroite des pilotes devenait une première loge sur un abîme. Et les retours triomphants, et les retours noirs des nuits malheureuses quand on promenait ses morts sous les étoiles, qu'on était à bord le dernier pilote.

Mais toujours, ayant atteint la Base, on se rangeait sur le quai à la lumière aveuglante des lampes à arc qui vous faisaient des fous de damnés. Trent vous jetait un sourire sardonique, comptait les vides d'un coup d'œil, et disait: Rompez.

Et vous alliez, mécaniques et las, chercher sur l'oreiller la drogue souveraine de l'oubli.

Marcia Faulkner ne parlait jamais de métier hors du service commandé, elle ne jurait ni ne buvait. Elle n'eût su dire si elle était heureuse ou malheureuse. Dans les veillées d'escadrille elle y allait de sa chanson et de son tour au vieux piano balafre du mess, et alors chacun se taisait au son de la voix grave, dont l'accent pur rappelait tant de choses qui ne seraient plus jamais les mêmes. — Ses hommes ne jureraient que par elle, et personne, devant elle, ne se fût permis un geste, une parole risquée. Quand un nouveau questionnait un mitrailleur ou un mécanicien sur son compte, il répondait invariablement, après avoir changé sa chique de joue.

— C'est un rude type! Comme chacun sait, un dur à cuire de la flotte ne saurait énoncer sur un supérieur de jugement plus favorable.

Une seule fois. Un enseigne, arrivé le jour même d'Angleterre, ayant voulu l'embrasser, elle s'était mise à rire.

Et le repoussant avec une ferme douceur: — Avez-vous une amie en Angleterre?

— Oui, avait-il répondu, surpris. — Vous avez son portrait sur vous? — Gêné, il l'avait tiré de son portefeuille.

— Elle a l'air gentil, avait-elle remarqué.

En lui rendant le portrait, elle lui avait donné une tape amicale sur l'épaule.

— A quelle escadrille, appartenez-vous?

— Première. Hydravion V98.

— Celui de second en commandement de l'escadrille?

— Oui.

— Connaissez-vous votre chef?

— Non.

— Je m'en doutais bien, c'est moi. Comme il bafouillait des excuses, confus, elle l'emmena boire un whiskey-soda "à la santé de la petite amie."

L'histoire courut, et le respect du groupe pour Marcia Faulkner s'accrut encore.

Elle avait conservé sa chambre dans la maisonnette des trois amis. Les soirs d'inactivité, ils jouaient au bridge et se couchaient tôt, sans avoir échangé autre chose que des potins de service ou ces plaisanteries, toujours les mêmes, qu'ils trouvaient amusantes pour de mystérieux raisons. Ils ne parlaient jamais d'eux-mêmes. Pour les ahurir, il eût fallu leur dire qu'ils étaient héroïques.

VIII

L'hiver passa lentement. Et les exilés survivèrent les nuits lactées de lune, et sur le rocher battu des vents, l'aubépine fleurit dans les buissons, et l'herbe, au matin, se couvrait de rosée brillante. Le soleil teignait de pourpre et d'or triomphants la nue claire et la mer immense. — Avec des mers plus calmes et des nuits sans tempête, les escadrilles volèrent plus souvent et plus loin. Dans les yeux des hommes harassés passaient des visions de maisons anglaises, de pelouses tranquilles semées de robes claires...

Un soir, ils jouaient au bridge. Sir John avait consigné les trois escadrilles sur le conseil du "service naval d'Intelligence", et aussi par désir de reposer son personnel surmené. La porte ouverte laissait pénétrer l'arôme sucré d'un champs de trèfle, en même temps que les rudes effluves marins. De leur petite pièce chaude, ils pouvaient entendre monter dans la tranquillité vespérale la plainte grêle d'un accordéon. De temps à autre, un papillon nocturne, au vol pesant venait se cogner avec un bruit mat au verre de la lampe.

Smith, leur matelot, ayant terminé sa vaisselle et rangé sa cuisine, s'était accroupi en tailleur sur le sol de la porte, et sa figure recevant les derniers éclaboussements du soleil mourant semblait une face de martyr résigné et patient.

Devereux se leva, jeta ses cartes sur la table, rompit le silence écrasant qui pesait sur eux. La lueur de la lampe détachait sa tête de son corps.

— Excusez-moi, dit-il, je n'ai plus envie de jouer.

— Moi non plus, murmura Foulkes. Il y eut un silence; Trent bourra méthodiquement sa pipe. Skippy alluma une cigarette à la flamme de la lampe et se rassit, menton appuyé aux doigts croisés.

Devereux regarda mourir le jour et le visage tranquille de la mer se voiler successivement de gaze dorée, rouge, puis violette, enfin se dissimuler derrière le masque d'argent projeté par la lune. Sa voix leur parvint, déformée, parce qu'il semblait parler à la mer plus qu'à ses compagnons.

Ils l'écoutèrent, Trent et Skippy accoudés à la table encore semée de cartes, Foulkes appuyé à la cheminée, le matelot Smith bras croisés, les yeux sur les étoiles:

— Voilà notre second été loin de l'Angleterre, Foulkes et Trent. Que font-ils là-bas? Y a-t-il encore des vieilles maisons couvertes de lierre, entourées de pelouses, dans l'île? Et des nuits brumeuses à Londres? Et dans Hyde-Park, des enfants rieurs en culotte courte jouant au soldat sous l'oeil grondeur des nurses? Nous qui avons volé tant de centaines et de milliers de milles, par beau temps, par tempête, par pluie et par neige, au froid, et au chaud, il ne nous faudrait pas une demi-heure de vol pour amérir devant une côte anglaise, une vraie côte anglaise, couronnée d'arbres, verte...

Huit jours de sol anglais, vraiment anglais, huit jours sans raids, sans morts, sans rapports, sans discipline; huit jours de liberté en bras de chemise et en sweater dans une auberge anglaise, à se lever tard d'un lit de plume à baldaquin, à absorber de la bière blonde devant un bar de chêne poli, à échanger des commentaires avec les vieux du village sur le Parlement, la température, l'impôt sur le revenu, le dernier meurtre.

Comme un halluciné parle d'eau à ses compagnons perdus dans le désert, il tirait de leurs coeurs les souvenirs précieux du home, les tournant et les retournant devant leurs yeux, comme autant de trésors à jamais perdus.

Trent s'éveilla le premier de l'espace d'hypnose où les avaient jetés

(Suite à la page 38)



CIREZ maintenant VOS PLANCHERS SANS LES FROTTER

Étendez seulement sur vos planchers et linoléums de la cire liquide sans polissage Old English — elle sèche en laissant un fini durable et luisant. A l'épreuve de l'eau et de la graisse. En vente partout.



CIRE LIQUIDE — SANS POLISSAGE Old English

AVIS

Si vous déménagez n'oubliez pas de nous aviser. Faites-nous connaître votre nouvelle adresse en remplissant la formule publiée en page 25.



Jolie Argenterie

avec NETTOYEUR OLD DUTCH

Old Dutch n'égrotine pas parce qu'il est fait de SEISMOTITE

ENR. AU CANADA

Achetez l'Old Dutch et économisez de trois facteurs. 1. Old Dutch dure plus longtemps. 2. Il n'égrotine pas. 3. Old Dutch vous offre une magnifique argenterie de qualité Wm. A. Rogers A1 Plus, faite par Oneida Ltd.—6 cuillers à thé, valeur au détail \$1.75, pour seulement 50c et 3 étiquettes Old Dutch. Envoyez le coupon aujourd'hui.

JOLIE ARGENTERIE

OLD DUTCH CLEANSER, Dépt. 168 P. 64 Macaulay Ave., Toronto.

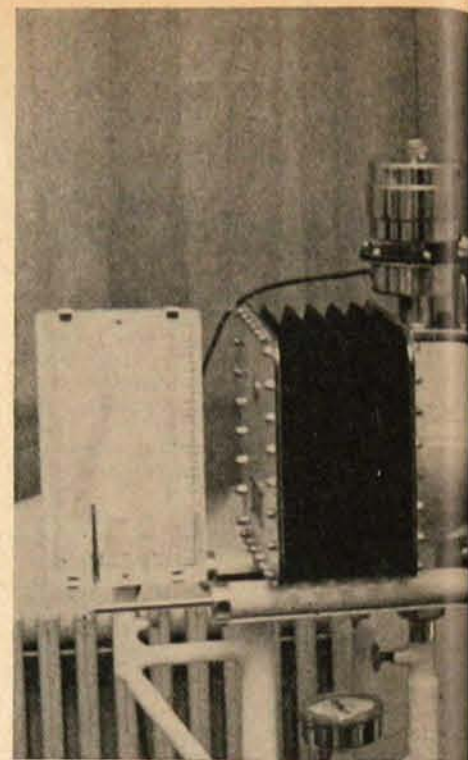
Ci-inclus... et... étiquettes Old Dutch pour lesquelles veuillez m'envoyer 6 cuillers à thé Commandez autant d'unités que vous voudrez. Cette offre, valable au Canada et aux États-Unis, expire le 31 décembre 1937.

Nom.....
Adresse.....
Ville..... Province.....



C'EST dans la splendide revue française *Votre Beauté* (no de Noël 1935) que l'on expose la transformation franchement renversante d'une humble dactylo aux traits irréguliers, à la démarche lourde, en une ravissante jeune femme, fraîche, vive, alerte et souple. Sous la magie d'un artiste de la chirurgie et de la médecine esthétiques, les lignes du corps se sont assouplies, les traits flous du visage précisés, le teint s'est éclairci tandis qu'une chevelure vaporeuse a dignement couronné une œuvre digne des plus grands peintres, des plus réputés sculpteurs. Les chefs-d'œuvre des uns et des autres, grâce à la science récente de la beauté corporelle, jaillissent de la toile, du bronze ou du marbre, pleins de vie, sous la forme d'une gracieuse jeune femme que le souci de vieillir n'importune plus. Sûre d'elle, du présent comme de l'avenir, la femme moderne possède, à la portée de sa bourse, le moyen de refuser de vieillir. C'est ainsi que Cécile Sorèl (de la Comédie Française) et Mistinguett, les célèbres vedettes de la scène parisienne, à soixante ans passé n'ont pas une ride et peuvent sans crainte affronter les feux de la rampe.

Bref, ce qui, il y a seulement quelques années était le privilège d'une élite restreinte de quelques femmes fortunées est maintenant devenu une banalité. Seuls évidemment les maris qui règlent la note trouvent sans doute le procédé moins banal, mais madame, toujours fraîche et pimpante, possède, dans le rayonnement d'une ligne impeccable, d'une peau sans ride, les arguments irréfutables



pour convaincre monsieur, qui n'en demande ordinairement pas davantage.

On n'imagine pas le nombre de femmes qui, chaque jour, subissent de véritables tortures pour être et rester belles. Mais la beauté n'a pas de prix. La chirurgie et la médecine esthétiques, qu'il ne faut pas confondre l'une avec l'autre, entretiennent aujourd'hui chez les femmes une éternelle jeunesse avec tous les charmes et les avantages qu'elle comporte. Rien n'est facile. Plus que personne, les charmantes suppliciées en savent quelque chose. Consistant à corriger, à coups de scalpel, certaines imperfections, telles les joues tombantes, les rides, la gorge tombante ou trop abondante, un nez outrageusement retroussé, un menton en galoche, la chirurgie esthétique est nécessairement plus brutale que la médecine, laquelle s'applique surtout, au moyen de traitements appropriés, à maintenir l'organisme sain, à redresser les défauts du corps par des massages et des exercices physiques. Le traitement de l'obésité notamment ou la simple conservation de la ligne, chère aux femmes... et aux hommes, exigent une attention de tous les instants, et relèvent de la médecine esthétique.

Dès leur entrée dans l'un de ces établissements affectés aux soins de la beauté, les clientes, sous la direction d'un médecin attaché en permanence à la maison, passent d'abord un examen médical complet. On détermine la pression du sang, les affections de l'organisme ou de la peau, après quoi le traitement de base, — diète, massages, bains, exercices, soins de la peau — est soigneusement ordonné.

REFUSEZ DE VIEILLIR



Selon le cas, les bains de lait pasteurisé incomparables pour satiner la peau, les massages faciaux destinés à maintenir et fixer la rigidité des pores, les bains minéraux, etc., etc., sont prescrits.

Des cliniques spécialisées dans ce genre de traitement et outillées d'une façon très moderne, telle la clinique d'Ida Rubinstein, à New-York et à Paris notamment, sont à la disposition des clientes.

Ainsi la science moderne a-t-elle résolu le dangereux problème de la vieillesse pour la femme, assurant son triomphe, quel que soit par ailleurs le fardeau des années, et ne négligeant rien afin de perpétuer sa beauté. Aussi

bien, la femme moderne n'a-t-elle plus le droit de regarder mélancoliquement en arrière; tout son effort doit au contraire se porter en avant sous l'impulsion de sa jeunesse retrouvée.

Mesdames, refusez de vieillir!



DOULEURS SUR TOUT LE CORPS

Kruschen l'a complètement rajeuni

Lisez l'expérience de cet homme qui souffrait tellement du rhumatisme que parfois il ne pouvait travailler:—

"Il y a une dizaine de mois, écrit-il, je souffris atrocement de rhumatisme et de névrite. Les douleurs se faisaient sentir sur tout le corps et certains jours je ne pouvais même pas me lever pour aller à mon travail. Un ami vint me voir et me suggéra d'essayer les Sels Kruschen. Ayant suivi son conseil, je constatai que les douleurs disparaissaient peu à peu. Depuis, je n'ai pas manqué une journée de travail, grâce aux Sels Kruschen, et je me sens tout rajeuni." — A. R.

Le rhumatisme provient souvent d'un excès d'acide urique dans l'organisme. Deux des ingrédients des Sels Kruschen contribuent surtout à dissoudre l'acide urique. D'autres ingrédients aident la nature à éliminer de l'organisme l'acide dissous.



Enlevez vos cors pour toujours avec cette nouvelle méthode facile

VOUS pouvez maintenant abandonner l'ancienne méthode de couper les cors, car non seulement ceux-ci repoussent-ils alors plus gros qu'auparavant, mais il y a aussi danger d'infection et d'empoisonnement du sang.

Employez plutôt la méthode Blue-Jay à double action. Elle commence d'abord par enlever tout de suite la douleur en éliminant la pression puis, en 3 jours, fait disparaître le cor avec sa racine. — Les cors exceptionnellement opiniâtres peuvent exiger une seconde application. Blue-Jay est invisible et s'applique aisément. Il ne colle pas au bas. 25c pour 6 chez les pharmaciens.

EMPLÂTRE ANTICOR
Scientifique Bauer & Black
BLUE-JAY

* Une sorte de tampon de cellules mortes en forme de racine. Laissez en place, cette racine peut favoriser un nouveau développement.



les paroles évocatrices de Devereux. Il tenait dans sa main, à son insu, le poing crispé de Skippy. Smith, cariatide sculptée, ne détournait pas les yeux du firmament. La lampe n'éclairait pas le visage de Foulkes, seulement le bout de ses doigts fermés sur sa manche était blanc.

— Tais-toi Devereux, gronda la voix dure de Trent.

Devereux se retourna; ses yeux bruns rencontrèrent le regard impérieux de son camarade.

Il baissa les paupières.

— Je divaguais, dit-il.

— Smith, apportez d'autres lampes on ne voit rien ici, ordonna Trent.

— Je monte me coucher, murmura Devereux.

— Qu'est-ce qu'il a? demanda Trent.

— Partie d'échecs? suggéra l'autre. Skippy jouera le vainqueur.

— Ça va.

Skippy leur versa des verres et s'assit pour suivre la partie.

— Qu'est-ce qu'il a? répéta Trent.

Foulkes d'un coup d'œil lui indiqua Skippy.

— Une femme sans doute, grogna-t-il. Elle l'aura oublié pour un officier d'état-major.

Il se mit à rire, mais sans gaieté:

— Ça lui a fiché le mal du pays.

— Vous, Foulkes, demanda Skippy vous n'avez pas d'amie?

Les yeux pâles de Foulkes reprisent leur expression de résignation.

— Je suis marié, répondit-il brièvement. Je n'ai jamais vu mon second enfant: il aura un an dans trois jours.

— Et l'amie Trent?

Foulkes, cette fois, rit de bon cœur.

— Un vrai marin, l'amie Trent. Il les aime et les quitte.

C'est-à-dire qu'il les aimait et les quittait, avant cette guerre...

— Pauvre Trent! dit Skippy, les yeux sur le profil du capitaine penché sur l'échiquier.

Trent, toutefois, ne sembla pas les avoir entendus:

— Echec et mat! dit-il.

Foulkes bailla.

— J'étais distrait, dit-il en se levant; d'ailleurs, je m'endors.

— Revanche?

— Non. Pour moi dodo, un beau lit blanc, mon oreiller, mes rêves...

— Trop de whiskey, Foulkes, tu deviens balourd.

— Toi, pas assez, rétorqua Foulkes, tu m'attristes. Bonsoir Skippy; bonsoir vieux.

— Bonsoir Teddy, dit-elle.

Elle se leva à son tour, s'étira.

— Je crois que je vais l'imiter, dit-elle.

— Vous ne jouez pas?

— Non. Vous ne vous endormez jamais, Paul?

— Huit heures me suffisent d'habitude, quatre, les jours de vol.

— Je vous envie, dit-elle. Moi, je resterais étendue des jours entiers.

Elle se laissa retomber sur le sofa.

— Quel calme! soupira-t-elle, les mains croisées derrière la nuque.

Lui, debout, la contemplait si belle malgré son "sweater" rude, ses cheveux lissés et sa peau sans fard. Il nota les cernes qui soulignaient les beaux yeux gris, et le pli amer qu'avaient imprimé six mois de guerre à la belle bouche sinieuse.

— Fatiguée, Skippy?

— Jusqu'à la moëlle des os.

— Malade?

— Non. Sommeil bon, appétit solide, résistance intacte.

— Moral?

— Peut-être. Vous savez, une espèce de dégoût prononcé, une haine grandissante de l'effort.

— Oui, je sais, Skippy. J'ai moi-même traversé ce stage. On se réveille, un beau matin, saturé de raids, de discipline, d'avions, de tout le tremblement enfin. Nous autres ma-

rins, perpétuels exilés, nous connaissons bien le phénomène. Il affecte chacun selon son caractère: vous avez vu Devereux tout-à-l'heure. Seulement, il faut se dominer. Il y a les responsabilités, les vies d'hommes qui nous sont confiées, le danger d'une minute de défaillance.

— Vous, Paul, vous réussissez toujours à contrôler vos sentiments comme vos idées ou vos paroles? demanda Skippy.

— Non, dit-il. Jusqu'à ce jour, mais...

Il hocha la tête.

Elle l'observait qui se confiait, masque tombé. D'habitude, c'était le plus réservé des quatre. Plus jeune que Devereux et Foulkes, capitaine de vaisseau et chef d'escadrille à un âge où d'autres sont à peine lieutenants, il ne se permet guère plus de détenir à la maison qu'avec ses subalternes.

Sa compétence absolue, son courage, son sang-froid le mettaient hors de pair dans l'admiration de ses hommes comme dans l'estime de ses chefs. Si la position de Skippy dans l'escadrille lui avait révélé la sollicitude de Trent pour le bien-être de ses hommes, son amour de la mer et de l'air, elle n'avait jamais pu jusqu'à ce jour pénétrer la défense de raideur et de cynisme derrière laquelle il dissimulait sa vraie personnalité d'homme. Quelquefois, il lui semblait que Trent était dévoré d'ambition et de dureté; quelquefois, comme ce soir... il lui faisait souvenir qu'elle était femme.

— Vous aussi, dit-elle, le spleen vous mord au cœur.

Tout de suite, il se reprit et, avec un sourire méprisant:

— Pas pour moi, le mal du pays, dit-il. La patrie d'un vrai marin, c'est son vaisseau. Je considère cette île comme je considérerais un dreadnought, et je m'en trouve bien.

— Ainsi, la guerre?

— Je fais mon métier, voilà tout.

— La mort?

— Risque professionnel.

Elle se tut: cette soudaine brutalité la révoltait.

— Le ridicule, Skippy, serait de trouver la mort par la faute de ses nerfs, de sa négligence.

— Il n'y a personne qui la regretterait cette mort?

— Personne, dit-il brièvement.

— Foulkes, Devereux?

— Oh! Les copains accepteraient cela avec philosophie.

— Moi?

— Vous? demanda-t-il, surpris.

Elle vit sa mâchoire s'avancer et tendre les muscles fermes de ses joues.

— Vous, mon Dieu, Skippy, feriez comme les autres. Vous deviendriez chef d'escadrille à ma place, une belle promotion...

Il hésita; et, ses yeux durs fixés sur elle, ajouta plus bas.

— Pour une femme.

Elle blêmit, mais se maîtrisant:

— Ainsi, Trent, tout ce temps, vous n'avez pas changé d'avis sur mon compte. La gloriole, la satisfaction d'une curiosité de femme, la sensation, voilà sans doute tout ce que je suis venue chercher ici?

— Rien ne vous forçait à combattre. Vous auriez dû rester à la maison.

— Sans connaître mon passé, sans m'avoir demandé mes motifs, vous m'avez jugée et condamnée! dit-elle. Si j'étais un homme, ajouta-t-elle, comme je vous rentrerais votre insulte dans la gorge.

— Mais vous êtes une femme, dit-il.

Elle se leva et, de son poing fermé, le frappa sur la bouche.

La figure de Trent prit une couleur de cendre, tandis qu'un filet de sang gicla de sa lèvre sur son menton.

On eût pu toucher le silence du doigt. Ils ne baissaient les yeux ni l'un ni l'autre.

— Petite brute! murmura-t-il enfin.

Il lui tourna le dos et monta lentement vers sa chambre.

IX

— Cette fois, dit Devereux, ça y est!

Les trois officiers levèrent la tête en même temps. Devereux se débarrassa de sa casquette, s'assit, en tendant à Foulkes et Trent les grandes enveloppes officielles.

— Vos instructions, dit-il.

Skippy continua de manger et de lire le roman ouvert devant son assiette. Son déjeuner terminé, elle enfila sa tunique, ajusta sa casquette.

— Faulkner, dit Trent, sans lever les yeux des feuilles déployées devant lui.

— Sir?

— Vous allez prendre le service aujourd'hui.

— Bien, sir. Reconditionnement usuel?

— Nous volons à l'aube.

— Bien. Plein d'essence, d'huile et de munitions?

— Plus que cela. Tout le tremblement. Vol d'essai à cinq heures.

— Very good, sir.

Ayant salué, elle disparut. Ils entendirent son pas léger qui s'éloignait. Devereux et Foulkes échangèrent un long regard désapprouvateur. Une question leur brûlait les lèvres depuis deux semaines, mais ni l'un ni l'autre n'osait la poser.

Au café, Trent remarqua.

— Au fond, ces instructions nous laissent la plus grande liberté d'action.

— Ça se résume à trois choses, dit Foulkes. Ton escadrille Paul, fournit une patrouille de reconnaissance à la tombée du jour. A l'aube, si cette patrouille localise l'ennemi, nous nous envolons en groupe. Objectif: l'escadre de bataille ennemie. Retour pour d'autres torpilles. Raid de poursuite contre les restes ennemis.

— Si l'ennemi est vaincu, dit Devereux.

— Il le sera, répondit Trent.

— Si nos croiseurs le rejoignent.

— Ils le rejoindront.

— Si ta patrouille le trouve, ajouta plaisamment Foulkes. On aurait dû confier une aussi délicate mission à la seconde escadrille. Enfin, c'est une corvée de moins pour nous. Au fait, qui enverras-tu?

— J'irai moi-même, dit Trent.

— Impossible, protesta Devereux. Ta place est avec ton escadrille pour le raid.

— Ça n'a aucune importance. Purdey ou Roberts...

— Purdey rejoint la flotte ce soir sur le destroyer Mousquet. Il dirigera de là la liaison. Roberts reste à la Base.

— Alors c'est moi qui commande le groupe en vol?

— Oui.

— Hum.

Il hésita un instant.

— Bon, j'enverrai Marshall.

— La besogne appartient de droit à Skippy, dit doucement Devereux.

— Je suis maître de mon escadrille.

— Personne ne le conteste, Paul. Mais si tu passes cette mission à un moins ancien que Skippy.

— Nous avons toujours été bons amis, interrompit Trent. Si vous voulez que ça dure, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Devereux se dressa, et, très sérieux.

— J'aimerais Skippy à mille milles d'ici, dit-il simplement. Mais je songeais au bien du service. Je songeais que le sort de cent mille hommes dépendra d'une seule personne cette

(Suite à la page 46)

LES IMPRIMÉS DE LA NOUVELLE SAISON



7223

7218

7223 Un modèle qui s'harmonise avec les nouveaux imprimés. Rien de plus charmant que la gaieté de leurs coloris quand on enlève son manteau. Le corsage est plissé à la partie de l'épaule, de même que les manches demi-longues. Jupe ondulante. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ de crêpe de soie imprimé (pouvant s'employer en tous sens) en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

7218 Le peplum est une des dernières modes venues de Paris. La blouse ajustée et boutonnée de cette robe deux pièces, ondule largement à la taille. Manches courtes bouffantes. La jupe à lés a plus d'ampleur derrière que devant. Petite ceinture nouée. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4 verges de crêpe imprimé en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

DÉTAILS INGÉNIEUX ET ORIGINAUX



7214

7203



7227

7214 Élégance, nouveauté, jeunesse et fraîcheur, rien ne manque à cette robe particulièrement chic pour une croisière. Les touches de couleur des poches en diagonale, les boutons et la joliesse de l'encolure semblable à des rayons de soleil, accentuent la valeur des biais de galon qui en sont l'unique garniture. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{1}{4}$ verges de toile de soie en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

7203 C'est un plaisir de posséder une de ces excellentes robes, extrêmement simples et pour toutes occasions. Plis creux devant et derrière la jupe, plis piqués au corsage; boutons, boucles et nervures de couleur vive, et voici un modèle aussi pratique que confortable. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{1}{2}$ verges de crêpe en 39 pouces, et $\frac{3}{4}$ de verge de tissu contrastant. 12 à 20 et 30 à 44. Prix: 45 sous.

7227 Cette sobre garniture au point de piqure nous vient de la Riviera. On en voit tant et plus sur les vêtements les plus élégants. Ici, le point souligne les poches, l'encolure et les manches. Cette robe change aussi souvent d'aspect que l'on varie la couleur de l'écharpe. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{1}{4}$ verges de crêpe de coton en 39 pouces, et $\frac{1}{2}$ verge d'imprimé en 39 puches. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 35 sous.

VERS LES DOUCEURS PRINTANIÈRES



7212

7212 Une idée neuve pour donner une apparence nouvelle à la robe chemisier: largeur des épaules, ampleur des manches. Les poches sont piquées et la jupe large forme godets. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de soie imprimée en 39 pouces. 12 à 20 ans, et 30 à 38. Prix: 45 sous.

7193 Des détails inédits rompent la ligne rigoureusement classique de la robe chemisier et lui donnent une note plus élégante. A remarquer: la longue ligne de piqûres des épaules jusqu'aux plis du devant de la jupe et les quatre poches en pointe, genre "toit". Métrage: pour un 36 (18 ans), 2 $\frac{3}{4}$ verges de flanelle en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 46. Prix: 45 sous.



7193



7209

7209 Lignes sobres, mais gracieuses et bien féminines. Pour lui donner l'ampleur voulue, le corsage est froncé au grand empiècement rond et uni. Plis aux manches et jupe parés. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de soie imprimée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.



7209



7205

7205 Robe de crêpe, genre tailleur, aux lignes douces et aminçissantes, une des plus grandes vogues du moment. Elle a un cachet de distinction avec ses épaules carrées, ses manches courtes, ses petits boutons carrés et son collet à longues pointes. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ de crêpe Celanese en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

EVEILLEZ-VOUS COMME UN HOMME DES CAVERNES!

Sautez hors du lit, plein de vie. Dites adieu à la paresse et à la fatigue matinales. Jouissez d'une santé radieuse.

Bannissez la rançon du genre de vie moderne. Mettez fin à la fatigue, à la paresse, à la mauvaise bouche et aux maux de tête du matin. Levez-vous plein d'énergie et dispos. C'est si facile! Suivez l'exemple de ceux qui ont recouvré toute leur santé et leur énergie, grâce aux Fruit-a-tives. Ordonnance d'un célèbre médecin canadien, les Fruit-a-tives contiennent des extraits de fruits et d'herbes et elles tendent à normaliser l'action du foie, à stimuler l'écoulement de la bile, aidant ainsi quatre autres organes vitaux... elles débarrassent les intestins de déchets et de poisons... tendent à enlever les acides et les poisons du sang. Les effets toniques uniques des Fruit-a-tives redonnent de l'énergie et de la santé. Essayez donc les Fruit-a-tives aujourd'hui. En vente partout. Le prix est bas, 25c et 50c. Pour votre protection, refusez les succédanés. Exigez les "Fruit-a-tives".

NÉURALGIE RHUMATISME RHUME GRIPPE

seront immédiatement enrayés par l'usage des capsules

U-No

En vente partout:
en boîtes de 25c, 60c, \$1.00, \$2.00

Laboratoire U-No, Montréal
Distributeurs: LYMANS Ltd.



Mères!

Vos enfants sont-ils faibles, anémiques, déprimés, sans énergie, nerveux, sans appétit, maigres?

Donnez-leur le tonique ZYMOPHOS et vous les verrez vite revenir à la santé, pleins d'entrain et d'énergie.

Le tonique ZYMOPHOS contient les ingrédients nécessaires pour renforcer le sang, les os, les nerfs et les muscles si essentiels au développement des enfants.

Le tonique ZYMOPHOS est vendu dans toutes les pharmacies au prix de \$1.00 la bouteille.

Exigez-le. Aussi expédié directement sur réception du prix.

Adressez à
LABORATOIRES LORBIS
Boîte postale 424, Station M, Montréal.

Tonique

ZYMOPHOS

Le tonique hautement recommandé



7186

7197

7214

Simplicité et élégance

7186 Dessinée spécialement pour les femmes qui ont de l'embonpoint, cette robe est de lignes amincissantes; le plastron se continue la ceinture attachée dans le dos. Métrage: pour un 40, 4¼ verges de crêpe de soie en 39 pouces. 34 à 52.

7214 Cette robe convient à toutes les tailles; elle est de lignes sobres avec ses manches amples serrées au-dessous du coude, ses deux remplis piqués sur les épaules et le joli nœud de l'encolure. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3¼ verges de soie imprimée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44.

7197 Les moindres détails de cette robe concourent à son élégance: le collet seyant, les plis obliques de l'encolure, la forme des manches, la jupe ajustée. Métrage: pour un 40, 4 verges de crêpe de soie en 39 pouces, et ¾ de verge de tissu contrastant en 32 à 39 pouces. 34 à 52.



7194

7241

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West, Toronto.



7194 Les adolescentes aimeront la grâce de ce modèle, genre tyrolien, avec jupe à bretelles et blouse légère à manches bouffantes. Métrage: pour un 34 (16 ans), 2 verges de lainage en 54 pouces, et 2¼ verges de mousseline suisse en 32 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38.

7241 L'encolure haute, les manches bouffantes, la ceinture large gracieusement nouée, la parure de fleur du corsage confèrent à cette robe un cachet de distinction. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3¼ verges de soie en 39 pouces, et ¾ de verge de tissu contrastant en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 40.

7232 Nouvelles caractéristiques du costume swag-ger: la jaquette plus courte à pli plat dans le dos, deux poches pliquées d'une forme nouvelle et la jupe ondulante. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de lainage écossais en 54 pouces, 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

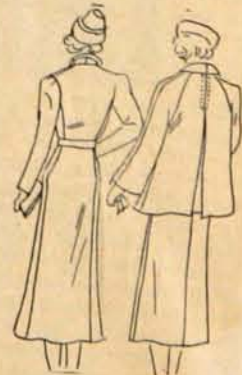


7232

7226 Manteau de coupe simple et nette qui peut se porter des années et avec toutes les robes. Bien ajusté du haut, il est légèrement en forme du bas; l'ampleur des manches est bien proportionnée. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges d'étoffe à manteau en 54 pouces, 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.



7226



Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West, Toronto.

"Me voici, à dos de mulet!"



HOTEL MIRADOR UXACO, MEXICO

Chère Anne -

Me voici, à dos de mulet! Le Mexique est merveilleux et je ne me suis jamais autant amusée.

Pas un seul instant de mon voyage n'a été perdu - contrairement à ce que j'avais crains. Merci pour m'avoir recommandé Modess!

Tu avais raison: Modess est la seule serviette vraiment confortable que je connaisse. Quel soulagement que de n'avoir pas à craindre l'irritation, surtout lorsqu'il est difficile de changer fréquemment.

Demain, nous partons pour



SERVIETTES SANITAIRES

Modess

Plus douces! Plus sûres!

Document Humain No 454
EXTRAIT D'UNE LETTRE ACTUELLE

"A un hôpital de Montréal le BOVRIL est à l'honneur... Depuis plusieurs années je l'emploie pour mes malades et les résultats merveilleux que j'en obtiens m'ont depuis longtemps convaincu de ses qualités..." 37-14 FR

BOVRIL peut vous aider aussi!



LES ESSENCES CULINAIRES
JONAS
NE SE REMPLACENT PAS

Elles sont plus pures, plus riches, plus fortes et plus économiques.

EN VENTE PARTOUT



Pilules de Beauté

de Madame SYBIL
BEAUTE — FERMETE DE LA POITRINE

Le traitement de MADAME SYBIL est garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales. IL DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la POITRINE. Peut être pris en tout temps, pendant la MATERNITE, MENSTRUÉS, etc.

Excellent pour personnes MAIGRES et NERVEUSES. Bienfaisant pour la santé comme TONIQUE pour RENFORCIR. Convient à la JEUNE FILLE comme à la FEMME.

PENDANT L'INTRODUCTION, BOUTEILLE de \$1.50 pour \$1.00

TRAITEMENT DE 6 BOUTEILLES POUR \$5.00

Pour renseignements confidentiels gratuits téléphonez à L.A. 1015 ou passer au bureau de 2 h. à 9 h. p. m. tous les jours. Expédition sous enveloppe ordinaire. Livraison rapide et courtoise dans toutes les parties de la ville.

LE LABORATOIRE "J.-A. NOSSIOP Enrg."

124 est, Boulevard St-Joseph — Lancaster 1015



Dept. 10
Caisier Postal No 27
Station B-Montréal



"Vous devriez voir Lionel se tailler dans
mon **PATÉ DE THON**
dit la mère de
**LIONEL CONACHER, membre des
fameux "Montreal Maroons"**

● "Mon fils dit que personne ne fait des croûtes aussi tendres que les miennes, j'en accorde le crédit à la 'Magic'."

"Je cuisine depuis un bon nombre d'années et j'ai appris que pour avoir une croûte parfaite—une croûte vraiment savoureuse — il faut employer la meilleure poudre à pâte. C'est pourquoi je me sers toujours de la 'Magic'. Elle ne fait jamais défaut".

*La Poudre à Pâte "Magic" est recommandée par les plus grandes autorités culinaires du Canada. Elle ne coûte pas cher—il en faut pour moins de 1c par cuisson!



NE CONTIENT PAS D'ALUN—

Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni ingrédient nuisible.



FABRIQUÉE AU CANADA

**PÂTÉ DE THON AVEC
CROÛTE DE RONDELLES
AU FROMAGE**

La recette de Madame Conacher est excellente pour un repas de carême. Elle transforme un dîner maigre en un repas vraiment délicieux et satisfaisant. Le pâté de thon goûte même meilleur que le pâté de poulet, et c'est à peine s'il coûte le tiers du prix.

Pâté de thon

- | | |
|-------------------------------|----------------------------|
| 1/2 tasse piment vert tranché | 1 c. à thé sel |
| 2 tranches oignon | 3 tasses lait |
| 3 c. à soupe beurre | 1 1/2 tasse thon égoutté |
| 6 c. à soupe farine | 1 c. à soupe jus de citron |

Faites fondre le beurre; ajoutez piment et oignon et cuisez jusqu'à attendrissement. Ajoutez la farine et brasses pour bien mélanger. Ajoutez le sel, puis le lait lentement, brassant constamment jusqu'à ce que le mélange soit lisse et épais. Portez au point d'ébullition et faites bouillir 2 minutes. Ajoutez les ingrédients qui restent. Versez dans un grand plat à cuire et couvrez de rondelles au fromage. Suffisant pour 8.

Rondelles au fromage

- | | |
|----------------------------------|--|
| 1/2 tasse farine | 3 c. à soupe shortening |
| 3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic" | 1/2 tasse lait ou moitié lait moitié eau |
| 1 c. à thé sel | 1/2 tasse fromage râpé |
| Quelques grains cayenne | 2 piments hachés |

Tamisez ensemble les quatre premiers ingrédients; incorporez le shortening avec soin à l'aide d'une fourchette. Ajoutez le liquide et faites une pâte molle. Tapotez sur planche enfarinée jusqu'à ce que l'extérieur paraisse lisse. Abaissez à une grandeur de 8" x 12" et parsemez de fromage et de pimento. Roulez comme pour un rouleau à la géline en commençant par le côté étroit. Avec un couteau tranchant, coupez en 8 tranches. Abaissez-les légèrement et posez-les sur le dessus du mélange en crème. Cuisez à four chaud (450° F.) environ 30 minutes, jusqu'à brunissement.

GRATIS! LIVRE DE CUISINE "MAGIC" — Pour l'obtenir écrivez à Gillett Products, Fraser Ave., Toronto 2, Ont. Dépt

DELICIEUX...



CHOU FARCI AU FROMAGE

Prenez de la chair à saucisses, mêlez avec une pincée de persil une pointe d'ail, un oignon et six cuillerées de champignons hachés. Faites blanchir un gros chou; rafraîchissez et égouttez; prenez six ou sept feuilles des plus larges, supprimez-en les côtes et avec elles foncez une casserole beurrée et panée. Mettez de côté quatre autres feuilles de chou, puis hachez le restant. Exprimez-en l'eau et mettez-le dans un plat; assaisonnez avec poivre et sel, saupoudrez avec du parmesan. Etalez sur le fond de la casserole une couche de hachis et sur celui-ci une couche de chou; remplissez ainsi la casserole, en saupoudrant les choux avec un peu de fromage. Couvrez avec les feuilles le service et avec des bardes de lard, arrosez avec un peu de beurre et cuisez trois heures et demie à feu doux. Egouttez la graisse du chou et renversez-le sur un plat, arrosez de bon jus et servez.

MOUSSE DE CHOU-FLEUR SAUCE HOLLANDAISE

Faites cuire le chou-fleur, égouttez-le à fond et passez-le au tamis. Ajoutez à cette purée le tiers environ de son volume de béchamel assez épaisse, assaisonnez fortement et liez la préparation avec un œuf entier et trois jaunes. Versez le mélange dans un moule beurré et faites cuire au bain-marie, dans le four, pendant une demi-heure. Démoulez cette mousse sur un plat rond et nappez-la avec une sauce hollandaise préparée de la façon suivante: faites réduire dans une petite casserole un peu de vinaigre avec une prise de poivre; quand il ne reste plus que quelques gouttes de vinaigre, ajoutez-y trois jaunes d'œufs, un peu de sel et une noisette de beurre. Avec un fouet, tournez rapidement ces jaunes au bain-marie jusqu'à ce qu'ils soient devenus comme une crème. Incorporez alors, peu à peu, 6 onces de beurre fin à la sauce.

HUITRES SOUFFLEES A LA BOSTON

Détachez de leurs coquilles de belles huitres, mettez-les dans une casserole à mesure et faites-les pocher deux minutes dans leur eau. Egouttez-les et assurez-vous qu'il ne reste pas de débris de coquilles après les chairs. D'autre part, préparez une tasse à café de béchamel assez épaisse, bien relevée, mais peu salée. — Ajoutez à cette sauce — hors du feu — du beurre, du gruyère râpé, trois jaunes d'œufs et un gros blanc d'œuf en neige. Après avoir nettoyé convenablement les coquilles des huitres, mettez dedans une cuillerée de béchamel, posez dessus une lame de gruyère sur laquelle vous placez l'huitre pochée, recouvrez le tout avec la béchamel, laissez à four modéré pendant sept minutes environ... Servez sur une serviette.

FRIANDS DE POMMES DE TERRE

Lavez quelques pommes de terre, faites-les cuire dans un peu d'eau salée; enlevez la peau quand les pommes de terre sont un peu refroidies; écrasez-les et ajoutez-y de la farine de façon à obtenir une pâte qui ait assez de consistance pour pouvoir se rouler de l'épaisseur d'une pièce de monnaie. Coupez dans cette pâte des losanges d'un pouce de largeur. Jetez les losanges dans une bonne friture un peu chaude. Laissez dorer et égouttez.

HORS-D'OEUVRE JEANNOT

Faire durcir trois œufs; les éplucher, hacher les blancs et les jaunes séparément; hacher également une forte poignée de câpres, puis la même quantité de cornichons et trois cuillerées de persil. Faire dessaler douze anchois, en détacher les filets, les ranger dans le milieu du plat. Semer tout autour des petits bouquets séparés de blancs d'œufs, persil, jaunes d'œufs, câpres, cornichons; assaisonner d'huile, vinaigre, poivre et sur les œufs seulement un peu de sel.

EXQUIS... » » »

BRIOCHE FRITE

Couper des tartines de brioche et les faire frire au beurre. Les disposer sur un plat. Faire chauffer dans une casserole un pot de gelée de groseille ou de framboise, en y ajoutant un peu d'eau et de kirsch. Y mettre également quelques fruits confits qui serviront à décorer. Verser cette sauce chaude sur les brioches frites et servir.

On peut encore se servir de tranches de mie de pain rassis; on les trempe dans du lait pendant un quart d'heure. On les égoutte puis on les enduit avec un jaune d'œuf délayé dans un peu de lait et on les fait frire au beurre.

CASSEROLE DE POULET

Détail: 1 poulet, lard salé, 2 oignons, 1 boîte de blé-d'Inde, 1 boîte de fèves en gousse, 1 pinte d'eau bouillante, 1 boîte de tomates, patates, farine, sel et poivre.

Mode de préparation: Couvrir le fond d'un grand chaudron de lard salé, ajouter l'oignon, puis le poulet et laissez cuire doucement pendant 3 heures. Verser alors les tomates et les patates et terminer la cuisson. Si la sauce est trop claire, l'épaissir avec de la farine. Assaisonner encore si nécessaire.

TOT-FAIT AU FROMAGE

Une tasse de miettes de pain rassis; 1 tasse de lait; 1 cuillerée à soupe de beurre; 1 demi-tasse de fromage doux râpé; 1 œuf, ½ cuillerée à soupe de moutarde et la même quantité de sel et de quelques grains de poivre de cayenne. Ajoutez le lait aux miettes de pain dans une casserole et laissez reposer environ quinze minutes. Ajoutez le beurre et les assaisonnements. Chauffez lentement et ajoutez en brassant l'œuf légèrement battu. Faites cuire une minute puis ajoutez le fromage râpé. Dès que le fromage est fondu, versez sur une tranche de pain grillé ou sur des biscuits croquants, sur un plat chaud.

CROUTES AUX ABRICOTS

Couvrez le fond d'un moule plat beurré de tranches de pain rassis aussi grandes que possible. Saupoudrez fortement de sucre. Faites-le mijoter sur le fond de beurre, à feu très doux. Pelez des abricots, enlevez les noyaux, coupez-les en deux. Posez les moitiés d'abricots sur la mie de pain, l'intérieur en dessus. Dans chaque trou, mettez une noisette de beurre frais et une bonne pincée de sucre. Mettez au four et faites cuire à feu vif en veillant à ce que les abricots ne brûlent pas. Retirez et saupoudrez de sucre.



POISSON BLANC ROTI

Tranchez le poisson blanc et placez sur un plat avec du poivre et du sel. Egouttez au-dessus, le jus d'un citron et laissez reposer ainsi pendant une heure. Alors saupoudrez de farine, et faites frire d'un brun clair. Servez avec les sauces suivantes: 2 cuillerées à table de beurre dans une casserole à rôti, lorsque fondu, ajoutez 2 cuillerées à table de farine. Brassez jusqu'à ce que la pâte soit douce et ajoutez 2 tasses d'eau froide. Brassez jusqu'à ce qu'elle devienne épaisse et ajoutez le poivre et sel. Enlevez du feu et ajoutez 2 jaunes d'œufs battus et le jus de la moitié d'un citron.

ASPERGES AU FROMAGE

Préparez et opérez comme pour des asperges ordinaires; lorsqu'elles sont bien égouttées, coupez en petits morceaux les parties tendres; râpez du fromage gruyère et parmesan par parties égales, assaisonnez-le de poivre et d'un peu de muscade. Beurrez un plat à gratin, placez-y une couche d'asperges, puis une couche de fromage, et continuez ainsi jusqu'à ce que le plat soit rempli, mais en terminant par une couche de fromage; arrosez avec du beurre fondu et faites prendre couleur au four du fourneau ou avec feu dessus et dessous. Servez dans le même plat.



Glaçage au Chocolat 5-Minutes, de Margot Magique

Jamais trop coulant—jamais trop clair—jamais trop granuleux!

2 carrés de chocolat non sucré
1 boîte de Lait Eagle Brand, condensé sucré
1 cuil. à soupe d'eau

Faites fondre le chocolat au bain-marie. Ajoutez le Lait Eagle Brand Condensé Sucré; remuez pendant 5 min. au-dessus d'eau bouillante jusqu'à liaison parfaite. Ajoutez l'eau. Faites refroidir. Étalez

sur le gâteau froid. Suffisamment pour garnir et recouvrir un gâteau de 2 étages (9 pouces diam.), pour glacer le dessus et les côtés d'un gâteau en forme de pain, ou pour 24 petits gâteaux.

AVIS: Vous ne pouvez réussir—et vous ne réussirez pas cette recette avec du Lait Evaporé. Employez le Lait Eagle Brand Condensé Sucré—le Lait Magique.

GRATIS! Un livre de cuisine en rotogravure, avec recettes magiques en raccourci

Tartes! Gâteaux! Bonbons! Petits Fours! Poudings! Crèmes Glacées (sorbetière ou réfrigérateur automatique)! Sauces à Salades! Tous faits par des moyens raccourcis, magiques, nouveaux et d'une simplicité merveilleuse! Toujours réussis! Adressez-vous à The Borden Company, Limited, Dépt. MF-R2, Yardley House, Toronto 2, Ontario.

Nom

Rue

Ville

Prov.

(Ecrire nom et adresse lisiblement.)

Ce coupon peut être collé sur une carte-postale à un sou.



JEAN BOIT



OXO



POILS Partis
FIGURE LEVRES MENTON

Délaissée! J'ai déjà été ainsi, avec de vilains poils sur la figure... délaissée... découragée. Dépilatoires, cires, liquides, rasoir même, tout échouait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté et le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT: "Comment se débarrasser des poils superflus", explique cette méthode et ses succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mlle Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-707, Toronto, Ontario, Canada.

JOUEZ LA GUITARE HAWAIIENNE **GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES**



APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiement faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIIENNE
251 W RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.

ANTALGINE
Maîtrise douleurs périodiques, rhumes, la grippe — n'affecte pas le cœur.

PILULES PERSANES
Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Pilules Persanes
Société des Produits Persans
408, rue Notre-Dame, Est, Montréal

— nuit; je songeais tout simplement que de nous tous Skippy est la personne toute désignée par son expérience et son habitude de la navigation solitaire pour ce genre de service.

— Et puis?
— Et puis, Trent, interposa brusquement Foulkes avec une énergie inaccoutumée, ce serait un assez sale tour que de vider une querelle personnelle sur des questions de service.

— Qui le saurait?
— Nous.
Trent hésitait, partagé entre son amour-propre et quinze ans de discipline qui parlaient par la bouche de ses camarades.

— Je verrai, dit-il.
— Singulier service que nous rendons à Skippy, remarqua Foulkes, quand ils furent seuls. Nous venons de multiplier par cent ses chances d'y rester.

— Je ne songeais pas à Skippy, dit Devereux, sans quoi...

— A quoi songeais-tu?
— Te souviens-tu Foulkes du paragraphe des Articles de Guerre.

— Oui, répondit-il gravement. Ça finit ainsi: "... La Marine dont dépendent, Dieu aidant, la prospérité, la sécurité et la force du royaume".

— Bon, maintenant aux hangars. Torrance avait observé à la lorgnette le vol d'exercice et de contrôle du groupe d'escadrilles.

— Le groupe est en superbe condition, grâce à vous Purdey, remarqua-t-il comme, un à un, les hydravions se posaient et reentraient.

— Oui. Je donnerais dix ans de ma vie pour voler avec les garçons demain, soupira celui-ci.

— Et moi donc Purdey, que ne donnerais-je pas pour la passerelle d'un croiseur cuirassé dans la danse de demain!

— C'est juste, sir John. Nous sommes tous dans le même cas. Tiens, nos trois mousquetaires.

Foulkes, Trent, Devereux saluèrent.

— Vous connaissez vos instructions pour demain?

— Yes, sir.
— Bien. Trent, qui recommandez-vous pour la reconnaissance de cette nuit?

— Lieutenant - commander Faulkner, sir?

Un court silence étonné pesa sur le petit groupe: ils songeaient, dans leurs esprits d'hommes à ce fait bizarre: une femme imposait par sa compétence à des officiers de la Flotte Royale la décision de la choisir pour la plus belle et la plus dangereuse des missions.

Sir John tourna à demi la tête vers Purdey.

— Vous approuvez ce choix, commodore? La mission exige le meilleur pilote-navigateur du groupe sauf les chefs d'escadrilles?

— Faulkner est ce meilleur pilote-navigateur, sir, dit Purdey. Aucun de nous ne réussira là où elle n'aura pas réussi.

Sir John haussa les épaules:
— Bien, grogna-t-il. Je suppose qu'il n'y a pas à hésiter. Envoyez-moi le lieutenant Faulkner à mon bureau, pour recevoir ses instructions.

X

— Bonne chance, Skippy!
— Ouvrez l'œil, hein?
— Merci. Au revoir les amis.

Elle serra des mains tendues, descendit dans la coque et reparut dans la carlingue de pilotage, vingt pieds au-dessus du petit groupe rassemblé sur le quai. Le vrombissement des moteurs s'amplifia en tonnerre: l'énorme hydravion glissa lentement hors de la stalle d'embarquement. Il purent voir le geste de Skippy qui leur envoyait, de la main, l'ironique "au-revoir" de l'aviateur. Puis l'avion s'engagea dans l'allée triomphale que traçaient sur la moire sombre

de l'eau les bouées lumineuses et les phares de balisage; accélérant sans heurts il s'enfonça dans la nuit étoilée. Les feux s'éteignirent d'un coup, comme mourait dans le Sud la chanson profonde des moteurs.

Les autres s'en allaient. Les trois amis demeuraient seuls immobiles sur le quai, hypnotisés par cet abîme de nuit qui venait d'escamoter sous leurs yeux Skippy et son équipage: Une larme dédaignée roula sur la joue de Trent.

— Quel pilote! murmura Devereux près de lui.

— Il n'y a que notre Skippy pour décoller avec un pareil doigté, ajouta-t-il.

— N'est-ce pas? dit Trent.
— Tu l'aimes? reprit Devereux. Trent tressaillit.

— Ça t'étonne? demanda-t-il.
— Non, dit l'autre, comme en aparté, non, ça ne m'étonne pas.

— Allons boire un coup au mess, suggéra Foulkes témoin patient et sympathique de cette scène.

— Allons, dit Trent.

XI

— Minuit! remarqua Skippy avec désespoir. Et toujours le vide. Cependant, d'après nos renseignements, la flotte ennemie se trouve quelque part dans cette nuit.

— Aucune lune, répondit Courtney. Visibilité abominable.

— Peut-être se couvrent-ils d'un écran de fumée, suggéra-t-elle. Dans cette obscurité ce serait efficace.

Elle rapprocha de ses lèvres le transmetteur du téléphone intérieur.

— On ne voit rien des ailes?

— Rien, sir.
Elle fit glisser le capot; l'air froid et le tonnerre des moteurs envahirent simultanément la carlingue. Lorgnettes aux yeux, elle fouillait la nuit.

— Rien! signifiait son hochement de tête.

— Rien?
— Si, là-bas.

Dans le Sud, un nuage bas, roulant sur la mer en longues volutes opaques brouillait la bande de rencontre des horizons.

Elle rabattit le capot.
— Franc Sud, Courtney.

Ils échangèrent un regard de triomphe.

— Notre navigation était correcte, descendez à quatre mille pieds, accélérez à plein rendement.

— Yes, sir!
Elle donna quelques ordres brefs dans le transmetteur. L'appareil, incliné, permettait d'embrasser un large secteur de mer; Courtney vit la pénombre se troubler soudain autour de l'avion. Des fumées blanches le suivaient en l'encadrant, et il se mit à tanguer.

— Destroyers dessous!
En ouragan, ils dépassèrent la flotte semblable à un immense dragon rampant sous son écran de fumée.

— J'ai le point, leur vitesse et leur direction!

— Besogne terminée?
— Terminée.

— Diable, on nous poursuit!
— Grimpez, et en vitesse, ordonna Skippy.

— Dieu merci, aucun chargement pour nous alourdir.

Juste à temps. L'hydravion cabré tendit vers les étoiles ses grands bras d'argent, et la quadruple duplication de ses moteurs surtaxés déchira l'atmosphère.

Derrière, le sinistre tac-tac des mitrailleuses troua la nuit; déjà sur les ailes les observateurs répondaient.

Courtney vit la main de Skippy, petite et blanche se refermer sur les détentes. Autour d'eux, l'ombre devint volcan. Un avion grimpa devant eux, langues rouges pointant des gueules de ses mitrailleuses. Une seconde, la tête du pilote ennemi fut une grosse

boule noire au centre de la mire circulaire. Calme, un muscle de sa joue tiquant spasmodiquement, Skippy tira. Une rafale de balles tissa ses toiles d'araignées sur la vitre imbrisable du pare-brise.

Comme il revenait à la charge:

— Dans le ventre, cette fois! dit froidement Skippy. L'avion ennemi éclata en plein air, si près qu'ils plongèrent au travers de l'explosion. Cela leur fit comme un coup de poing sur l'œil.

Miraculeusement, ils se retrouvèrent seuls dans la nuit calme.

— Contrôles... dit Courtney... prenez... et il s'affaissa.

— Courtney blessé, dit Skippy dans le transmetteur. Morris, venez me rejoindre ici.

L'enseigne — un tout jeune, blafard — parut dans l'encadrement de la petite porte, les yeux cherchant Courtney. Il déboucla la ceinture du second, montra à Skippy ses mains sanglantes.

— Fichu! dit-il. Il est plein de plomb.

— Remuez-vous et descendez-le, ordonna Skippy, et montez ensuite.

Ils atteignirent vers une heure et demie la Flotte britannique qui s'écoulait vers le Sud en longues colonnes, tous feux éteints. Des projecteurs caressèrent aussitôt l'appareil, le reconnurent et cessèrent leurs obliques recherches. Un projecteur vert cligna au haut d'une hune; et, pendant deux minutes de survol, la lampe à signaux de Skippy — en longues et brèves alternées — lui donna la réplique.

La proximité de l'ennemi interdisait l'emploi de la T. S. F.

Une heure plus tard, à petits coups des commandes, Skippy réglait la descente vers la Base.

XII

Le bruit de la porte réveilla Devereux, qui s'était endormi sur son livre. Redressé, il vit Skippy hagarde dans la lueur jaune de la lampe.

— J'ai fait du café, dit-il. Cela vous remontera.

— Les autres?
— Ils dorment.

— Vous m'attendiez?

— Je lisais. Vous avez réussi?

— Oui.

— Splendide.

— J'ai signalé mes renseignements par optique à Torrance qui accompagnait la Flotte sur le "Mousquet". Nous avons eu du mal.

Elle s'éroula sur le sofa. La lampe éclaira la tunique sanglante.

— Blessée? demanda vivement Devereux.

— Non. Courtney. Son poids de plomb. Un mécanicien et un observateur blessés.

— Cigarette?

— Merci.

Sa main tremblait. Il l'alluma pour elle.

— A bout hein?

— La tension. Nous ne les avons repérés qu'à minuit. Trent?

— Couché, Foulkes aussi. Nous avons passé la soirée sur la carte.

— Vous auriez dû les imiter, Paul.

— Oh! je m'endormais moins. D'ailleurs j'avais une lettre à écrire.

— Pressentiment?

— Oui. Bête, hein? Mais moi, demain, je n'en reviens pas.

— Idiot, va!

Elle enleva sa tunique et apparut moulée dans son chandail. Il lui servit son café avec un soin de mère.

— Pourquoi? demanda-t-elle, soudain.

— Je vous aime, dit-il.

Il ajouta:
— Trent aussi.

— Trent?
— Il me l'a dit ce soir.

Ils se regardaient, ne trouvant rien à dire.

(Suite à la page 50)

Notre concours

UNE QUESTION ET SA REPONSE

Phrase corrigée:

*Je vais à l'épicerie acheter du sagou,
une boîte de tomates et des pastilles
de menthe*

Mlle Suzanne Carrier
C. P. 405
Rouyn, P. Q.

favorisée par le tirage, gagne l'album illustré offert comme prix:
Les petites filles modèles, par la comtesse de Ségur.

J'ai reçu quatre-vingt-dix (90) réponses de nos petits lecteurs et petites lectrices, réponses accompagnées pour la plupart de lettres très intéressantes dans lesquelles tous me disent combien ils aiment leur page, et les concours amusants et instructifs.

L'espace me manque ce mois-ci pour le courrier *A mes petits amis*. J'ai tout juste la place pour vous féliciter de votre empressement, de vous dire le plaisir que vous m'avez fait, de mettre ici un tendre bonjour pour chacun de vous, et de vous demander comment il se fait que tous les quatre ans nous avons une journée ajoutée au mois de février, c'est-à-dire une année bissextile. Si vous le pouvez, dites aussi quel qualificatif on donne à ce jour; mais ceci n'est pas obligatoire pour prendre part au concours.

Il y a un bel album illustré à gagner.

Les bonnes réponses seront tirées au sort le jeudi 18 mars. N'oubliez pas d'envoyer votre lettre pour cette date. Ecrivez lisiblement vos noms et adresse et faites parvenir à

MARJOLAINE
LA REVUE MODERNE
320, rue Notre-Dame est
Montréal, P. Q.

Saviez-vous...

... que le soleil est bleu, et non jaune comme on le voit à travers l'atmosphère, et qu'il rayonne sur un fond noir, gouffre de ténèbres?

* * *

... que vu en dehors, son éclat n'efface plus celui des autres étoiles qui, en plein jour, brillent blanches, jaunes, rouges, bleues, violettes, vertes, roses, selon les couleurs de l'arc-en-ciel?

* * *

... que la lune est blanche, malgré le bleu du soleil?

* * *

... que nous ne distinguons les choses que sous un aspect différent de la réalité, parce que nos yeux ne voient le soleil et les autres astres qu'à travers une sorte de prisme constitué par les traînées de vapeur et les poussières impalpables condensées dans l'atmosphère terrestre?

Métagramme

*Sur six pieds, je suis ville;
Le chef changé, je deviens prénom.*

Rép. VENISE — DENISE

La gagnante du souvenir offert est

Mlle Hélène Poulin
Beauceville ouest,
(Beauce), P. Q.

Soixante-douze (72) réponses me sont parvenues, et je constate qu'un bon nombre de lectrices et de lecteurs se sont amusés à ce jeu.

Si je disposais de plus d'espace, je leur ferais avec plaisir une part des jeux d'esprit demandant plus de connaissances, plus de travail. Souhaitons d'en avoir l'avantage quelque jour prochain.

MARJOLAINE

UN MILLIARD DE DOLLARS VOILA CE QU'A VERSÉ LA SUN LIFE OF CANADA DEPUIS 1871, DATE DE L'ÉMISSION DE SA PREMIÈRE POLICE

La Compagnie pose un autre jalon

La Sun Life a continué, en 1936, de rendre au public de précieux services. Parmi les nombreuses caractéristiques du rapport annuel, la plus remarquable est peut-être le fait qu'en 66 ans la Sun Life of Canada a versé, à ses assurés et aux bénéficiaires, plus d'un milliard de dollars.

Caractéristiques de l'exercice 1936

ASSURANCES EN VIGUEUR—L'accroissement du chiffre global des assurances en vigueur témoigne de l'amélioration de la situation économique.

LE TAUX DE L'INTÉRÊT moyen réalisé par la Compagnie sur ses placements a encore augmenté.

L'ACTIF de la Compagnie, qui s'est accru de soixante-dix millions de dollars en 1936, s'établit maintenant à sept cent soixante-dix-sept millions, le plus haut chiffre atteint par la Compagnie depuis sa fondation.

Dividendes des assurés

En 1937, les assurés ayant le droit de participer aux bénéfices profiteront des progrès réalisés par la Compagnie en retirant des dividendes plus élevés.

ASSURANCES EN VIGUEUR au 31 décembre 1936 - \$2,775,949,087
NOUVELLES ASSURANCES ÉMISES - - - - - 219,966,637
(première prime versée)

RECETTES DE L'EXERCICE - - - - - 164,083,596
DÉBOURSÉS DE L'EXERCICE - - - - - 103,384,868
EXCÉDENT DES RECETTES SUR LES DÉBOURSÉS - - - - - 60,698,728

VERSEMENTS AUX ASSURÉS ET AUX BÉNÉFICIAIRES:
En 1936 - - - - - 77,489,308
Depuis la fondation - - - - - 1,046,104,001

ACTIF - - - - - 777,803,539
PASSIF - - - - - 740,446,963

CAPITAL VERSÉ (\$2,000,000) et solde
créditeur du compte des actionnaires - - - \$3,450,303

RÉSERVE
pour dépréciation des prêts hypothécaires
et des immeubles - - - - - 5,788,065

RÉSERVE DE PRÉVOYANCE - - - - - 10,000,000

SURPLUS - - - - - 18,118,208

\$37,356,576

Dans le bilan, le portefeuille est évalué à sa valeur aux livres, qui, dans l'ensemble, est inférieure à sa valeur au marché.

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA
SIÈGE SOCIAL — MONTRÉAL

Detroit

Si vous désirez vous retirer au meilleur endroit où vous jouerez de toutes les commodités, choisissez l'Hôtel Tuller — en plein centre de Détroit — à proximité des magasins, des théâtres, des maisons d'affaires et des gares. On vous servira, à des prix modérés, une excellente cuisine au Tuller Coffee Shop et au Cafeteria... L'hôtel le plus hospitalier de Détroit.

HOTEL TULLER

800 CHAMBRES

AVEC BAIN
CHAMBRE SIMPLE \$2.
À PARTIR DE

Robert Hensley, Gérant
EN FACE DU GRAND CIRCUS PARK

L'UN DES SEIZE

ALBERT PICK HOTELS

4500 CHAMBRES DANS 8 ÉTATS

CHICAGO, ILL. GREAT NORTHERN
DETROIT, MICHIGAN. TULLER
DAYTON, OHIO. MIAMI
COLUMBUS, OHIO. CHITTENDEN
COLUMBUS, OHIO. FORT HAYES
TOLEDO, OHIO. FORT MEIGS
CINCINNATI, OHIO. FOUNTAIN SQUARE
CANTON, OHIO. BELDEN
INDIANAPOLIS, INDIANA. ANTIERS
ANDERSON, INDIANA. ANDERSON
TERRE HAUTE, INDIANA. TERRE HAUTE
ASHLAND, KENTUCKY. VENTURA
OWENSBORO, KENTUCKY. OWENSBORO
JACKSON, TENNESSEE. NEW SOUTHERN
ST. LOUIS, MO. MARK TWAIN
WACO, TEXAS. KALEITH

PICK, in print, should always

suggest ALBERT PICK HOTELS

THE "SALADA"

Orange Pekoe

515F



La Petite Poste

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mois abrégés. La direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir pour le renseignement de la direction, outre le pseudonyme les nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE.

Les annonces doivent nous être adressées avant le jour de la publication de la revue.

Ceux qui désirent se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser: —

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message pour les correspondants. La correspondance doit se faire DIRECTEMENT entre eux.

On voudra bien aussi prendre note qu'il est ABSOLUMENT inutile de demander le nom et l'adresse véritables des correspondants, et qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux lettres de ce genre.

La Direction

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent—

Mesdemoiselles:

PAQUERETTE. — Blonde, inst. (Corr. de 20 à 40 ans, inst. et dist. bons causeurs). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q. (Aucun timbre n'accompagnait votre lettre).

PIERRETTE LACROIX. — (Corr. sérieux de bonne éducation, de 40 à 45 ans; but intéressant). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SOLANGE. — Veuve dist. grande, bonne éducation (Corr. dist. célib. ou veuf, 50 à 55 ans, bonne position, but sér.). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MARCELLE. — Jeune fille dist. (Corr. et corr'tes inst. cult. franç. ou ang. de 20 à 30 ans; but: distraction et culture). 440, rue Galt, Verdun, P. Q.

ISOLEMENT DU COEUR. — Jeune fille dist. d'environ 35 ans. (Corr. de 35 à 45 ans, célib. ou veuf sans enfants, dist. but: se distraire et faire connaissance). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

QUEBECOISE. — Châtaïne, yeux bleus, 33 ans. (Corr. sér. de bonne éducation, de 30 ans et plus; but: l'avenir le dira). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

B. SANS-GENE. — (Corr. intellectuel, style facile, de 24 à 30 ans; but: échange d'idées, distraction). Deschailhons, (Lot-binière), P. Q.

MINERVE. — Jeune fille de bonne famille. (Corr. sér. inst. bonne éducation, ayant situation de 25 à 37 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

GABY. — Cheveux noirs, yeux bruns. (Corr. sér. ayant bonne pos. de 36 à 48 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

GISLAINE. — Châtaïne, yeux bleus. (Corr. honn. et sér. de 35 à 50 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

PETITE CALINE. — Inst. dist. (Corr. sages de 25 à 35 ans, sér. inst. aimant la musique et la lecture; rép. ass. à tous de Montréal et ailleurs). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

JEANNE DESROSIERS. — Vieille institutrice de 33 ans, correspondrait pour se distraire avec messieurs de plus de 40 ans. 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ROBERTE. — 22 ans, sér. inst. franç. et ang. (Corr. de 24 à 32 ans; but sér. seulement). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ANDREE GUITON. — Châtaïne, yeux bruns, dist. (Corr. inst. dist. de 25 à 39 ans; but: faire conn. et distraction). Cap Noir, (Bonaventure), P. Q.

ELSIE SMITH. — (Corr. et corr'tes inst. de 23 à 35 ans). C. P. 1, Chicoutimi, P. Q.

ANDREE. — (Corr. dist. inst. de 23 à 30 ans; rép. ass.). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent—

Messieurs:

CLAUDE. — Célib. sér. dist. ayant bon commerce. (Corr'tes à l'aise, mêmes qualités, filles ou veuves, 25 à 35 ans; but sér. rép. ass.). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

LOUIS RIQUET. — Demande des corr'tes de 18 à 25 ans. Dugal, (Bonaventure), P. Q.

D. DUVAL. — 24 ans. Désire des corr'tes. Klens Gold Mine, Sullivan Mine, Abitibi, P. Q.

Le Courrier

du Mois

Par MARJOLAINE

MYOSOTIS — PERLE FINE — SANS ILLE — YVA — NOELLE — ROSEE — MOUETTE. — Merci, amies lectrices, pour les cartes et les calendriers qui, toute l'année, me parleront de vous. Vous êtes bien aimables de me faire une si large part de souhaits et de me dire que vous lisez fidèlement le courrier. Cela donne du courage pour la tâche et la rend plus légère. Tous mes vœux en retour des vôtres.

JEANNE — GUY. — Comme ce n'est bon de savoir toujours près de moi par "beaux ou mauvais jours", une amitié comme la vôtre. Merci. J'aurais voulu... Je n'en suis plus capable, le dernier ressort est brisé! Je ne suis pas moins sensible à votre geste; j'espère que je pourrai y répondre plus tard. Je ne vous oublie pas.

ALFRED B. — Ma pensée vous a porté bien des messages durant ces jours pénibles. Cela ne m'empêche pas de regretter l'impossibilité où j'ai été de ne pouvoir tenir ma promesse, pourtant bien sincère. Je mesure le temps, jusqu'aux minutes; je n'en perds pas une. Mais après un grand bouleversement, il est difficile de reprendre son équilibre. Peut-être cela comptera-t-il pour votre complet rétablissement que notre petite amie ne tardera pas à m'annoncer, j'espère. Bon courage, mon ami, et mon meilleur souvenir.

LUDIVINE PETITE ILLUSIONNISTE. — Oui, vous pouvez espérer rencontrer l'ami sage que vous cherchez. Je dirai plus, vous devez l'espérer. Il y a encore de bons jeunes garçons qui savent respecter une jeune fille et l'aimer avec la délicatesse d'un cœur généreux et bon. Jusqu'ici, tout vous incite à douter, vous avez fait une si pénible expérience! Mais maintenant que vous savez, il vous faut tirer profit du passé et faire vaillamment face aux luttes futures. D'abord, ma petite fille, écrivez pour toujours dans votre mémoire, gravez au fond de votre cœur que, quelle que soit la tentation, vous n'y devez jamais céder. Votre fiancé n'était qu'un lâche — et je le ménage encore — ne le regrettez pas, il ne mérite pas une larme. Vous auriez été infiniment malheureuse, et c'est sans doute parce que vous avez beaucoup prié, que le bon Dieu vous a sauvée. La jeune fille doit rester digne et réservée. Qu'on dise tant qu'on voudra que les temps sont changés, rien n'empêche que ces licences abaissent et dégradent celles qui s'y abandonnent. L'honneur, surtout celui d'une jeune fille, est le trésor le plus précieux. La faiblesse humaine est grande, le cœur parle alors plus haut que la raison; pour ne pas entendre son appel et monter jusqu'à son âme, on s'étourdit, pour ne pas perdre un amour hélas! indigne, on cède peu à peu. Le mal irréparable serait de s'enfoncer toujours davantage. Vous comprenez, n'est-ce pas? que votre ligne de conduite était la bonne. Je comprends vos regrets d'en avoir dévié, mais soyez certaine que le bon Dieu a compté vos prières, votre sincère désir d'être bonne, puisque aujourd'hui il vous offre l'appui franc et loyal que vous désirez si légitimement. Voyez la différence entre les manières d'agir, cela peut vous donner confiance. Continuez à être prudente, à donner toute votre confiance à votre mère, surtout à être ferme toujours, et priez bien la sainte Vierge. Revenez-moi Ludivine, et que ces lignes vous disent ma sincère sympathie et tout l'intérêt que je vous porte.

POURTANT JE VEUX ME DISTINGUER. — Ce jeune homme s'est grandement trompé et il a fort mal agi. Les autres n'ont pas mieux fait, il va sans dire. Il y a dans tout cela, d'abord un manque d'éducation, puis manque de tact et de délicatesse, et sans doute un peu de jalousie. Je comprends que vous en ayez souffert. Mais il ne faut pas prendre la chose trop à cœur; mettez-vous au-dessus de ces mesquineries. Ces bassesses finissent et toujours par retourner à leurs maîtres et n'y par les atteindre très péniblement. Il n'y a pas de vérité qui ne finisse par se faire jour quand on la remet entre les mains du bon Dieu. Attendez son heure avec confiance, laissez dire, laissez bavasser. Vous verrez, on en dira tant qu'on finira par se mettre le doigt dans l'œil. Vous, vous n'avez qu'à prier, à paraître ignorer ces gens-là, tout en restant très polie à l'occasion, et si on a l'indécence de vous en parler, de répondre que vous avez autre chose à faire que d'écouter les racontars. Ça fait mal, je sais, mais vous conserverez ainsi votre sang-froid et vous éviterez des regrets. Soyez courageuse, montrez-vous très au-dessus de ces vilenies par votre silence; on n'en sera que plus déconcerté et tout finira par s'apaiser; tout ce qui sonne le creux ne résonne pas longtemps.

MARIE-BERTHE. — J'ai beaucoup réfléchi après avoir lu votre lettre et je crois sincèrement qu'il n'y a qu'une solution à la situation: oublier celui qui semble jouer avec votre cœur pour répondre à l'amour franc et loyal de l'autre. Voyez-vous, Marie-Berthe, à quel vous servirait, avec le premier, tout l'amour que vous pourriez donner? Sait-il s'il aime? Alors, pourriez-vous compter sur sa sincérité, sur sa constance? Et ces deux qualités ne sont-elles pas la base du bonheur d'un ménage? Ne vous attachez pas à l'ombre, rejetez les vaines pensées qui pourraient chercher à se faire valoir et laissez votre raison raisonner votre cœur. Pour échapper à cette emprise néfaste, j'accepterais l'offre dont vous parlez. Il y a une grande différence, je le comprends, mais il y a aussi tellement plus de sécurité; vous seriez au milieu des vôtres, vous jouiriez de saines distractions et vous vous rapprocheriez d'un ami véritable. Quoi qu'il arrive, je vous en prie, ne donnez pas suite à votre idée. Une jeune fille n'agit pas ainsi. D'ailleurs ses lettres sont catégoriques; laissez-les aller, il n'y aurait jamais entre vous deux l'union des pensées, des sentiments, qui fait le bonheur de deux êtres, et une fois la chaîne rompue, il faut en supporter le joug. Puisque vous savez que vous pourriez "aimer plus" celui de là-bas, vous ne devez pas hésiter. Je trouve en plus les garanties de bonheur beaucoup plus certaines. — Si j'avais pu me rendre à votre demande, je l'aurais fait volontiers; cela m'est impossible. Cependant, j'espère que ces lignes vous donneront satisfaction, qu'elles vous aideront et qu'elles vous assureront de mon vif intérêt. Revenez-moi, Marie-Berthe, et bon courage. Je penserai particulièrement à vous.

DRAPÉE D'OMBRE. — C'est sans doute à l'Espérance que j'aime tant, que je dois le bon billet affectueux que vous m'adressez. Merci, et aussi pour la belle étoile aux larges rayons. Je souris aux "petits" et vous assure que le souvenir est rétroproque.

BERNADETTE L. — C'est que je n'ai qu'une page à ma disposition et que presque tous les mois, il reste une balance de courrier, ce qui cause le retard des réponses et déçoit bien des amies du courrier. Mais le mal est présentement sans remède, et n'est-ce pas qu'il faut toujours voir le bon côté des choses? — L'hiver est une saison plus favorable à la lecture par ses longues veillées et comme vous avez dû trouver bon ces moments de répit! Je vous remercie de vos mots sympathiques, de la pensée que vous me donnez et de la part que vous voulez faire mienne de toutes ces belles choses. J'espère que votre travail assez dur, je le sais, aura meilleur succès l'année prochaine et que vous aurez moins de sacrifices à faire; il faut toujours espérer en des jours meilleurs, mon amie. La vie n'est jamais longue, et plus elle est rude, plus elle est méritoire, aimons-la telle que le bon Dieu nous la donne. Apportez-moi vos annuels quand vous le pourrez, amis Bernadette. Je vous laisse une pensée d'amitié.

TULIPE NOIRE. — Non seulement votre fleur mais aussi votre amitié m'est bien une douceur de "toute saison". Merci, Tulipe, de laisser votre pensée près de moi. Je me sens ainsi entourée de tant de sympathies, que tout un monde peuple notre solitude, car même la mort ne nous sépare pas. En dépit de tout, j'espère que le bon Dieu exaucera vos souhaits. Qu'il vous garde votre cher bonheur dans toute sa plénitude et que l'épreuve épargne chacun de vous pour longtemps encore. A vous toujours dans le même souvenir fidèle.

BRUYERE. — Vous désirez que vos souhaits me valent ce qu'il y a de meilleur pour chaque jour de l'année! Comment vous remercier, amie Bruyère qui, en même temps, me causez une très agréable surprise. J'espère que "les douces espérances", qu'aucun brouillard jusqu'ici n'a pu glacer, garderont leur belle clarté sur votre nouvelle route. Je suis vivement touchée des lignes qui expriment si bien votre fidèle amitié à laquelle la mienne répond si sincèrement, si entièrement.

MARGUERITE. — Les clairs lendemains viennent à luitre, n'est-ce pas? et votre confiance n'a pas été déçue. Vous savez maintenant, par expérience, qu'il ne faut jamais désespérer, qu'à l'heure de l'épreuve le bon Dieu n'est jamais loin de nous et qu'une douceur consolante succède toujours à l'angoisse. La rencontre de ce bon Père est providentielle. Pensez-y bien, souvent, afin de mieux l'apprécier et d'en mieux bénéficier. Les petites amies font aussi leur part d'un autre côté; vous possédez donc le réconfort complet. — Revenez bientôt me dire que vous ne vous sentez plus de votre accident, que votre cœur est moins faible. Prenez bien soin de votre santé pour que vous viviez votre vie telle que le bon Dieu le veut, et n'oubliez pas que votre silence prolongé m'inquiéterait. A bientôt.

PILULES MATERNELLES

Dr JOSEPH COMTOIS, B.A.S.
Pharmacien-Chimiste
SAINT-BARTHELEMY,
Comté de Berthier, P. Q.
ou à Montréal à la
Pharmacie MONTREAL
Tél. HARBOUR 7351



Les mères de famille n'ont plus raison de ne pas nourrir leurs enfants maintenant qu'elles ont ces Pilules à leur portée. Celles-ci augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses menstruations. Elles donnent la santé à la mère et à l'enfant et ne sont jamais dommageables.

L'expérience de nombreux médecins depuis plusieurs années a démontré que les Pilules Maternelles sont prescrites spécifiquement dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses chez les femmes et jeunes filles. Ces Pilules étant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., elles favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille.

Pour 100 PILULES MATERNELLES (33 jours de traitement), envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr Jos. Comtois, B.A.S., St-Barthélemy, P. Q., qui vous les enverra franco.

CONSULTEZ VOTRE MEDECIN

ENIGME. — Voir se réaliser vos vœux! Comme votre amitié fait bien ce que cherche ma souffrance! Merci, petite amie, de votre délicatesse. — Ma santé est bonne; tout est comme avant, excepté que tout est fini! Et vous savez, vous aussi, combien ce mot pèse lourdement sur le cœur. Mais il y a l'espérance, la douce espérance du revoir éternel, et elle est la véritable force, n'est-ce pas? Au revoir, Enigme, ma pensée vous est fidèle.

ROBERTE. — "C'est le secret de Dieu", vous dites bien, et demain, tout peut être changé. Il lui suffit d'une minute pour transformer une vie, pour unir deux âmes, lier deux cœurs. Le soir d'un jour de grisaille peut connaître un anéantissement presque éblouissant quand "l'heure a sonné". Il faut porter en soi, connus de soi seul, ces reflets d'espérance pour que l'existence la plus isolée échappe à la monotonie, à l'ennui, à l'inquiétude. La solitude morale n'est pas rare, beaucoup en portent la blessure cachée; elle est pour les uns un boulet martyrisant, pour les autres elle est un creuset où s'épure l'âme. Mais dans l'un comme dans l'autre cas, l'épreuve est pénible. Il faut vraiment un grand effort de volonté pour ne pas être écrasé par cette tristesse, et beaucoup de courage pour réussir à maintenir autour de soi l'intérêt qui, en plus de distraire, procure une certaine satisfaction, un certain agrément. Si, selon le monde, ces deux sentiments manquent de chaleur, ils ont en compensation cette douce sérénité de la paix qui ignore l'amertume et le fardeau du vide. Et ce sont là des vies bien remplies où fleurissent des joies délicates que l'imprégnent le cœur d'un parfum durable. L'avenir est inconnu, il dépend un peu des événements, des circonstances, vous savez s'il arrive souvent que Dieu dispose de toute autre façon qu'avait proposé l'homme. De même, au moment le plus inattendu, l'amour s'arrête à la porte du cœur, entre, s'y installe à demeure, et la vie prend une nouvelle orientation. — Votre petite phrase m'a conduite à des réflexions auxquelles vous ne vous attendez guère, petite amie, mais une porte ouverte est toujours une tentation... Que la joie du cœur que vous me souhaitez soit votre également et qu'elle ensoleille tous vos jours. Au revoir, amie Roberte.

ARIANE. — Pas plus que pour vous, c'est certain. Il y a pour toutes deux une tristesse dans l'écho qui arrive jusqu'à nous. La maille qui s'attache cette année à la chaîne de notre affection restera celle d'un souvenir douloureux. Je voudrais vous dire que demain sera meilleur, mais vos dernières lignes ne me le permettent pas. Je ne puis que demander que ce ne soit "pas trop tôt" et que le bon Dieu vous donne la force qui a été mienne. Je pense à vous.

Mme A. D. — Quelques offres me sont parvenues avant la vôtre, mais je garde votre adresse, et si à l'avenir on me demandait quelques numéros de la Revue, je n'oublierais pas que vous pouvez disposer de ceux qu'on demanderait, ayant toute la collection. Je pourrais communiquer immédiatement avec vous. — Je vous remercie, madame, pour vos félicitations, pour l'intérêt que vous témoignez à "La Revue Aouerne" et pour tout ce que vous m'écrivez d'aimable à mon adresse. Les concours de la Page des Enfants continueront si on me donne l'espace nécessaire; mon rêve aurait été de l'agrandir, mes petits amis et petites amies y sont tellement attachés! Mais, les rêves et les roses ne durent pas longtemps. J'ai confiance en votre souhait, madame, merci. Je souris à votre fillette qui sera toujours la bienvenue.

POURQUOI PAS? — Drôle de lettre, dites-vous? Mais non, c'est drôle d'hiver qu'il faut dire: un soupçon de neige, de la pluie et du verglas. C'est un temps triste; heureusement que votre lettre ne l'est pas et qu'elle m'est arrivée à temps. Cela vous a fait plaisir!

AMARANTE. — Les épreuves se succèdent, et prise comme dans un étou, vous vous sentez à bout de courage. Ma petite amie, c'est la lutte de la vie. Le mal d'aujourd'hui valait-il encore mieux que celui d'autrefois? Vous demandez-vous. Hélas! Il n'est pas de malheur dont on puisse s'accrocher, et entre les deux maux, je crois que votre projet serait le seul parti à prendre. Mais il ne serait peut-être pas le plus sage. Avez-vous pensé aux inconvénients d'une telle situation? Vous êtes si jeune, Amarante! Il vous faudrait quelqu'un, autrement cette presque réclusion deviendrait peut-être trop lourde à votre jeunesse, et vous savez comme moi, qu'actuellement, il n'y a pas de solution possible. D'un autre côté, la paix est une des forces de la vie, et je comprends que vous la cherchiez, vous en avez besoin. Il vous faut donc beaucoup réfléchir, beaucoup prier, pour que tout s'arrange pour votre complète tranquillité. Quel qu'il arrive, je suis certaine que les compensations ne vous manqueront pas, le bon Dieu n'oublie jamais. — Il n'y a là aucune indécision de votre part; votre joie me fait plaisir, elle me rappelle un temps très cher à jamais gravé dans mon cœur, et je souhaite vivement qu'elle vous soit conservée très longtemps. Mon souvenir.

JEANNE L. R. — J'aimerais vous donner souvent ce plaisir. C'est presque impossible, l'espace est de plus en plus restreint. Il me faut attendre la chance, et elle ne vient pas souvent dans notre domaine. Toutefois, je garde avec l'espoir de vous causer une surprise. — Comme je suis en deuil, je ne me servirai pas de ce genre de cartes cette année, je ne puis donc répondre à votre demande; je vous en exprime tous mes regrets. — Je vous souhaite un heureux changement dans l'état de votre santé et le meilleur succès.

SINCERE EDOUARDINE. — Je sens ma petite sœur trop près de moi et je vis trop AVEC ELLE, pour que m'en parler me fasse plus souffrir. Votre sincérité, je la comprends, je l'apprécie, et je sais que vous êtes une petite amie qui n'oublie pas. Ne regrettez pas. Le monde est ainsi fait et il faut s'habituer au contact de l'égoïsme. S'habituer aussi à donner beaucoup, mais à ne jamais rien recevoir en retour, c'est apprendre à souffrir généreusement. La souffrance devient ainsi salutaire et méritoire, et n'est-ce pas tout ce qui comptera dans l'éternelle balance? Soyez bien courageuse, les misères de la terre sont vite passées; priez avec confiance, l'éclaircie viendra réconfortante, et si vous ne pouvez revenir, soyez certaine que tous les jours nos pensées se rencontreront, puisque chaque jour je vous réunis toutes dans un souvenir pieux.

BRUNETTE. — Ma petite fille, je crois que votre ami a bien fait, en effet, et qu'il a fait preuve de loyauté. C'est une décision qui ne se prend pas à la légère puisque toute la vie en sera heureuse ou malheureuse, et il a eu la franchise de vous avouer ce qui le faisait hésiter entre les deux. Vous admettez qu'il a bien jugé et vous ajoutez qu'il y a un changement depuis. C'est déjà bien, mais il faut mieux, c'est-à-dire que pour longtemps, il faudra chez vous un travail sérieux et sincère, un travail rendu plus facile par l'amour, sans doute, mais que contrecarrent les soucis, les ennuis, les contrariétés de la vie. Le ciel pourra souvent être nuageux et sombre, si vous n'êtes pas suffisamment préparée, et l'homme a besoin d'un foyer reposant, par conséquent de la douceur d'une compagnie compréhensive. Il y a une belle générosité dans votre désir: "que personne n'ait de peine". Demandons-le au bon Dieu; il saura arranger les choses pour le mieux, pour que chacun soit heureux. Je ne crois pas qu'une absence serait favorable; il vaut mieux attendre patiemment, avec calme, et conserver votre gentillesse, votre amabilité, votre galeté. — Je ne puis répondre personnellement; j'aurais bien voulu vous faire plaisir... utilement, mais cela m'est impossible. Je vais m'occuper de votre demande. — Bon courage, petite amie, ayez confiance; je ne vous oublie pas.

CORNWALLINE. — Vous avez lu ma réponse, après l'envoi de votre lettre, n'est-ce pas? et vous savez maintenant combien votre nouveau choix me plaît et que vous n'êtes pas du nombre des victimes. Si je pouvais faire suivre mon courrier dans une autre page, combien nous nous en trouverions mieux! Mais vous savez, avec si on va pas loin. — Les oeuvres sont nombreuses; le cœur va instinctivement vers celles qui lui sont sympathiques, il est d'ailleurs impossible de les embrasser toutes, et quand la part possible est donnée, le désir fait la sienne, et elle compte aussi celle-là, c'est sûr. Comme on ferait du bien avec de l'argent si on pensait un peu plus aux malheureux! — Il fallait une mise au point; je comprends que la situation vous embarrassait, mais tout s'est arrangé d'une heureuse façon pour tous. — J'ai bien vu votre lettre, petite amie, revenez-moi aussi souvent et aussi longuement qu'il vous sera possible; l'heure de la causerie avec mes correspondantes m'est une bienfaisante détente. Au revoir Cornwalline, et mes amitiés.

CHRISTIANE. — Je n'ai pas eu de réponse, mais je me reprends, et cette fois, d'une autre manière. J'espère que j'aurai bientôt de bonnes nouvelles, tant pour votre demande que pour le succès de votre traitement. Je souhaite que quelque heureuse distraction inattendue vous apporte une diversion bienfaisante qui vous fasse trouver le temps moins long. Ayez confiance, quelles réserves ne possède pas la jeunesse, et comme chez vous tout s'organise pour n'en perdre aucune! Donnez-moi de vos nouvelles bientôt, voulez-vous? Je vous souris petite Christiane.

CAMPANULE. — "Dans sa belle maison, un jour nous nous retrouverons"... Depuis que je vous ai lue, je vois la demeure de ceux que nous avons perdus, environnée d'une lumière si belle, que je vous remercie de cette pensée qui rappelle si bien que nous aussi nous pénétrons dans cette splendeur que je ne saurais plus oublier.angoisses, chagrins et luttes se partagent nos jours. C'est un mélange d'heures tristes, sombres, pénibles, souvent sans l'ombre même d'un rayonnement d'étoiles. Si quelques joies carillonnent soudainement, combien, courbés sous le fardeau, n'osent répondre à leur galeté! Pourtant, pour être heureux, il faut avoir l'âme enveloppée de la lumière de cette belle maison qui nous attend là-bas, le cœur saturé d'espérance, d'amour et de foi et, les yeux pleins de larmes peut-être, sourire quand passe l'étoile filante d'une joie. Vos pages m'ont été infiniment bonnes, consolatrices, et j'ai éprouvé un immense réconfort à sentir autour de moi tout le flot de bonheur dont on voulait noyer ma peine durant ces jours difficiles pour moi. — J'ai toujours l'intention demandée, et j'espère que nous obtiendrons non pas trois heures, mais de bonnes nuits reposantes. — Que j'aime votre "coutume à vous"! Que l'univers entier ne fait-il comme vous! Que ne fait-on partout le même geste! Merci, mon amie de la part que vous me donnez si généreusement. Je comprends que, s'il vacille parfois, mon courage ne faiblisse pas. — Revenez causer longuement; j'ai besoin de m'attacher à l'intérêt que je vous porte à toutes pour adoucir le vide de l'absence, et mon amitié vous attend.

MILLE D. — Votre lettre m'arrive trop tard; peut-être une autre fois la chance vous sera-t-elle favorable.

MARJOLAINE

Demandez à Votre Mari de Vous Aider à ARRETER un RHUME plus vite



avec le
Massage de
3 Minutes au
VapoRub

Naturellement, vous pouvez, en grande partie, le faire vous-même. Mais il sera heureux de vous aider à mettre un terme aux ennuis que vous cause le rhume.

Massez énergiquement avec du VapoRub, la gorge, la poitrine et le dos (entre les épaules et au-dessous). Puis, appliquez-en une couche épaisse sur la poitrine et recouvrez d'un linge chaud.

Le VapoRub a déjà commencé à vous soulager—de deux façons à la fois—deux façons directes:

1. A Travers la Peau. Le VapoRub agit directement à travers la peau comme un cataplasme ou un emplâtre.

2. Vapeurs Médicamenteuses. En même temps, ses vapeurs médicamenteuses, dégagées à la chaleur du corps, sont inhalées pendant des heures—environ 18 fois par minute—

directement dans les voies respiratoires irritées.

Cette action combinée "cataplasme-et-vapeurs" facilite la respiration—détache les mucosités—soulage l'irritation—aide à dissiper la congestion.

Tandis que vous vous endormez d'un sommeil paisible, le double traitement au VapoRub continue à agir. Souvent, au réveil, le pire du rhume est passé.

Blanc — Ne Tache Plus

Grâce à un nouveau procédé, le VapoRub se présente maintenant à vous sous une forme blanche, ne tachant pas. Seule la couleur a été enlevée; c'est le même VapoRub—la même formule et la même double action efficace.

VICKS VAPORUB

fil de coton, lin, soie
pour tous les ouvrages
de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité
supérieure
couleurs
solides



LES GENERATIONS PASSENT—LA MARQUE D·M·C DEMEURE

LA PÉRIODE DANGEREUSE

Commencez
maintenant
à vous ren-
forcer avec
du VIROL



Les enfants prennent des rhumes, frissons, et s'infectent lorsque leur constitution n'est pas assez forte pour résister au grand effort que demande l'hiver. La meilleure protection que vous pouvez donner à votre enfant est une constitution virolisée. Virol augmente la résistance à l'infection, provoque une croissance solide et un développement sain.

VIROL

infuse la VITALITÉ

36/4F

GARDEZ À VOTRE DEMEURE SA BEAUTÉ avec ALATINT

● Partout de nos jours murs et plafonds se décorent à l'ALATINT—le nouveau fini lavable qui se rencontre dans les demeures les plus chics.

L'ALATINT EST LAVABLE

Elle procure un fini permanent d'une grande beauté, vu que sa fraîcheur n'est pas déparée par l'éponge.

N'importe qui peut employer l'ALATINT. Elle s'applique facilement au pinceau et s'étend on ne peut mieux. Une livre d'ALATINT recouvre environ 50 pieds carrés de surface bien apprêtée. Etant inodore, les pièces peuvent être réoccupées immédiatement.

L'ALATINT se fait de plusieurs nuances mates et en blanc. Demandez le dépliant et l'échelle des nuances ALATINT à votre fournisseur.



AL-437F

Gypsum, Lime and Alabastine,
Canada, Limited

Siège social: — PARIS, Ontario, Canada

LA WALKYRIE

(Suite de la page 46)

— C'est l'autre? demanda-t-il enfin.

— Qu'y puis-je? Murmura-t-elle.

— C'est juste. Allez vous coucher mon petit, nous volons à l'aube.

Il la regarda monter l'escalier, droite malgré sa fatigue. A mi-chemin, elle se retourna et lui sourit avant de continuer.

— Bonsoir.

— Bonsoir Skippy, dormez bien. A demain.

— A demain.

Lui le petit Devereux, il restait devant le feu éteint.

Seul.

XIII

Soirée de victoire au mess du groupe d'escadrilles, trois jours après la grande bataille.

Torrance préside la table des officiers supérieurs, Purdey, Roberts, Trent à sa gauche, Marcia Faulkner à sa droite, puis une place vide, puis Foulkes, çà et là, d'autres places vides, celles des camarades tombés.

Une certaine solennité règne dans la longue salle bétonnée, atténuant les éclats de rire, imprimant aux paroles une gravité nouvelle. Des décorations nouvelles ornent les poitrines. On les reconnaît à leur grosseur, qui les fait dépasser sur les brochettes-miniatures.

Mais les regards, comme attirés par un aimant, viennent à chaque instant se poser sur les deux Croix de Victoria de la table. L'une, pathétique, devant la place vide de Devereux; l'autre, sur la poitrine de Marcia Faulkner.

Le toasts d'usage et de circonstance ont eu lieu, et la fumée des cigarettes épaissit l'atmosphère du mess. Une grande contrainte paralyse Skippy. Tout-à-l'heure, ils ont bu à sa santé, et il lui semble que sa vieille tunique de service au galon neuf détonnant contre les galons passés fait un terrible contraste avec tous ces "mess-jackets" frais.

— A quoi songez-vous Commander?

Elle tressaille, et ses yeux gris rencontrent le regard sympathique de l'amiral.

— A mon père, monsieur.

— J'ai bien connu Sir Martin Faulkner, dit-il. J'ai servi sous lui en Extrême-Orient.

Vous avez bien vengé sa mort prématurée devant Ludwigshaven au début de la guerre.

Il n'y avait eu aucune déclaration de guerre et Sir Martin croisait au large de la côte ennemie lorsqu'une attaque absolument imprévue avait détruit son vaisseau le "Royalist" après un combat inégal qui avait donné le temps au reste de la division d'échapper.

Skippy rougit: Elle sent peser sur elle le regard curieux, intense de Trent. Ils ne se sont pas parlés depuis leur querelle, ni depuis la bataille, car Trent retenu auprès de la Flotte, n'est arrivé, en retard, que quelques minutes auparavant.

L'amiral se lève.

Chacun l'imite respectueusement et le suit dans la casemate qui sert de vivoir.

— Jouez-vous au bridge, Faulkner?

— Très mal, sir.

— Et vous, Trent?

— Plus mal encore.

— Quels mauvais menteurs vous faites tous les deux.

Enfin, je vous passe la blague pour ce soir.

— Sir? commence Trent.

— Oui?

— Puis-je vous demander une faveur particulière?

— Parlez.

— Un congé de convalescence de huit jours pour le commander Faulkner et pour moi-même.

— C'est fort irrégulier.

Trent sourit, gêné, Skippy jette un regard suppliant à Purdey qui accourt aussitôt à la rescousse.

— Qu'en dites-vous, Purdey? Après tout, ils sont à vous.

— Les escadrilles sont immobilisées pour reconditionnement, sir, dit Purdey.

— Mais pourquoi ce soir, à cette heure? insiste l'amiral qui pousse sa petite plaisanterie.

— Le destroyer postal quitte la Base dans une heure, sir.

— Ah! oui. Motifs?

— Contusions graves dans la région cardiaque reçues en service commandé, murmure le chef de groupe à l'oreille de son supérieur et ami.

— Allez, dit l'amiral.

Il ajoute en leur tendant la main. — Bonne chance, tous les deux.

— Merci, sir.

— Trent a tout pour lui, eh Purdey? remarque sir John, quand ils restent seuls.

— Je donnerais mon oeil droit, répond celui-ci, pour une heure dans sa peau.

— Ah! cette jeunesse, soupire sir John.

— Tout de même, grogne Purdey en bourrant sa pipe, je suis heureux que vous m'ayez accordé la promotion de Skippy Faulkner au commandement de la troisième escadrille.

— Pourquoi?

— Voyez-vous ça sir John! Le mari et la femme dans la même escadrille.

Et ces deux vieux garçons endurcis de rire avec la douceur cynique de deux vieux garçons "qui la trouvent bonne".

XIV

Le lieutenant du quart de nuit détourna pudiquement les yeux de cette partie du pont où se tenaient Trent et Skippy Faulkner. Le destroyer sortit de la petite rade et se mit à tanguer brutalement dans la houle que soulevait une forte brise du Nord-Ouest.

Skippy frissonna.

— Je vais aller chercher des paletots, dit Trent.

Il revint peu après et, l'aidant à endosser son manteau.

— Heureuse, Skippy?

— Tellement.

— Alors, moi aussi.

— Vous ne me haïssez plus?

— Je ne vous ai jamais haïe, Skippy.

— Pourquoi, pourquoi ces cruautés?

— Parce que, du soir où je vous rencontrai, je n'ai pas cessé un instant de craindre... de...

— Oui, comme ce pauvre Devereux?

— J'espérais vous dégoûter du service, trouver un prétexte pour vous soustraire... mon Dieu, aidez-moi, un peu...

— Brute!

— M'aimeriez-vous autrement Skippy?

— Non, Paul.

Ils ne dirent plus rien.

Sur la passerelle, le lieutenant du quart de nuit détourna de nouveau les yeux du spectacle démoralisant. Le midshipman de service vint le rejoindre pour une bouffée d'air frais.

— My aunt! s'exclama l'apprenti-officier.

— Silence, moutard, ordonna son supérieur, prenez votre sextant et montrez-moi Arcturus.

Mais les yeux du lieutenant et le sextant du midshipman dévalaient, comme l'aiguille du compas vers le Nord magnétique, vers ce coin du pont où le capitaine de vaisseau Trent embrassait le commander Faulkner.

Maurice D'AUTEUIL

AU SERVICE DU PUBLIC — QUATRIEME ARTICLE



5,700 CHEVAUX POUR LES CULTIVATEURS CANADIENS

En 5 ans, les "Black Horses" ont engendré 5,700 poulains pour les cultivateurs canadiens. Jamais, dans l'histoire d'un pays, pareil service de reproducteurs n'a été mis à la disposition des cultivateurs.

Ces 35 étalons percheros de prix, jouissant d'une réputation nationale et internationale, sont la propriété de la Brasserie Dawes de The National Breweries Limited, et le coût entier de leur entretien est défrayé par cette Compagnie.

Bien que les "Black Horses" constituent un médium de publicité pour faire mieux connaître les produits de la Brasserie Dawes, The National Breweries Limited, en formant ce groupe remarquable, a voulu aussi rendre service aux cultivateurs de ce pays en leur aidant à améliorer le type de leurs chevaux de trait. A chaque saison, ces étalons sont envoyés en divers endroits pour faire la monte. Le cultivateur

Service
de
reproduction
établi en
1931

payé \$2 et l'argent ainsi perçu est plus tard versé à la société d'agriculture de la région, de sorte que tout l'argent gagné par les "Black Horses" continue de servir les intérêts de la classe agricole.

Le service des "Black Horses" offre trois grands avantages à la province de Québec:

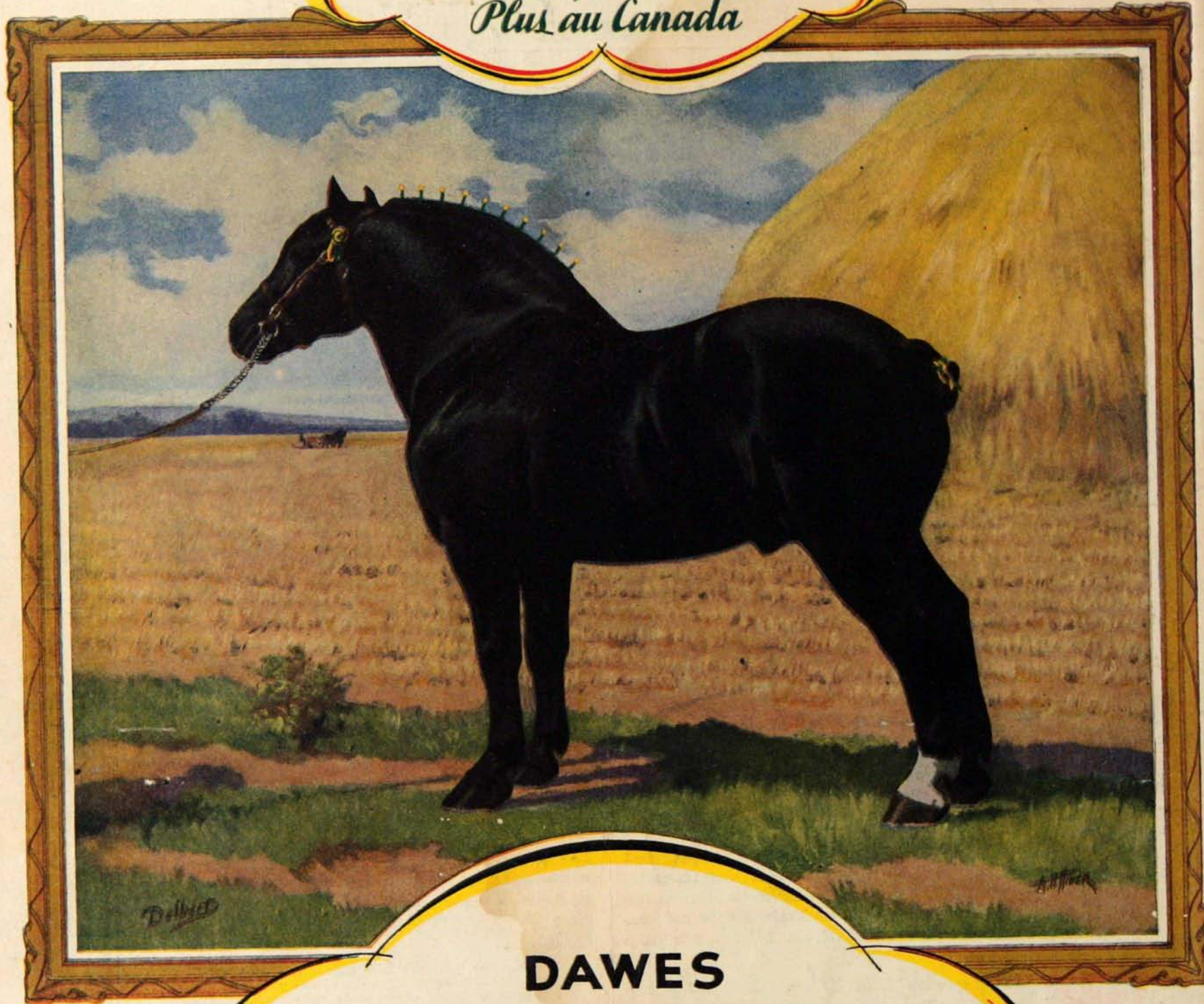
- (1) il procure aux cultivateurs des milliers de poulains d'une haute valeur et contribue ainsi efficacement à améliorer le type des chevaux de trait dans cette province;
- (2) par l'énorme publicité faite autour des prix remportés dans les expositions, il crée une plus grande demande pour les chevaux de cette province et attire même l'attention de l'étranger sur la qualité des sujets que nous élevons désormais ici;
- (3) il contribue à faire encore mieux comprendre aux cultivateurs toute l'importance d'un service intelligent de reproduction et de l'emploi des meilleures méthodes pour l'élevage des poulains. C'est à cette fin que dans le cours de l'année dernière, The National Breweries Limited a distribué aux intéressés plus de 60,000 copies d'instructives brochures traitant de ce sujet.

BIÈRE BLACK HORSE

UN PRODUIT DE LA BRASSERIE DAWES

EXPLOITÉE PAR THE NATIONAL BREWERIES LIMITED — MONTRÉAL

*La Bière qui se vend le
Plus au Canada*



DAWES

BLACK HORSE

BIÈRE

